This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

S 276 (Finch Addn.)

S 276 (Fuel Adds)

# ŒUVRES

## DE MADAME

# DU BOCCAGE.

Briard del.

J. Landon Sculp.

# RECUEIL
# DES ŒUVRES
## DE MADAME
## DU BOCCAGE,

DES ACADÉMIES DE PADOUE, BOLOGNE, Rome, Lyon & Rouen;

*AUGMENTÉ DE L'IMITATION EN VERS DU POEME D'ABEL.*

TOME PREMIER.

A LYON,
Chez les *FRERES PERISSE*, Libraires.

M. DCC. LXX.
*AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.*

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
17 NOV. 1933
OF OXFORD

*A MESSIEURS*

DE

# L'ACADÉMIE

# DES SCIENCES,

*BELLES LETTRES ET ARTS*

# DE ROUEN.

*MESSIEURS*,

*Le ſuffrage que vous avez bien voulu accorder à mon premier Eſſai, m'a encouragée à finir & à vous préſenter cet Ouvrage, commencé pour mon ſeul amuſement.*

*Entraînée par le deſir de plaire à ma Nation, en me conformant à ſon goût, je ne crains point le reproche des Anglois ſur les changements que j'oſe faire à un Poëme qu'ils ont en vénération. Malgré l'admiration de tous les ſiecles pour l'Iliade, pluſieurs Critiques y trouvent des répétitions, & de trop longs détails : Les François ont cru voir les mêmes défauts dans le Paradis perdu, & M. Pope, quoiqu'admirateur des grandes beautés de cet Ouvrage, a la hardieſſe de s'exprimer ainſi, en parlant de l'Auteur :* * « *Tantôt* » *le ciel n'eſt pas aſſez vaſte pour con-* » *tenir l'étendue du vol de Milton ; tan-* » *tôt, tombant dans le ſtyle proſaïque,* » *il rampe comme un ſerpent : Quel-* » *quefois il met dans la bouche des* » *Anges, des pointes & des jeux de mots,*

* Milton's ſtrong pinion novv not heaven can bound.
Novv Serpent like in proze he ſvveeps the grovnd
In quibbles Angel and Archangel join
And God the father turns a ſchool divine.

» & fait de Dieu le Pere un Théolo-
» gien ſcholaſtique ». Sur cette autorité, j'abrege beaucoup le récit du combat des Anges, dont les peintures me paroiſſent trop fortes pour mes foibles crayons, & je crois pouvoir retrancher, comme étrangeres au ſujet, les comparaiſons priſes de la Fable, les jeux des diables en enfer, & pluſieurs autres morceaux inutiles à détailler. Si je me trompe dans mon choix, & dans mon plan, l'expoſition de mes raiſons & de mon deſſein ne me juſtifieroit pas : c'eſt au Lecteur à me juger par mon Ouvrage. Je réduis en petit un grand & ſublime tableau. Souvent, en diminuant & rapprochant les traits, on les affoiblit : les proportions ſe perdent, on manque la reſſemblance. Si j'ai réuni ſous un point de vue agréable les graces & l'intérêt que l'Auteur a répandus ſur la félicité & les malheurs d'Adam & d'Eve dans le Paradis

*Terreſtre, mon projet eſt rempli. Moins nos mœurs s'éloigneront de l'état d'innocence, plus nous goûterons la naïve expreſſion des ſentiments de nos premiers Peres : Je crois même que la malignité, née de la corruption du cœur depuis la chûte de l'homme, ne peut cenſurer la tendre ardeur que Dieu autoriſa dans nos aïeux, en leur ordonnant de perpétuer & de multiplier le genre humain. Après avoir admiré la grandeur de l'Etre ſuprême dans l'immenſité des cieux, & ſa libéralité dans l'abondance des biens de la terre, ils exprimerent ſans doute le mouvement de ſurpriſe, d'enchantement & de reconnoiſſance, qui les ſaiſit à la vue de tant de bienfaits. Le nouveau charme qu'ils goûterent en ſe communiquant leurs idées, & la juſte perſuaſion que leur union plaiſoit au Créateur, augmentoient ſans ceſſe leur amour. La vivacité en eſt-elle blâmable, avec un tel but ? Seuls*

*dans le monde, nul autre intérêt ne pouvoit les occuper. Ils ne devoient pas plus ſonger à contraindre leurs deſirs, qu'à ſe chercher des vêtements dans un climat où il ne ſentoient d'autres vents que l'haleine des plus doux zéphyrs ; mais, pour le malheur de leur poſtérité, en accompliſſant le commandement que Dieu leur donna de s'aimer, ils oublierent la ſeule défenſe qu'il leur avoit faite. Le Poëte Anglois crut, avec raiſon, pouvoir peindre des couleurs les plus vives, les feux purs d'Adam & d'Eve. J'ai tâché d'imiter la ſimplicité expreſſive de ſon coloris, en repréſentant la nature dans ces heureux temps où les mots* d'art & d'indécence *étoient inconnus. Je ne prétends point donner une idée complette du vaſte génie de Milton. Les perſonnes qui ne ſavent point l'Anglois, en prendront une connoiſſance plus exacte dans l'élégante Traduction de M. Dupré de S. Maur.*

*Je ſerai bien flattée, MESSIEURS, ſi ce Poëme peut encore me mériter votre approbation. J'ai l'honneur d'être,*

*MESSIEURS,*

Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante,
DU BOCCAGE.

# A MILTON.

SI mes foibles accents, juſqu'au royaume ſombre,
Homere des Anglois, peuvent toucher ton ombre,
Sois ſenſible à l'amour qu'inſpirent tes écrits.
Le deſir de te ſuivre enflamme mes eſprits;
Mon ame croit ſentir le beau feu qui t'anime.
Je m'égare, peut-être, en cet eſſor ſublime:
Ah! pardonne à mes traits, s'ils terniſſent les tiens;
Comme un Dieu, pour tribut, reçois tes propres biens.

# ARGUMENT

## DU

## PREMIER CHANT.

*DEſcription des enfers placés au fond des abîmes du chaos. Satan repréſenté au milieu des Anges rebelles qui viennent d'y être plongés. Ils propoſent divers moyens de ſe venger du ciel. Satan entreprend ſeul de conquérir un monde qui doit naître, & de perdre l'homme. Le Péché & la Mort, gardiens des portes d'enfer, les lui ouvrent, ſéduits par ſes promeſſes. Il traverſe l'empire de la nuit, parvient au globe du ſoleil, y rencontre Uriel, chargé d'y préſider. L'Ange, trompé par l'impoſteur, lui montre le globe de la terre. Satan y vole. A ſes mouvements furieux, Uriel le reconnoît pour un des Anges rebelles, & veille ſur ſes démarches.*

*Briard in. del.* *J. Tardieu Sc.*

# *LE PARADIS* TERRESTRE.

## *PREMIER CHANT.*

SAgeſſe, don du Ciel, ſoutiens mon harmonie ;
Je chante du Très-haut la puiſſance infinie.
Dis comment ſa parole enfanta l'univers :
Prête-moi tes couleurs, viens peindre dans mes vers
Le ſort du premier homme en des lieux de délices ;
De ſon fier ennemi dis-moi les artifices.
Quels funeſtes récits ! O mortels ! écoutez,
Apprenez le deſtin des Anges révoltés ;

Le bras de l'Eternel les plongea dans l'abîme :
Là, le remords rongeur eſt toujours près du crime ;
La paix, chere aux humains, fuit ce gouffre odieux ;
L'eſpoir en eſt banni, lui qu'on trouve en tous lieux.
Dans la flamme y gémit la douleur renaiſſante ;
Enfin la vie expire, & la mort eſt vivante.
La foudre, les torrents de ſoufres embraſés
Sortent de cent rochers l'un ſur l'autre écraſés :
Ainſi l'Etna fougueux, en ébranlant la terre,
L'inonde de bitume, & lance le tonnerre.

Satan tombe du ciel, fend ces fleuves brûlants,
Souleve avec effort les flots étincelants ;
Et ſon énorme corps, armé pour la vengeance,
En ſortant de ce gouffre, y laiſſe un vuide immenſe :
Son front, cicatriſé par le foudre vengeur,
De ſon premier éclat a perdu la ſplendeur.
Tel paroît le ſoleil à travers un nuage,
Ou, lorſqu'à ſes rayons dérobant le paſſage,
La lune eſt entre nous & l'aſtre lumineux.
D'un vol qu'appeſantit un brouillard ſulfureux,
Le rebelle, entouré de feux & de fumée,
Franchit l'air, & du haut d'une roche enflammée,
Porte de tous côtés ſes regards pleins d'horreur :
Le déſeſpoir s'y peint, s'y transforme en fureur :
Son ame pénétrante & ſa ſubtile vue,
De l'abîme à l'inſtant embraſſent l'étendue.

Quoi ! c'eſt donc là, dit-il, mon éternel ſéjour !
Ne reverrai-je plus la lumiere du jour ?
De ces feux ſouterreins les flammes ténébreuſes
M'offrent tous les objets ſous des formes affreuſes ;
Mais du moins, dans l'horreur de ce monde infernal,
Je ne découvre point mon trop heureux rival.
Que d'eſprits à mes loix je retrouve fideles !
Cette onde a moins d'écueils, ces feux moins d'étincelles.
Trois fois j'aurois des cieux franchi l'immenſité,
Depuis que nous roulons dans ce gouffre infecté :
Y verrai-je à jamais s'abîmer mes phalanges !
Levez-vous, leur dit-il, ſuivez le chef des Anges ;
D'un bonheur qui n'eſt plus, perdons le ſouvenir,
Et d'un œil plein d'eſpoir, contemplons l'avenir.
La conſtance, le temps, plus puiſſants que les flammes,
En feront, par degrés, l'élément de nos ames :
Suivez-moi : ſans gémir, ſupportons nos tourments,
Et d'un trône en ces lieux jetons les fondements.
Votre choix m'a remis l'autorité ſuprême ;
Qui pourroit m'envier ce brûlant diadême ?
La jalouſie expire, à l'aſpect des malheurs ;
Le bonheur ſeul l'excite, & déſunit les cœurs.
Si l'accord des deſirs doit les rendre invincibles,
Quel pouvoir ſoumettroit nos peuples inflexibles ?
En moi ne puis-je enfin, affrontant les revers,
De l'enfer faire un ciel, ou des cieux les enfers ?
De nos projets manqués, d'autres ſont prêts à naître :

Qui ne peut obéir, ne connoît point de maître :
Le crime nous unit, l'orgueil fut notre appui ;
Que le malheur commun nous raſſemble aujourd'hui :
Loin des coups du tyran, nous en bravons l'atteinte ;
Ici, ſans l'admirer, nous régnerons ſans crainte.

Il dit. Le fier Moloc, impétueux géant,
Plus contraire au repos, qu'ennemi du néant,
Saiſi de déſeſpoir, s'abandonne à la haine,
Se dégage des feux, & dévorant ſa chaîne,
Fait entendre ces mots : Que plutôt la fureur,
De vos ſens accablés rappelle la vigueur :
Etouffez les regrets, & banniſſez la ruſe ;
A tout déguiſement mon orgueil ſe refuſe.
Briſons nos fers, marchons, fuyons ces triſtes lieux ;
Oſons, à force ouverte, eſcalader les cieux :
Leur Monarque ſur nous épuiſa ſon tonnerre :
Saiſiſſons cet inſtant, recommençons la guerre ;
Lançons, à notre tour, contre ce Dieu jaloux,
Les foudres & les feux qu'il a lancés ſur nous ;
Que les débris du ciel, rempliſſant ces abîmes,
Portent au firmament nos guerriers magnanimes.

Qui peut, dit Belzébut, en forcer les remparts ?
Pour changer notre ſort, tentons d'autres haſards.
Voici le temps prédit, où du néant doit naître
Un terreſtre univers, ſoumis au premier Etre :

Par force, ou par adreſſe, envahiſſons ces lieux,
Armons leurs habitants contre un maître odieux.
Sa main a dû former de nouvelles ſubſtances,
Des êtres moins parfaits que nos pures eſſences.
En détruiſant l'ouvrage, outrageons ſon auteur;
L'eſpoir de nous venger fait déja mon bonheur.
De l'eſpace inconnu perçons le vuide immenſe.....
Ce projet vous ſurprend! Tous gardent le ſilence!
A vous déterminer, ne perdez point d'inſtants.....
Qui voudra ſe charger de ces ſoins importants?
Moi ſeul, reprit Satan; pour chercher des victimes,
J'oſerai de la nuit traverſer les abîmes:
Eſprits qui m'écoutez, approuvez-vous mon choix?

Le Conſeil infernal applaudit à ſa voix
Par des ſons plus affreux que le bruit du tonnerre,
Qui, de loin, dans la nue, épouvante la terre:
Pour la premiere fois, ſur ces lugubres bords,
On entend de la joie éclater les tranſports.

Rempli de ſes projets, le Prince des ténebres
Vole, arrive, & du Styx voit les remparts funebres:
Aux portes des enfers ſoudain il vient s'offrir;
Deux monſtres les gardoient, chargés de les ouvrir:
Du plus audacieux ſa main eſt triomphante:
Crois-tu me retenir en ta priſon brûlante?
Quel eſt donc, lui dit-il, ton nom & ton emploi?

Tu revois dans mes traits un fils digne de toi ;
Reconnois le Péché ; je ſuis ce monſtre horrible,
Engendré de tes flancs, né dans l'inſtant terrible
Où ton ame conçut l'eſpoir éblouiſſant,
D'aller juſques aux cieux braver le Tout-puiſſant.
Son foudre le vengea ; tu devins ſa victime :
Avec ta troupe & toi, je tombai dans l'abîme ;
La clef de ces remparts fut remiſe en mes mains :
Bientôt cet autre monſtre, enfant des noirs deſtins,
En ſortant de mon ſein, effraya la nature ;
C'eſt la Mort, le vautour de toute créature :
Dieu ſeul peut éviter ſes traits empoiſonnés.

Compagnons de mon ſort, enfants infortunés,
Reprit le ſéducteur, je viens briſer vos chaînes :
De mes triſtes Etats j'abandonne les rênes,
Pour régner avec vous, & vivre aux champs heureux,
Où tout ſatisfera votre haine & vos vœux.
Les monſtres, à ces mots, prennent les clefs fatales,
Font gémir ſur leurs gonds les portes infernales,
Et du gouffre avec lui percent l'affreuſe nuit.

Au fond du labyrinthe, où l'eſpoir les conduit,
Du ténébreux chaos tout redoutoit l'empire :
Dans le trouble & l'effroi que la diſcorde inſpire,
Guidé par le Haſard, miniſtre du chaos,
Forçant les éléments, accablé de travaux,

Egaré

Egaré mille fois dans ſa vaſte carriere,
Satan voit dans la nuit luire un trait de lumiere :
Il le ſuit, & ſon cœur goûte le doux tranſport
Qu'on ſent après l'orage, en découvrant le port.
A l'orbe du ſoleil ce rayon ſeul le guide :
Par l'ordre du Très-haut, Uriel y préſide.
A ſes yeux l'impoſteur ſe montre en Séraphin,
Lui demande ſa route, & voile ſon deſſein.
Sur lui le Créateur exerçant ſa vengeance,
De transformer ſes traits lui laiſſa la puiſſance,
Et voulut ſeul connoître, à des ſignes certains,
L'hypocriſie adroite à tromper les humains.
Dans cet inſtant fatal elle éblouit la vue
D'un Archange, dont l'œil perçe à travers la nue :
Il montre à l'ennemi l'ordre de l'univers,
Et dans l'infinité de tant d'aſtres divers,
Lui découvre de loin le globe de la terre.
Fougueux comme les vents, plus prompt que le tonnerre,
Le Prince des enfers vole aux terreſtres bords :
L'ardeur de ſe venger ranime ſes efforts ;
L'eſpoir de perdre l'homme, & le flatte, & l'agite ;
Mais il voit les dangers du projet qu'il médite :
Et l'immortalité, que le Ciel offenſé
Lui laiſſa pour punir ſon orgueil inſenſé,
Préſente à ſa mémoire une image effrayante ;
Il gémit du paſſé, l'avenir l'épouvante ;
Au moment déciſif, la crainte, la fureur,

Le doute, le remords s'emparent de ſon cœur :
Sur lui-même il revient : tels on voit ſur la terre
Frémir & reculer les foudres de la guerre,
Quand leur ſouffle embraſé part & porte la mort,
Il voit Eden, l'admire & déplore ſon ſort ;
D'un air ſombre & jaloux, élevant ſa paupiere,
Vers l'aſtre qui par-tout diſpenſe la lumiere,
Après de longs ſoupirs, il éclate en ces mots :

O toi ! qui de la nuit fait pâlir les flambeaux,
Toi, qui de l'univers parois l'Etre ſuprême,
Penſe que ſur ta ſphere, & plus grand que toi-même,
Jadis de ta ſplendeur j'euſſe éclipſé les traits :
Soleil, tu m'éblouis, je t'admire & te hais ;
Que ton éclat me bleſſe ! il peint à ma mémoire
Le triſte ſouvenir de ma premiere gloire,
Et l'abîme de maux qu'ont creuſé mes fureurs :
L'eſpoir ambitieux cauſa tous mes malheurs :
Sur des êtres parfaits régnoit ma pure eſſence ;
Je voulus de Dieu même égaler la puiſſance,
Et me ſouſtraire au joug d'un éternel devoir.
Remercier ſans ceſſe, & toujours recevoir !
Quel fardeau rigoureux ! quel eſclavage extrême !
Si ce Dieu m'eût créé moins ſemblable à lui-même,
Moins en proie à l'orgueil qui dévore mon cœur,
Je jouirois encor de mon premier bonheur.
Ah ! maudiſſons plutôt ma volonté funeſte,

Qui choisit un parti qu'en secret je déteste.
Que n'ai-je, en sa naissance, étouffé ce dessein!
Pour moi tout est l'enfer, l'enfer est dans mon sein;
D'affreux mugissements toujours s'y font entendre;
De l'horreur qui me suit, ne puis-je me défendre?
Non; pour calmer mes maux, je fais de vains efforts;
Mon cœur, nourri de haine, est rongé de remords....
Mais le maître des cieux ne peut-il plus m'absoudre?
A fléchir son courroux ne puis-je me résoudre?...
L'orgueil me le défend: que diroient ces esprits
Que par un vain espoir mon adresse a surpris?
Pour me les asservir, je leur osai promettre
De triompher du Dieu qui vouloit les soumettre;
Leurs yeux avec envie admirent ma grandeur:
Ah! qu'ils pénetrent peu le trouble de mon cœur!
Elevé sur le trône, & ceint du diadême,
Je n'ai rien d'éminent que mon supplice extrême.
(Des cœurs ambitieux, tels sont les maux secrets)
N'importe: sans fléchir, poursuivons nos projets:
Quand le ciel appaisé me rendroit ma puissance,
Je reprendrois soudain l'espoir de la vengeance;
Mon respect seroit feint, ainsi que mes serments:
En est-il de sacrés, formés dans les tourments?
Rien ne peut adoucir la douleur qui m'accable:
Renonçons à la paix; ma haine est implacable:
Vainement j'offrirois des hommages trompeurs;
Dieu voit dans l'avenir, il lit au fond des cœurs.

Etouffons nos remords, & montrons-nous ſans feinte:
En perdant l'eſpérance, on perd auſſi la crainte.
Le bien m'eſt interdit, que le mal ſoit mon bien;
Peut-être mon empire égalera le tien,
Tyran, je ſoumettrai l'homme & ce nouveau monde;
Sur le crime & la mort, que mon regne ſe fonde.
Il dit: mais de ſon cœur les ſentiments ſecrets,
Tour à tour, malgré lui, ſe peignent dans ſes traits.
L'inventeur de la fraude, errant ſans défiance,
Laiſſe trop ſur ſon front éclater ſa vengeance.
Du ſéjour lumineux, obſervant ſon maintien,
Uriel l'apperçoit ſur le mont Syrien,
Et ne reconnoît plus dans ſes regards funeſtes
Le calme & la douceur qu'ont les êtres céleſtes;
Il ſuit de l'œil ſes pas, & voit l'Ange odieux
Diriger vers Eden ſon vol audacieux.

*Fin du premier Chant.*

# ARGUMENT

## *DU*

## SECOND CHANT.

*DEſcription du Paradis Terreſtre. Satan y pénetre transformé en vautour, ſe perche ſur un arbre, apperçoit Adam & Eve : leur beauté & leur bonheur l'étonnent. Il les écoute, apprend qu'il leur eſt défendu de manger du fruit de l'arbre de la ſcience ; fonde le ſuccès de ſon projet ſur l'eſpoir de leur faire tranſgreſſer cette loi. L'Ange qui préſide au ſoleil, avertit Gabriel, à qui la garde du Paradis eſt confiée, qu'il y eſt entré un eſprit pervers : Gabriel promet de le trouver. Entretien d'Adam & d'Eve à la fin du jour ſous leur berceau nuptial. Deſcription de ce lieu. Gabriel envoie des Anges pour y veiller. Ils découvrent près de l'oreille d'Eve, l'ennemi qui la tente en ſonge. Ils l'entourent. La frayeur le ſaiſit ; il s'enfuit du Paradis.*

# LE PARADIS TERRESTRE.

## SECOND CHANT.

DAns les champs où l'Euphrate, éloigné de ſa ſource,
Abandonne le Tigre & le joint dans ſa courſe, *
Se préſentent d'Eden les jardins enchantés :
Là, d'un premier printemps tout offre les beautés ;
Des cedres, des palmiers élevés juſqu'aux nues,
De ce ſéjour charmant forment les avenues.
Sur l'or & les ſaphirs ſerpentent les ruiſſeaux,
Et dans les prés naiſſants bondiſſent les troupeaux.
Aux approches du loup, l'agneau paroît ſans crainte ;

* On a ſuivi l'opinion de ceux qui placent le Paradis terreſtre dans une iſle que forment le Tigre & l'Euphrate, dans la Méſopotamie.

Le lion eſt docile & le renard ſans feinte :
Les arbres en tout temps, pleins de fruits, pleins de fleurs,
De l'éclatante Iris imitent les couleurs ;
La roſée y répand une manne divine ;
L'aſpic eſt ſans venin, la roſe ſans épine ;
Les dons que la nature y prodigue au haſard,
Par leurs charmes divers paſſent l'effort de l'art.

Tel eſt l'heureux empire où vit dans l'innocence
Le premier des humains que nourrit l'abondance :
Chaque pas le conduit à de nouveaux plaiſirs ;
L'air pur n'eſt agité que par les doux zéphyrs ;
Leur haleine l'embaume, & leurs ailes légeres
Y portent les parfums des terres étrangeres :
Satan même eût ſenti ſes tourments s'y calmer ;
Mais dans le déſeſpoir rien ne ſauroit charmer.
Il menace, & des monts abandonne la cime :
Tranſporté par la haine, inſpiré par le crime,
Il s'abat dans Eden, comme un loup raviſſeur
S'élance ſur ſa proie, & trompe le paſteur.

A peine de ces lieux franchit-il la barriere,
Qu'un arbre à ſes deſirs offre ſa tête altiere ;
Il y fixe les yeux, ſe transforme en vautour,
Y vole, & du ſommet contemple ce ſéjour.
Des moiſſons qu'il produit, le nombre & les délices,
Pour l'eſprit infernal ſont autant de ſupplices.

Dans les objets vivants qu'enferment ces beaux lieux,
Deux êtres diſtingués frappent ſur-tout ſes yeux :
Par le noble maintien de leur nudité pure,
Ils paroiſſent les rois de toute la nature.
Les charmes, les vertus & la félicité
Entr'eux ſont partagés, mais non l'autorité.
Leur ſexe eſt différent, ainſi que leur puiſſance :
L'un tient l'autre ſoumis à ſon obéiſſance.
Adam unit la force à la beauté des traits :
Eve joint la douceur aux plus brillants attraits.
Les zéphyrs careſſant ſes treſſes voltigeantes,
En font ſouvent un voile à ſes graces naiſſantes ;
Non qu'elle veuille aux yeux dérober tant d'appas ;
Son ame de la honte ignore l'embarras :
Doit-on rougir des dons que nous fait la nature ?
Effrayant deshonneur, né d'une ſource impure,
Tyran de nos plaiſirs, tu portes dans le cœur
Le trouble, les remords, la honte & la terreur.

Ce couple fortuné, créé dans l'innocence,
Sans voile aux yeux de Dieu, n'en craint point la préſence.
A l'ombre des jardins, rafraîchis par les eaux,
Les charmes du loiſir ſuſpendent leurs travaux ;
Ce terrein n'exigeoit que les ſoins néceſſaires
Pour goûter le repos & des mets ſalutaires :
Sur des bancs de gazon, ornés de mille fleurs,
Les arbres leur portoient des fruits & des odeurs.

Leur ſuc les raſſaſie, & dans l'écorce dure,
Pour éteindre leur ſoif, ils puiſent une eau pure.
Les propos enchanteurs, les doux raviſſements,
Tout ce qu'amour inſpire à de jeunes amants,
Seuls habitants du monde, heureux & ſans alarmes,
De ce repas champêtre embelliſſent les charmes.

Le Monarque infernal, témoin de leur bonheur,
Surpris de tant d'attraits, mais ſaiſi de fureur,
Cherche en ce beau ſéjour, ouvert à ſa vengeance,
Les moyens les plus prompts d'étendre ſa puiſſance:
Sous des traits déguiſés, il ſe joint aux troupeaux,
Qui, près de ces amants, paiſſent au bord des eaux,
Et la voix des humains vient lui frapper l'oreille;
A ces ſons inconnus, ſon ardeur ſe réveille.

. . . . . .

Eve, diſoit Adam, tout prévient nos deſirs:
Toi ſeule tu conçois, tu reſſens mes plaiſirs;
Près de toi, dans nos jeux, dans nos travaux champêtres,
J'oublie & ne vois plus qu'ici ſoient d'autres êtres;
Mais ſans perdre de vue un Dieu dont la bonté,
Pour orner tes vertus, te donna la beauté.
Des biens dont je jouis, le plus cher eſt toi-même.
Que de rares faveurs nous fit l'Etre ſuprême!
Il enfanta ce monde, & pour nous l'anima,
Le ſoumit à nos loix, & de rien nous forma.
Parmi tant de bienfaits dont ſa main nous accable,

Un ſeul m'eſt interdit ; quelle loi redoutable !
Près de l'arbre de vie, au centre de ces lieux,
L'arbre de la ſcience eſt offert à nos yeux :
Quiconque en oſera goûter le fruit perfide,
Répandra dans ſon ſang un venin homicide.
Loin de blâmer l'arrêt que Dieu même a dicté,
Son deſſein inconnu doit être reſpecté.
Que nos cœurs, que nos mains, à ſes ordres dociles,
Se faſſent un devoir d'embellir ces aſyles :
Le travail le plus rude avec toi ſeroit doux.

Eve, en l'interrompant, s'écria : Tendre époux,
Je ſuis ton bien ; mon être eſt pris de ton eſſence ;
Pour toi ſeul en ces lieux je reçus l'exiſtence :
Mon cœur ſur tes conſeils regle ſes vœux ſecrets.
Du Souverain des cieux reſpectons les décrets :
J'admire, en ſes faveurs, ſa puiſſance immortelle.
De lui je te reçus, ſois mon guide fidele :
Ce don que je chéris, ce bienfait éclatant,
De mon premier réveil me peint toujours l'inſtant.

Les rayons du ſoleil commençoient à paroître :
Sans ſavoir qui j'étois, ni qui me donna l'être,
Je me trouvai couchée à l'ombre ſur des fleurs.
Pour peindre ma ſurpriſe, il n'eſt point de couleurs ;
De ces champs émaillés admirant la verdure,
D'un ruiſſeau, près de moi, j'entendis le murmure ;

L'onde, qui ſerpentoit d'un mouvement égal ;
Par ſa ſurface unie imitoit le cryſtal.
Incertaine, j'y cours : j'apperçois le rivage ;
D'un autre ciel les eaux me préſentent l'image :
J'approche, je me penche, & vois dans le moment
Une figure, au ſein du liquide élément,
Se pencher comme moi, ſur moi fixer la vue.
Je recule, à l'aſpect d'une forme inconnue ;
Elle recule auſſi : le charme de ſes traits
Me ramene bientôt, pour l'obſerver de près :
Au même inſtant vers moi ſes pas la ramenerent ;
L'un ſur l'autre nos yeux enchantés ſe fixerent.
Un vain deſir, formé pour un objet ſi beau,
Me retiendroit encore aux bords de ce ruiſſeau,
Si ce ſon éclatant n'eût frappé mon oreille.
L'air me rendit ces mots : Tu vois cette merveille
Paroître ſur cette onde, & la fuir avec toi :
C'eſt toi, ce ſont tes traits : dans ces jardins ſuis-moi ;
Tes regards étonnés verront ſous ce feuillage
Le véritable objet dont tu parois l'image :
Cet objet eſt réel : avec raviſſement
Il recevra ta joie & ton empreſſement :
Vos cœurs & vos deſirs ſeront inſéparables ;
Les enfants nés de vous deviendront innombrables ;
Belle Eve, tu ſeras mere du genre humain.
Rien alors ne fixoit mon eſprit incertain :
J'abandonnai mon ſort à mon guide inviſible ;

Il me mena vers toi ſous cette ombre paiſible.
Ta beauté, ton air noble enchanterent mes yeux :
Mais l'objet que les eaux me peignoient en ces lieux
Plus doux, plus ſéduiſant, m'avoit paru plus tendre :
Je voulus t'éviter : ta voix ſe fit entendre.
Arrête, me dis-tu, réponds à mes accents ;
De nos ſecrets liens connois les nœuds puiſſants ;
Dans tes veines mon ſang coule dès ta naiſſance :
Ton être pris du mien, formé de ma ſubſtance,
Sortit de mon côté ; ſois toujours près de moi ;
Mon bonheur, mes plaiſirs doivent naître de toi.
J'ai compté que ma vie, attachée à la tienne,
Trouveroit dans ton ame une part de la mienne :
Je la réclame en toi ; viens embellir mes jours :
A ton autre moitié rejoins-toi pour toujours.
Tu me ſaiſis la main : devois-je me défendre ?
Mon ame dès ce jour commençoit à comprendre,
Que la beauté, la grace, & la douceur des traits
Ne ſont pas des humains les dons les plus parfaits.

Eve, en diſant ces mots, embellis par ſes charmes,
Ignore que contr'elle on prépare des armes :
Le feu pur de ſon cœur, par l'amour enflammé,
Anime ſes regards, y paroît exprimé ;
Et ſon bras appuyé ſur l'objet qui l'enchante,
Découvre les tréſors de ſa beauté naiſſante :
Rien n'en cache l'éclat, que l'or de ſes cheveux.

Son époux, enivré de tranſports amoureux,
Admire tant d'appas & tant d'obéiſſance;
Ebloui des attraits qu'il voit en ſa puiſſance,
Son ſilence & ſa joie expriment ſon amour.

D'un œil triſte & jaloux, le Roi du noir ſéjour
Sous ſon déguiſement de près les conſidere,
Soupire, & par ces mots exhale ſa colere:
Haïſſables objets! quoi! je vois dans vos feux
Plus de bonheur qu'Eden n'en préſente à vos vœux?
Et moi, dans les horreurs, dans ma priſon horrible,
A la joie, à l'amour, retraite inacceſſible,
Je languis, & mon cœur forme de vains deſirs.
Ce ſouvenir affreux aigrit mes déplaiſirs.....
Rappellons-nous l'arrêt qu'ici je viens d'entendre;
Le ſavoir eſt un bien qu'on voulut leur défendre:
Seroit-ce là le gage & l'appui de leur foi?
Que ces vains fondements s'écroulent devant moi.
Faiſons qu'avec ardeur ils cherchent la ſcience;
Dévorés du deſir d'augmenter leur puiſſance,
Ils goûteront le fruit qui leur eſt défendu:
Alors, ainſi que moi, l'homme ſera perdu.
Mais fuyons ſes regards, & ſous ma forme feinte
Découvrons quelqu'eſprit caché dans cette enceinte,
Qui vers l'arbre fatal guide mes pas errants.
Couple heureux, jouiſſez, profitez de ce temps:
Dans vos premiers tranſports vous ne prévoyez guere

Que vos plaiſirs fuiront comme une ombre légere ;
Que ma haine en tourments changera leurs douceurs,
Et que leur ſouvenir accroîtra vos malheurs.
Bientôt je vous rejoins : à ces jours de délices
Vous verrez à jamais ſuccéder les ſupplices.

La haine en ce moment embraſe ſes eſprits.
Il détourne ſes pas circonſpects, mais hardis,
Parcourt les monts, les prés ; & franchiſſant les plaines,
S'arrête aux lieux où l'onde a des bornes certaines.

L'aſtre brillant du jour ſe plongeoit dans les mers ;
Ses obliques rayons, en traverſant les airs,
A l'orient d'Eden préſentent à la vue
Un roc dont le ſommet ſe cache dans la nue,
En ces lieux eſcarpés que défend Gabriel,
Un rayon du ſoleil conduiſit Uriel :
Telles ſont ces lueurs en étoiles formées,
Qui promenent la nuit leurs vapeurs enflammées.
Sur ces monts l'habitant du ſéjour radieux
Avertit par ces mots le Miniſtre des cieux :
Un eſprit infernal, entré dans cet empire,
Montre par ſes regards la fureur qui l'inſpire :
Suivez cet ennemi ; tel eſt l'ordre du ciel.

J'en reſpecte les loix, lui répond Gabriel,
Et ne m'étonne point qu'au cercle de lumiere

Votre œil perce les airs & la nature entiere :
Ici, nul étranger n'a frappé nos regards ;
Si l'eſprit infernal ſe cache en ces remparts,
Il ne peut éviter ma garde vigilante.

Sur le même rayon de lumiere éclatante,
En finiſſant ces mots, il voit le Chérubin
Vers la mer Atlantique incliner ſon chemin.

Les oiſeaux de leurs chants ſuſpendoient l'harmonie ;
Déja tous les troupeaux négligeoient la prairie ;
Peignant ſur les objets ſes lugubres couleurs,
Le frais du crépuſcule appaiſoit les chaleurs :
Bientôt la nuit approche ; à l'ombre de ſes voiles,
Veſper † au firmament précede les étoiles,
Et l'aſtre ¶ dont le cours jadis régla les ans,
Dans les airs ténébreux répand ſes traits brillants.

Chere Eve, dit Adam, tu vois l'inſtant tranquille,
Où les êtres vivants rentrent dans leur aſyle :
L'exercice a ſon temps, ainſi que le ſommeil ;
Quittons nos doux travaux, demain dès le réveil,
De ces eaux dont nos ſoins détourneront la ſource,
Dans ces fertiles prés nous réglerons la courſe :

† L'étoile du ſoir.
¶ Les Egyptiens & les Hébreux comptoient leurs années par le cours de la lune, ce qu'on appelloit années lunaires.

Mais,

Mais ſur nous le ſommeil va verſer ſes pavots :
La nature le veut ; livrons-nous au repos.

La mere des humains dit d'une voix touchante :
A tes vœux, cher époux, mon ame complaiſante
Ne ſait que t'obéir : de Dieu telle eſt la loi :
Tu tiens de lui ta regle : Eve la prend de toi.
Avec toi tout me charme ; heureuſe en ces demeures,
J'oublie, en te parlant, les ſaiſons & les heures :
Mais le frais du matin, le lever du ſoleil,
Les concerts des oiſeaux annonçant leur réveil,
Ces fruits encor brillants des larmes de l'aurore,
Le doux parfum des fleurs que nous voyons éclore,
L'air pur de ce beau ſoir, le ſilence, la nuit,
La lune dont l'éclat m'enchante & nous conduit,
Les yeux du firmament & leur céleſte flamme,
Sans toi, n'ont rien de doux, rien qui plaiſe à mon ame ;
Et ta préſence unie à ces tréſors divers,
Me rend le jour plus pur, les arbriſſeaux plus verts ;
Tout flatte ici le goût, l'odorat & la vue ;
La douceur de ces biens à notre ame eſt connue.
Mais pourquoi dans les cieux tant de flambeaux épars,
Tandis que le ſommeil en prive nos regards ?

Tes diſcours enchanteurs & remplis de ſageſſe,
De mon cœur, dit Adam, augmentent la tendreſſe ;
Je voudrois contenter tes deſirs curieux ;
Ces aſtres que le jour éclipſoit à nos yeux,

S'élevent par degrés, & ſur la terre & l'onde,
Au défaut du ſoleil, ſont les flambeaux du monde:
Quand nos yeux ſont fermés, leurs feux étincelants
Guident ſur ces remparts nos gardes vigilants.
Ils célebrent le Dieu qui renferme en lui-même
L'ordre de l'univers, joint au bonheur ſuprême:
Tu ſais que jour & nuit, par de brillants concerts,
Ces céleſtes eſprits font retentir les airs.

En converſant ainſi, ce couple aimable & tendre,
Au berceau de l'hymen s'empreſſe de ſe rendre:
Le Créateur choiſit, pour enchanter leurs ſens,
Ce lieu que la nature enrichit de préſents.
Au myrte l'oranger joint ſes branches fertiles,
Y parfume les airs, ombrage ces aſyles:
Les zéphyrs en ſilence y flattent les ormeaux;
Sur le ſable ſans bruit ſerpentent les ruiſſeaux:
Nul inſecte importun n'oſeroit y paroître;
De loin les animaux y reſpectent leur maître,
Et jamais le ſommeil n'y craint l'éclat du jour.
Des plus brillantes fleurs Eve orna ce ſéjour:
Sur ſon lit nuptial, que couvre la verdure,
Ses graces, ſes appas (ſon unique parure)
Par ſes ſoins amoureux ſont encore embellis;
Son teint ternit l'éclat des roſes & des lis.

Ces époux de leur voix uniſſant l'harmonie,
Exaltent du Très-haut la puiſſance infinie:

Nul Miniſtre aux autels ne reçoit leurs ſerments.
Exempts d'inquiétude, & ſans déguiſements,
Pour jouir des tranſports d'une heureuſe innocence,
Eve aux deſirs d'Adam ſe livre ſans défenſe :
De leurs tendres amours rien n'altere les feux ;
Du lien conjugal le ciel ſerra les nœuds :
L'homme en poſſede ſeul la félicité pure ;
Ses ſages loix ont mis l'ordre dans la nature :
De là les tendres noms & de pere & de fils :
Les charmes de ſes nœuds rempliſſent mes écrits :
Puiſſent-ils des époux rendre le cœur fidele !
Tendre hymen ! du bonheur ſource perpétuelle,
Dans tes douceurs l'amour trouve ſes traits conſtants :
Il allume à tes feux ſes flambeaux éclatants,
Et ſe plaît à régner ſur ton durable empire ;
Non, dans les yeux trompeurs, ni l'attrayant ſourire
Des objets dangereux qui vendent leurs appas ;
Qui, feignant des tranſports que leur cœur ne ſent pas,
Se livrent ſans deſirs, & ſe pâment ſans joie :
De leur art ſéducteur l'amant rendu la proie,
Dans ſa folâtre ivreſſe adore des attraits
Qu'il mépriſe, & promet de ne revoir jamais :
L'amour fuit les cœurs faux, intéreſſés, volages.

Couchés nuds ſur des fleurs qu'ombragent les feuillages,
Les bras entrelaſſés, les deux jeunes époux
S'endorment aux concerts des roſſignols jaloux ;

Les roſes ſur leur lit croiſſent en abondance :
A mille autres le jour donne bientôt naiſſance.
Couple heureux ! pour garder un ſi parfait bonheur,
Du deſir de ſavoir préſervez votre cœur.

Déja la nuit étoit au milieu de ſa courſe,
Lorſque du pôle auſtral aux régions de l'ourſe,
Conſervant dans Eden leurs rangs accoutumés,
Les brillants Chérubins ſe préſentent armés :
Gabriel à leurs chefs en ces termes s'adreſſe :

Dans ces bois enchantés, Anges, veillez ſans ceſſe ;
Tandis que ces amants ſe livrent au repos,
D'un ennemi ſecret prévenez les complots.

Auſſi prompts que les feux échappés d'un nuage,
Les Anges empreſſés volent vers cet ombrage :
Sous les traits d'un reptile * affrontant les haſards,
Le ſuborneur ſoudain s'offrit à leurs regards :
Près de l'oreille d'Eve, il lui peignoit en ſonge
Les fantômes flatteurs qu'enfante le menſonge :
Dans ſes ſens en déſordre, où naît l'illuſion,
Ce traître par degrés ſemoit l'ambition,
Et tâchoit de corrompre en la ſimple nature,
Des eſprits animaux la trace ſaine & ſure :
Il ſavoit que de là naiſſent les vains deſirs,
Le fol eſpoir, l'ennui, l'erreur, les déplaiſirs.

* Satan avoit pris la figure d'un crapaud.

Le faux évite en vain l'œil d'une pure eſſence :
Satan, frappé d'un dard qu'un Chérubin lui lance,
Part, s'échappe en quittant ſon vil déguiſement,
Tel qu'un amas de poudre enflammé bruſquement,
Dont le feu réſervé pour d'horribles batailles,
Se diſperſe dans l'air, force & rompt les murailles.
Tout s'étonne, à l'aſpect de l'ennemi des cieux ;
Mais loin d'en redouter les complots furieux,
Aux lieux où ce Démon voit ſa perte certaine ;
Les bataillons brillants environnent la plaine.

Dans le centre frémit le monſtre ſéducteur ;
Mais ſon trouble eſt caché ſous un calme trompeur.
Comme le Ténériffe & l'Atlas immuable ;
Juſqu'aux cieux il éleve un front inébranlable,
Et porte la terreur ſur ſon caſque guerrier :
Son bras paroît armé d'un vaſte bouclier.
De ſon cœur orgueilleux rien n'abat le courage ;
Perdant l'eſpoir de vaincre, il ſe livre à la rage :
Tel qu'un courſier fougueux, retenu par ſon mors,
Il bat la terre, écume, & malgré ſes efforts,
Gabriel dompte enfin ce courage intrépide.
Pour cacher ſa frayeur, Satan d'un vol rapide
S'élance dans les airs, menace, tremble, fuit,
Et remporte avec lui les ombres de la nuit.

*Fin du ſecond Chant.*

# ARGUMENT

## DU

# TROISIEME CHANT.

*Eve raconte un ſonge qui l'a effrayée pendant la nuit : ſon époux la conſole. Ils font leur priere à Dieu, qui envoie Raphaël avertir l'homme d'être en garde contre les artifices du tentateur. Arrivée de l'Ange dans le Paradis terreſtre, Adam l'invite à ſe repoſer à l'ombre de ſon berceau.*

# LE PARADIS TERRESTRE.

## TROISIEME CHANT.

L'Amante de Tithon, en répandant des larmes,
A peine à l'orient eut dévoilé ſes charmes,
Qu'Adam ouvre les yeux & s'arrache au ſommeil;
Le calme de ſon cœur ne craint point le réveil :
Le vent frais du matin agite le feuillage,
Et des hôtes de l'air lui porte le ramage :
Mais il s'étonne enfin que leurs chants & le jour
N'éveillent point encor l'objet de ſon amour ;
Les cheveux d'Eve épars, la rougeur qui l'enflamme,
Peignent dans ſon ſommeil le trouble de ſon ame.
Adam ſaiſi de crainte & d'amour tranſporté,
De ſa charmante épouſe admire la beauté.

Le réveil, le repos, tout lui prête des charmes :
Tant d'appas réunis ſuſpendent ſes alarmes ;
Il lui ſerre la main, calme un moment ſes feux ;
Et d'une voix ſemblable au zéphyre amoureux,
Qui murmure de joie aux approches de Flore,
Fait entendre ces mots à celle qu'il adore :

Chère Eve, don des dieux, ſource des vrais plaiſirs,
Objet toujours nouveau de mes tendres deſirs,
Eveille-toi : l'aurore à nos ſoins nous rappelle ;
La verdure a repris une fraîcheur nouvelle ;
L'onde joint ſon murmure aux concerts des oiſeaux ;
Mille naiſſantes fleurs ornent ces arbriſſeaux ;
L'abeille en vient puiſer la liqueur la plus pure ;
Nous perdons le moment d'admirer la nature,
Et les heureux ſuccès de nos ſoins aſſidus.
Il dit. Eve l'embraſſe, & ſes ſens éperdus
Lui dictent ce diſcours, qu'exprime ſa voix tendre :
Que mon cœur eſt ravi de te voir, de t'entendre !
Les erreurs du ſommeil m'ont ſouvent retracé
Nos amoureux projets, notre bonheur paſſé.
Cette nuit, Dieu puiſſant ! (ah ! quel funeſte ſonge !)
Eſt-ce une vérité ? ſeroit-ce un vain menſonge ?
Quel trouble a près de toi ſaiſi mes ſens ſurpris !
Le ſon d'une voix douce a frappé mes eſprits :
Il me ſembloit t'entendre : Eve, viens, diſoit-elle ;
Ne perds point une nuit & ſi fraîche & ſi belle !

Ces aſtres que tu vois, brillent pour t'éclairer;
Ce ſont les yeux du ciel ouverts pour t'admirer:
Tandis que le ſommeil te cache leur lumiere,
Ils parcourent en vain la céleſte carriere.
A ces mots, je me leve, & crois ſuivre tes pas;
Je cours en te cherchant; ton ombre fuit mes bras:
Seule dans ces forêts, je dirige ma route
Vers l'arbre défendu, que j'admire & redoute:
Les flambeaux de la nuit, le trouble de mes ſens
M'en rendent les fruits mûrs encor plus raviſſans.
Soudain à mes regards il ſe préſente un être
Semblable aux purs eſprits qu'ici l'on voit paroître:
Les zéphyrs agitoient ſes cheveux parfumés;
Sur l'arbre défendu fixant ſes yeux charmés,
Depuis long-temps, dit-il, après toi je ſoupire:
Qui pourroit me priver d'un bien que je deſire?
Il s'avance, & bientôt d'un téméraire bras
Atteint le fruit fatal qui cauſe le trépas.
Il le goûte ſans crainte: ô funeſte entrepriſe!
Tandis que ma terreur égale ma ſurpriſe,
Dans ſa joie il s'écrie: Arbre myſtérieux!
Tes dons ainſi ravis m'en ſont plus précieux:
Ne ſerois-tu créé que pour l'Etre ſuprême?
L'homme par ton pouvoir eſt égal à Dieu même:
Plus on partagera la ſource du bonheur,
Plus on verra de gloire à ſon premier Auteur.
Eve, pourſuivit-il, ſouveraine du monde,

Pour recueillir ces biens, que ta main me ſeconde :
Transformant ton eſſence, & t'élevant aux Cieux,
Qu'ils rendent ton deſtin pareil au ſort des Dieux.
A ce diſcours flatteur, ſoudain l'eſprit céleſte
Sur mes levres porta le fruit doux & funeſte.
Qu'il me parut exquis ! Mon ame au même inſtant
Pour ce fruit merveilleux eut un deſir conſtant.
Avec l'Eſprit céleſte au ciel déja montée,
Au ſéjour du ſoleil je me crus tranſportée.
Tandis que mes regards admiroient l'univers,
Mon guide diſparut, je retombai des airs :
Un ſommeil plus profond calma mon ame émue.
Quel charme ! A mon réveil Adam s'offre à ma vue,
Et les nouveaux objets qui troublerent mes ſens,
Sont des ſonges légers enlevés par les vents.

O moitié de moi-même, & la plus accomplie !
Je ſens, dit-il, l'effroi dont ton ame eſt remplie :
Ces fantômes confus inſpirent la terreur ;
Auroient-ils pour principe une coupable erreur ?
Non : d'un deſſein pervers la ſubite apparence
Dans ton cœur créé pur ne put prendre naiſſance :
Notre ame, tu le ſais, eſt par divers reſſorts
Soumiſe à la raiſon qui regle leurs accords ;
L'imagination au ſecond rang placée,
Par l'organe des ſens engendre la penſée :
Des objets différents elle ſe peint les traits ;

La raiſon les efface, ou les rend plus parfaits;
De là le jugement naît avec la ſcience.
L'homme dans le ſommeil, privé de connoiſſance,
Eſt en proie aux erreurs que lui dictent les ſens;
De la vérité même ils prennent les accens:
Les biſarres portraits & les vains aſſemblages,
Dont la mémoire prompte offre alors les images,
Viennent des traits récents gravés dans le cerveau.
De nos derniers diſcours ton ſonge eſt le tableau;
Mais d'étranges couleurs en chargent la peinture.
Pour un mal à venir, n'en tire point d'augure:
Non, ſans la volonté rien ne corrompt le cœur;
D'un crime qu'en dormant tu vis avec horreur,
En veillant ton eſprit n'eût point été complice:
Je te connois, belle Eve, & je te rends juſtice:
Que ce nuage obſcur ne couvre plus tes yeux:
Reprends ton air ſerein; jouis de ces beaux lieux:
Leve-toi, retournons cultiver nos campagnes:
Déja le jour naiſſant peint le front des montagnes;
L'étoile du matin fuit l'éclat du ſoleil;
Nos troupeaux par leurs cris annoncent le réveil,
Et des plus doux parfums pour exhaler l'eſſence,
La jonquille & le myrte attendent ta préſence.

Dans un profond ſilence, Eve verſe des pleurs;
Mais ces mots conſolants diſſipent ſes frayeurs:
Le trouble de ſon ame avoit terni ſes charmes:

Les levres d'un époux recueillirent ſes larmes ;
Dans leurs embraſſements leur crainte s'éclipſa,
Et ce couple parfait dans les champs s'avança.
Tandis qu'ils deſcendoient dans un vallon champêtre,
Des gazons ſous leurs pas l'émail ſemble renaître ;
Les reptiles tremblants cherchent l'ombre des bois,
Tous les monſtres ſoumis accourent à leur voix ;
Leur cœur comblé des biens que Dieu verſe ſans ceſſe,
Aux tranſports de l'amour joint des chants d'alégreſſe ;
Et leurs accents unis, variés ſans efforts,
Des plus brillants concerts ſurpaſſent les accords.

Dès que l'aſtre du jour commença ſa carriere,
Ainſi vers le Très-haut s'élance leur priere :
Inviſible Moteur de ce vaſte univers,
Quel être peut compter tes ouvrages divers ?
Ta grandeur, ta bonté paſſent nos connoiſſances :
Chantez, Eſprits du ciel, ſouveraines Puiſſances,
Il convient à vos voix d'exalter l'Eternel ;
Avec vous rendons-lui ce devoir ſolemnel :
Aſtres ; cieux, éléments, que votre accord fidele
Célebre la ſplendeur de ſa gloire immortelle :
Vous ; habitants des airs ; de la terre & des eaux,
Vous êtes les témoins de nos tranſports nouveaux :
Echos, vous répétez chaque jour nos hommages :
Grand Dieu, peins dans nos cœurs les plus pures images,
Daigne en bannir l'erreur que le ſommeil produit,

Comme le jour éteint les flambeaux de la nuit.
La candeur de leurs vœux toucha l'Etre des êtres.
Tandis qu'ils s'occupoient à l'ombre ſous des hêtres,
Pars, dit-il, Raphaël, réponds aux vœux d'Adam;
Apprends-lui qu'en tous lieux il doit craindre Satan;
De ſa félicité retrace-lui l'image;
De ſa libre raiſon qu'il ſonge à faire uſage:
Muni de tes conſeils, s'il tranſgreſſe mes loix,
Que l'homme de ſes maux n'accuſe que ſon choix.

Il dit. L'Ange ſuivi des céleſtes cohortes,
Au même inſtant des cieux franchit les vaſtes portes:
Aucun nuage épais ne lui borne les yeux;
La terre lui paroît un globe radieux:
Telle ſemble la lune en la voûte étoilée,
A travers l'œil perçant qu'inventa Galilée.
Inſtruit des volontés de l'Etre ſouverain,
Dans les airs ſans effort vole le Séraphin:
De ſes courſiers ailés laiſſant flotter les rênes,
Auſſi vîte qu'un trait, d'Eden il fend les plaines;
Là, l'épouſe d'Adam, ſans rémarquer ſon char,
Du ſuc de mille fruits compoſoit un nectar.

Le pere des humains s'écria: Charmante Eve,
Hâte-toi; que ta vue à l'orient s'éleve:
Vois près de nos remparts cet objet éclatant;
Il ſemble que l'aurore y renaiſſe à l'inſtant:

Sans doute il vient des cieux chargé d'un grand meſſage;
Peut-être il daignera viſiter cet ombrage.
Pour lui, de nos parfums, choiſis les plus exquis;
Au céleſte étranger ces tréſors ſont acquis:
Ils nous viennent du ciel; apprends de la nature
A prodiguer des biens qu'elle offre ſans meſure.
Oui, cher époux, dit-elle, aſſemblons en ce jour
Les fleurs que les ſaiſons nous donnent tour à tour.
Tandis que ſon adreſſe en formoit le mêlange,
Le premier des humains s'avance ſeul vers l'Ange.

L'éclat que votre aſpect répand en ces beaux lieux,
Nous annonce, dit-il, un habitant des cieux:
Quand vous quittez pour nous l'orbe qui les enferre,
Si vos pas un moment s'arrêtent ſur la terre,
Daignez ſous ces boſquets fuir la chaleur du jour;
Les deux ſeuls habitants de ce vaſte ſéjour
De leurs biens à vos pieds répandront l'abondance.

L'envoyé du Très-haut rompt ainſi le ſilence:
Homme chéri du ciel, dans ces champs conduis-moi;
Pour payer les faveurs que j'y reçois de toi,
Juſqu'au déclin du jour y bornant ma carriere,
A ta raiſon mon ame offrira ſa lumiere;
Nos regards plus perçants embraſſent plus d'objets.
Il ſe trouve à ces mots à l'ombre des boſquets;
Et dans ces lieux ornés des préſents de Pomone,

Où Flore raſſembloit le printemps & l'automne,
La premiere beauté, ſource du genre humain,
Se préſente ſans voile aux yeux du Séraphin.

Fille des cieux, dit-il, ornement de ce monde;
O toi, de qui doit naître une race féconde,
Comble par tes vertus le bonheur d'un époux.
Nos peres, à ces mots, embraſſent ſes genoux.
Eve, de l'innocence ayant l'heureux partage,
Ne ſent point par la honte enflammer ſon viſage.
De ſes mains Raphaël, dans ces bois enchanteurs,
Eſt parfumé d'encens & couronné de fleurs.
Le ciel en ce moment l'eût-il jugé coupable,
De ſentir de l'amour le trait inévitable?
Non; mais les ſens réglés des céleſtes eſprits,
Par un trouble imprévu ne ſont jamais ſurpris.

*Fin du troiſieme Chant.*

# ARGUMENT

## DU

## QUATRIEME CHANT.

*Raphaël apprend à Adam que ſon ennemi eſt le même Satan qui entraîna une partie des légions du ciel dans la révolte. Hiſtoire de cette révolte. Entretiens de l'Ange avec Adam ſur l'origine du monde. Adam raconte ce qui s'eſt paſſé depuis ſa création : comment Dieu lui donna une compagne ; & leur premiere entrevue. L'Ange le quitte, & retourne au ciel.*

LE

# LE PARADIS TERRESTRE.

## QUATRIEME CHANT.

A L'ombre des palmiers, dans une paix profonde,
Adam avec l'Archange aſſis aux bords de l'onde;
Ne pouvant contenir ſes deſirs curieux,
Oſe l'interroger ſur les ſecrets des cieux.
Il voudroit de ſon être approfondir l'eſſence,
Concevoir des Eſprits la pure intelligence,
Et de ſon Créateur pénétrer les projets.

Sois fidele, dit l'Ange, à ſes ſages décrets.
L'homme fait pour jouir, n'eſt point né pour connoître:
Un ſeul Etre parfait à tout a donné l'être;
De tout il eſt la fin, & l'objet & l'auteur:
Que toujours ſon amour préſide dans ton cœur:

Tu fus créé ſans tache, & non incorruptible ;
Tu ne ſuis point la loi d'un deſtin invincible :
La vertu perd ſon prix par la néceſſité ;
Le mérite ne naît que de la liberté.
Les habitants du ciel ont le même avantage ;
Mais beaucoup au Très-haut refuſant leur hommage,
Furent du firmament plongés dans les enfers :
Apprends de leur deſtin l'éclat & les revers.

La chûte des Eſprits, leurs combats inviſibles,
A de terreſtres ſens deviendront-ils ſenſibles ?
Comment te dévoiler les myſteres des cieux ?
Eſſayons cependant de tracer à tes yeux
Les ſubſtances du ciel ſous des formes humaines.

Rien dans l'éternité n'a d'époques certaines.
Avant que du néant ſortît cet univers,
Le Monarque ſuprême, élevé ſur les airs,
Aſſembla près de lui les Ordres angéliques :
Vous voyez, leur dit-il, Puiſſances ſéraphiques,
Mon Fils au haut des cieux, triomphant près de moi ;
Je veux que tout ici fléchiſſe ſous ſa loi.
On ſe tut à cet ordre ; on parut y ſouſcrire :
Mais un parti ſecret redoutoit cet empire :
Le ſuperbe Satan oſa ſe déclarer.
Quoi, leur dit-il, Eſprits, voudrez-vous adorer
Un Etre égal à nous en éclat, en puiſſance ?
Qui pourroit nous ſoumettre à ſon obéiſſance ?

Immortels comme lui, créés avant les temps,
Bravons le ciel, les loix & les événements;
Ranimons dans nos cœurs l'ambition, la gloire,
Et riſquons de tomber en cherchant la victoire.

Il dit. Ce fol eſpoir porté de toutes parts,
Entraîne à la révolte; on ſuit ſes étendards.
Un murmure ſemblable au roulement des ondes,
Des cieux va retentir aux demeures profondes;
Le tumulte s'accroît : les Eſprits révoltés
Forment un bataillon égal de tous côtés :
Le Chef audacieux des infideles Anges
Donne l'ordre & conduit ſes nombreuſes phalanges.

A peine la diſcorde excitoit leurs fureurs,
Que l'Etre qui voit tout, découvrit tant d'horreurs.
Pour rompre les complots de la troupe rebelle,
Il ordonne à ſon Fils de s'avancer vers elle,
D'armer ſon bras vengeur, & qu'un ſeul de ſes traits
Du céleſte ſéjour les banniſſe à jamais.
Son Fils part à ſa voix, & plonge dans l'abîme
Ces brillants bataillons orgueilleux de leur crime.
Je retrace à regret ce funeſte moment;
Tremble de mériter un pareil châtiment.
Je viens ſeul t'avertir qu'un des Anges rebelles,
Pour te ſéduire ici, prend des routes nouvelles.
Son deſir de te perdre oſera tout tenter;
Libre, tu peux te rendre, & tu peux réſiſter;

De ton Maître ſur toi crains la juſte vengeance.

Les deux premiers humains dans un profond ſilence,
De cet affreux récit reſtent long-temps ſurpris.
Malgré ſon trouble, Adam rappelle ſes eſprits;
Son cœur eſt dévoré du deſir de connoître
Le temps qui précéda le jour qui le vit naître,
Et comment du chaos ſe forma l'univers.
Tel eſt un voyageur dans de brûlants déſerts:
A peine a-t-il goûté l'eau qui le déſaltere,
Qu'au murmure attrayant de l'onde ſalutaire,
Il reſſent de ſa ſoif renouveller l'ardeur.
Sur les nouveaux deſirs qui naiſſent dans ſon cœur,
Adam au Séraphin en ces termes s'exprime:
Quel tribut peut payer l'inſtruction ſublime
Que, par l'ordre du ciel, nous recevons de vous?
Bornez-vous les faveurs que vous verſez ſur nous?
Ne daignerez-vous pas inſtruire nos oreilles
Du pouvoir qui créa la terre & ſes merveilles,
L'homme, les éléments, les aſtres & les cieux?

Combions, dit Raphaël, tes deſirs curieux;
Autant qu'il m'eſt permis, j'y ſerai favorable:
Mais de parler de Dieu, quelle bouche eſt capable?
Je vais en révéler ce qui peut te ſervir;
Que ta ſoif de ſavoir puiſſe ainſi s'aſſouvir:
Il eſt aſſez d'objets qu'on te laiſſe à comprendre:
L'ame, ainſi que le corps, ne peut tout entreprendre;

L'excès des aliments en détruit les reſſorts.
Tu ſais par mes récits qu'après de vains efforts,
Les Anges criminels céderent la victoire;
Le Fils du Tout-puiſſant revint couvert de gloire,
Entouré des Eſprits fideles à ſes loix.
Bientôt de l'Eternel le ciel entend la voix:
Sa ſeule volonté regle la deſtinée:
Ma puiſſance, dit-il, par nul être bornée,
Ignorant le haſard & la néceſſité,
Marque de l'univers l'eſpace limité.
Ici, pour remplacer cette troupe infidelle,
Créons un nouveau monde, une race nouvelle:
Terre, ſors du chaos, & nage dans les airs;
Lumiere, en un inſtant colore l'univers;
Que l'eau du firmament, de la mer ſe ſépare;
De verdure & de fruits que la terre ſe pare;
Cieux, brillez, ornez-vous de globes radieux;
Que les jours & les temps ſe diviſent par eux;
Oiſeaux, rempliſſez l'air; naiſſez, peuples de l'onde;
Qu'en divers animaux la terre ſoit féconde;
Que l'homme exiſte enfin, & ſoit créé parfait;
Qu'il regne ſur ce monde. Il dit, & tout fut fait.

Mes diſcours ont rempli le deſir qui t'enflamme:
Le paſſé, pourſuit l'Ange, eſt préſent à ton ame;
Sur tes doutes naiſſants tu peux m'interroger.

Vos récits m'ont ravi, reſpectable étranger,

Reprit le premier homme : accordez à mon zele,
A ma vive priere, une grace nouvelle.
Quand les aſtres du ſoir, précipitant leur cours,
Du ſommeil qui les ſuit, m'offriroient le ſecours,
Vos accents enchanteurs en vaincroient la puiſſance.
Avant que ces beaux lieux ſoient livrés au ſilence,
Apprenez-moi le cours de ces globes divers :
Le ſoleil en un jour parcourt-il l'univers ?
Ou la terre en tournant voit-elle diſparoître
Cet aſtre dont l'éclat au matin doit renaître ?
Regle-t-il pour nous ſeuls les ſaiſons & les jours ?

Lorſqu'Adam commença ce ſublime diſcours,
Ève, qui conſervoit un modeſte ſilence,
A l'objet de ſes feux dérobant ſa préſence,
Court arroſer ſes fleurs, qui parfument les vents ;
Non qu'elle ne conçût ces entretiens ſavants :
Mais ſon ame ſenſible aime mieux les entendre
De la bouche d'Adam, charmé de les lui rendre.
Sa vive ardeur lui dit qu'elle expoſera mieux
Ses doutes à lui ſeul, qu'à l'Envoyé des cieux :
Elle ſait qu'il joindra la joie & la tendreſſe
Aux ſublimes leçons que dicte la ſageſſe,
Et que toujours l'amour finira l'entretien.
Sans les baiſers d'Adam, Eve ne comprend rien :
Quand de pareils époux reviendront-ils au monde ?

Attendant qu'à ſes vœux l'Hôte divin réponde,

De l'œil Adam ſuit Eve à travers ſes boſquets :
Pour un moment d'abſence il ſent mille regrets :
Les graces, les plaiſirs s'envolent avec elle.
L'homme reſte diſtrait : l'Ange à lui le rappelle,
Et veut par ce diſcours éteindre dans ſon cœur
De la ſoif de ſavoir la dévorante ardeur.

J'approuve le penchant qui te porte à t'inſtruire,
Mais aux objets des ſens ce ſoin doit ſe réduire.
Sans comprendre les cieux, il faut les admirer ;
Leur Maître a des décrets que tu dois ignorer.
Ce Dieu qui créa tout, ſe rit des vains ſyſtêmes
Que l'homme formera ſur ſes ſecrets ſuprêmes.
L'un fixera la terre au ſein de l'univers ;
L'autre autour du ſoleil la verra dans les airs,
Sur ſoi-même en tournant parcourir ſa carriere.
On voudra diviſer les traits de la lumiere,
En ſondant la nature expliquer ſes reſſorts,
Prouver l'impulſion, l'attraction des corps ;
Des ſectes de tout genre, en chimeres fécondes,
Du choc des éléments enfanteront des mondes :
D'atomes réunis tout prendra forme un jour,
Et le vuide & le plein régneront tour à tour.
Ces ſyſtêmes divers, enfants de l'ignorance,
L'un par l'autre détruits confondront la ſcience :
Qu'ils n'excitent jamais tes deſirs curieux :
Connois tes vrais beſoins en ces terreſtres lieux.

Le ſavoir trop profond, les queſtions ſubtiles
Jamais pour le bonheur n'ont des objets utiles :
Sans former d'autres vœux, par l'amour enchanté,
D'Eve en ce beau ſéjour fais ta félicité.
La ſageſſe conſiſte à prendre avec meſure
Les biens & les plaiſirs que donne la nature....
Mais le ſoleil eſt loin de terminer ſon cours :
A ton tour réponds-moi : pourſuivons nos diſcours ;
Adam, avec plaiſir j'entendrai ton hiſtoire :
La ſuite n'en eſt point gravée en ma mémoire ;
Quand tu reçus le jour, le Dieu de l'univers
M'ordonna de veiller aux portes des enfers :
Dis-moi ce qui ſuivit l'inſtant qui te vit naître.

L'homme obéit ainſi : Je vis le jour paroître,
Tel qu'il frappe les yeux au moment du réveil ;
Couché ſur le gazon, je ſortis du ſommeil :
Mes regards étonnés vers les cieux ſe tournerent,
Mes membres engourdis ſur mes pieds ſe leverent ;
Je vis dans les vallons ſerpenter les ruiſſeaux ;
Les bois retentiſſoient du doux chant des oiſeaux :
Qu'avec raviſſement j'admirai la nature !
Fixant enfin les yeux ſur ma propre ſtructure,
Je m'agite, je veux eſſayer mes reſſorts ;
J'avance & je les ſens m'obéir ſans efforts.
Peignez-vous cet inſtant & ma ſurpriſe extrême :
Sans ſavoir où j'étois, & m'ignorant moi-même,

Je cherche à m'exprimer ; ſoudain je rends des ſons :
Pour tant d'objets nouveaux je forme divers noms :
J'interroge le ciel & toute la nature.
Brillantes eaux, diſois-je, & vous, fleurs & verdure,
Toi, ſoleil, dont l'éclat embellit ce ſéjour,
Dites ; le ſavez-vous ? qui m'a donné le jour ?
Je ne tiens point de moi le pouvoir qui m'anime :
Mon Créateur, ſans doute, eſt un être ſublime :
Inſtruiſez-moi : comment dois-je ici l'adorer ?
Je m'adreſſe aux objets que je vois reſpirer ;
Aux accents de ma voix, tout demeure en ſilence :
Attentif, inquiet, errant dans l'ignorance,
Chaque être différent fixe mes yeux ſurpris.
Un deſir curieux ranime mes eſprits,
Et mes pas incertains précipitent leur courſe :
Dieu m'arrête, & me dit : De tout je ſuis la ſource ;
Parle, que cherches-tu ? je puis tout te donner :
La joie & le reſpect m'avoient fait proſterner.
Leve-toi, pourſuit-il, jouis de ma préſence ;
Contemple ces beaux lieux, ils ſont ſous ta puiſſance ;
N'appréhende jamais d'en épuiſer les dons :
Mais il eſt au milieu de ces amples moiſſons,
Près de l'arbre de vie, un arbre redoutable ;
Te rendant plus ſavant, il te rendroit coupable :
Crains d'en goûter les fruits, crains d'enfreindre une loi
Que je te donne ici pour gage de ta foi :
La mort ſuivroit de près ta déſobéiſſance :

De ton heureux état perdant la jouiſſance,
Du crime & des remords tu ſentirois les maux.
D'un ton ferme & ſévere il prononça ces mots:
Le ſon en retentit encore à mes oreilles.
Bientôt d'un front plus doux, l'Auteur de ces merveilles,
En m'établiſſant roi de ce vaſte univers,
Raſſembla ſous mes yeux les animaux divers.
Leur nombre m'étonna; mais mon inquiétude
Cherchoit un autre objet dans cette ſolitude:
J'oſai porter mes vœux à la Divinité:
Sous quel nom, m'écriai-je, invoquer ta bonté?
Auteur de la Nature, ô ſubſtance ſuprême!
Tu peux ſeul, Dieu puiſſant, te ſuffire à toi-même;
Mais dans la ſolitude où je me vois réduit,
L'abondance des biens que ce climat produit,
Ne remplira jamais le deſir qui m'enflamme:
Je ne ſais quel objet manque aux vœux de mon ame.
Les êtres animés que tu mets ſous mes loix,
Sans pouvoir me comprendre accourent à ma voix:
De ſentir tes bienfaits, leur cœur eſt-il capable?
Pour partager tes dons, donne-moi mon ſemblable;
Réponds à mes deſirs; acheve mon bonheur.
J'obtins ces mots ſacrés du puiſſant Créateur:

Dans tes vœux réfléchis j'admire mon ouvrage;
Je t'ai fait pénétrant, éclairé, libre & ſage:
J'ajoute à tant de dons l'objet de tes deſirs;

Tu trouveras bientôt, pour combler tes plaiſirs,
Un être intelligent, image de toi-même.

Dieu ceſſa de parler, (ou, dans mon trouble extrême,
Ne pouvant ſoutenir le céleſte entretien,
Je demeurai ſans force, & n'entendis plus rien.)
De mes reſſorts nouveaux ſoudain je perds l'uſage;
Du néant d'où je ſors, je retrouve l'image:
Sur un mont émaillé de verdure & de fleurs,
L'eſpoir livra mon ame à des ſonges flatteurs.
Le ſommeil, réparant mes forces épuiſées,
De tous mes ſens fut maître, & non de mes penſées;
En eſprit je vis Dieu dérober de mon ſein
Une part de moi-même, & bientôt de ſa main
M'en former pour compagne une figure humaine;
Ainſi de l'univers naquit la Souveraine.
Tout ce que la nature étale de beautés,
L'accord de ſes appas l'offre aux yeux enchantés:
Son aſpect raviſſant produiſit en mon ame
Ce feu doux & ſecret qui l'agite & l'enflamme;
Par ſon pouvoir mon cœur plein de ſaiſiſſements,
Pour la premiere fois ſentit ces mouvements.
Cet objet diſparut, & ſoudain la triſteſſe
De mes ſens interdits ſe rendit la maîtreſſe.
Je m'éveille, je cours & le cherche en tous lieux,
Réſolu, ſi jamais il ne frappoit mes yeux,
De vivre ſans plaiſirs, ſans bonheur & ſans joie.

A cet inſtant vers moi le Créateur l'envoie,
Et mon œil enchanté revoit l'objet charmant
Dont mon ame admiroit les appas en dormant:
Ses céleſtes regards retracent à ma vue
Tout l'attrait qu'eut pour moi leur image inconnue.
Je ne pus en ſilence étouffer mon ardeur:
Grand Dieu! je m'écriai, tu combles mon bonheur:
De tes dons infinis, voici le don ſuprême;
Sous des traits différents, c'eſt un autre moi-même:
Je vais donc poſſéder l'objet de mes deſirs.

Eve apperçoit ma joie, elle entend mes ſoupirs;
Près de moi ſon penchant la preſſe de ſe rendre;
Mais le trouble ſecret qui l'oblige à m'attendre,
De ſes tranſports naiſſants ſuſpend la vive ardeur.
J'approche; à mon abord une tendre pudeur
Fait détourner ſes pas, lui fait baiſſer la vue:
Je la ſuis, & bientôt une force inconnue,
Après un foible effort, la livre entre mes bras:
Au berceau nuptial je dirige ſes pas.
Par l'éclat de ſon teint elle effaçoit l'aurore;
J'embraſſe avec tranſport la beauté que j'adore:
Pour hâter mes plaiſirs, la nuit couvre les champs:
L'hymen eſt célébré par vos céleſtes chants:
L'air juſqu'à nos échos en porte l'harmonie;
Le tendre roſſignol y joint ſa mélodie,
Et les zéphyrs ravis, plus amoureux des fleurs,

De la feuille agitée emportent les odeurs.
Envoyé du Très-haut, je viens de vous décrire
Mon ſuprême bonheur dans ce terreſtre empire :
La nature infinie en ſa diverſité ;
De mes ſoins curieux flatte l'activité :
Mais de tant de tréſors, le choix, la jouiſſance
N'uſurpent ſur mon cœur qu'une foible puiſſance,
Et près du ſeul objet d'où naiſſent mes plaiſirs,
Un feu ſecret ſans ceſſe enflamme mes deſirs :
Ma raiſon de mes ſens ne ſe rend plus maîtreſſe.
Oui, j'ai pour ma compagne un excès de foibleſſe,
Ou de ſes doux regards l'attrait eſt trop puiſſant.
Tant d'appas n'auroient-ils qu'un charme éblouiſſant?
Le ciel pour les former affoiblit-il mon être?
Quel trouble me ſaiſit en la voyant paroître!
Ses conſeils, à mon gré, plus juſtes que les miens,
Contraignent mes deſirs à ſe ſoumettre aux ſiens ;
Je cede à ſon pouvoir : près d'elle je m'oublie,
Et ma ſageſſe même a l'air de la folie.

L'Ange qui voit Adam trop rempli de ſes feux,
Calme par ce diſcours ſes tranſports amoureux :
Modere tes ardeurs ; la beauté qui t'enflamme,
Doit régner ſur ton cœur, ſans aſſervir ton ame.
Tu ſais que ſon pouvoir réſide en ſes attraits :
Songe que ta raiſon l'emporte ſur ſes traits ;
( L'eſtime de ſoi-même eſt ſouvent néceſſaire )

Mais conduis ſans fierté l'objet qui veut te plaire ;
Dans ſes regards le ciel, pour combler ton bonheur,
Au pouvoir de leurs feux réunit la douceur,
Et lui fit des vertus dignes de ta tendreſſe :
Crains à ſes yeux perçants de montrer ta foibleſſe ;
Pour lui faire eſtimer les dons les plus parfaits,
Préfere ſes vertus à ſes brillants attraits :
Aux douceurs de l'amour livre-toi ſans alarmes ;
Mais de la paſſion crains les dangereux charmes :
Le véritable amour enflamme ſans fureur ;
Il éclaire l'eſprit, il éleve le cœur ;
Et de la volupté fuyant l'attrait funeſte,
Son feu pur, par degrés, mene à l'amour céleſte.

L'homme s'excuſe ainſi du trouble de ſes ſens :
La douceur, la raiſon, les tendres ſentiments,
De ma belle compagne ennobliſſent les graces :
Ces ſolides vertus m'entraînent ſur ſes traces :
Une union parfaite accorde nos eſprits ;
De mon enchantement ceſſez d'être ſurpris :
Ce ſentiment vainqueur, loin d'avilir ma gloire,
Des faveurs du Très-haut me remplit la mémoire :
Je me crois un rayon de vos céleſtes feux.
Pardonnez à mon cœur, s'il s'égare en ſes vœux :
L'amour pur, dites-vous, mene à l'amour ſuprême ;
D'en connoître l'ardeur mon deſir eſt extrême.
Les céleſtes Eſprits aiment-ils comme nous ?

Comment expriment-ils leurs tranſports les plus doux?

Le front du Séraphin devint comme l'aurore :
Un feu plus vif, dit-il, ſans tourment nous dévore.
Ne te ſuffit-il pas de nous ſavoir heureux ?
Il n'eſt point de bonheur ſans tranſports amoureux :
Nos deſirs immortels trouvent des jouiſſances
Dans l'intime union de nos intelligences :
Ainſi dans ces vallons vous voyez les ruiſſeaux
Se chercher dans leur cours, & confondre leurs eaux,
Ou l'air ſubtil ſe joindre à l'air qui l'environne :
A d'éternels plaiſirs notre ame s'abandonne,
Et s'unit ſans obſtacle à l'objet de ſes feux.
Mais le ſoleil deſcend de ſon char lumineux ;
Il me ſert de ſignal, mon départ doit le ſuivre.
En cet état heureux puiſſes-tu toujours vivre !
Aime Eve, mais ſur-tout chéris le Créateur ;
Que les plaiſirs des ſens n'enivrent point ton cœur :
Le ſort du genre humain dépend de ta prudence ;
Souviens-toi d'obſerver la loi d'obéiſſance.
A ces mots, Raphaël s'envole dans les cieux :
Adam ſous ſon berceau le ſuit encore des yeux.

*Fin du quatrieme Chant.*

# ARGUMENT

## *DU*

## CINQUIEME CHANT.

*SAtan, ſans être apperçu des Anges, revient la nuit dans Eden, ſous la figure d'un ſerpent. Adam, vaincu par les inſtances d'Eve, conſent qu'elle aille travailler loin de lui. Le ſerpent la trouve ſeule, & lui perſuade de manger du fruit défendu. Elle engage Adam à ſuivre ſon exemple : à l'inſtant leurs yeux s'ouvrent, & pour la premiere fois apperçoivent leur nudité.*

# LE PARADIS TERRESTRE.

## CINQUIEME CHANT.

CHangez vos ſons, ma lyre, & vos tendres accords:
Pour des tons effrayants redoublez vos efforts.
De l'homme heureux, inſtruit, viſité par les Anges,
Je ne dois plus ici célébrer les louanges,
Ni les bienfaits de Dieu verſés ſur les humains.
Il faut de ces tableaux obſcurcir les deſſeins,
Repréſenter l'horreur d'un crime volontaire,
Les éléments changés, le ciel dans ſa colere,
Et le moment fatal qui livra l'univers
A la mort, au péché, nés du ſein des enfers.
Quels travaux pour mon ſexe, ennemi des alarmes,
Foible, tremblant, formé pour l'amour & ſes charmes!
Quoi! je vais rappeller des maux cauſés par nous!

Belles, qui m'en blâmez, ayez moins de courroux :
Racontant les malheurs nés de votre imprudence,
De vos traits enchanteurs je montre la puiſſance.
Les peintres des fureurs d'Achille & de Turnus,
Des revers de Priam & d'un fils de Vénus,
Ne tracerent jamais d'images ſi cruelles.
Ma muſe, après Milton, ſuit des routes nouvelles :
J'annonce du Très-haut les arrêts menaçants :
Que ce ſujet ſublime éleve mes accents !

Le globe du ſoleil ſe replongeoit dans l'onde ;
La nuit obſcurciſſoit la ſurface du monde,
Quand des remparts d'Eden, banni par la terreur,
Sur les ailes du crime y revint l'impoſteur.
Il partit à l'inſtant où brillent les étoiles,
Suivant toujours la nuit, & couvert de ſes voiles,
Pour tromper d'Uriel la prudence & les yeux,
En parcourant la terre, il fuyoit l'œil des cieux :
Sous la forme des eaux, Satan en prit la route ;
Pour jaillir dans Eden, d'un roc perça la voûte,
Emprûntoit la ſoupleſſe & les traits du ſerpent,
Et vers l'arbre de vie avançoit en rampant.

Dès que les feux du jour, banniſſant la nuit ſombre,
Deſſillerent les yeux appeſantis dans l'ombre :
Viens, cher époux, dit Eve, allons ſur ces côteaux,
Arrêtons le progrès de nos naiſſants ormeaux :

La fraîcheur d'une nuit rend nos ſoins inutiles.
A tracer des ſentiers dans ces forêts fertiles,
Sans ceſſe réunis, nous travaillons en vain:
Pour fournir aux beſoins d'un ſi vaſte terrein,
Séparons-nous: tes mains formeront ce treillage,
Et du ſoin de ces fleurs, je ferai mon partage.
Un ſourire, un coup d'œil, mille tendres propos,
Quand je ſuis près de toi, ſuſpendent nos travaux,
Et nos jours ſont trop courts, employés dès l'aurore.

Sans nous décourager, compagne que j'adore,
De nos bois, dit Adam, facilitons l'accès;
Si nous ne pouvons ſeuls en retrancher l'excès,
Le Très-haut nous promet que des races nombreuſes
Seconderont nos mains dans ces plaines heureuſes;
De nos légers travaux, un ordre rigoureux
Exclut-il les diſcours, le ſourire amoureux?
Non; l'homme en jouit ſeul; par ce charme s'enflamme
Le plus beau ſentiment qui naiſſe dans notre ame.
Dieu veut par le travail augmenter nos plaiſirs;
Uniſſons à jamais nos ſoins & nos deſirs;
Dans la chaleur du jour, viens aux bords du rivage,
Occupons-nous enſemble à tailler ce bocage.
Si nos doux entretiens, l'aliment des eſprits,
Embarraſſent tes ſens de trop d'objets ſurpris,
Je conſens un moment à perdre ta préſence:
La ſolitude plaît; & peut-être l'abſence

Rend le cœur plus ſenſible au charme du retour :
Mais déja ton départ alarme mon amour ;
Tu ſais qu'un ennemi veille pour nous ſurprendre ;
Contre lui réunis, veillons pour nous défendre ;
Reſte près d'un époux, le ſoutien de tes jours ;
Mon bras ſera plus fort, aidé de ton ſecours :
Rendrois-je tes regards témoins de ma foibleſſe ?
La même force en toi naîtroit de ta tendreſſe ;
Tu craindrois que mes yeux te viſſent ſuccomber :
L'un par l'autre appuyés, nous ne pouvons tomber.
Rappelle-toi ſouvent qu'il eſt en ta puiſſance
De tranſgreſſer les loix de la divine eſſence ;
Peut-être l'ennemi, te trouvant loin de moi,
Tenteroit par ſon art de ſurprendre ta foi ;
Il peut troubler nos feux, crains ſa fureur jalouſe.
Ces ſoupçons ſemblent vains aux yeux de ſon épouſe :
Les ris quittent ſon front, & ſa voix rend ces mots :

Au coucher du ſoleil, à travers ces ormeaux,
J'entendis Raphaël en partant vous inſtruire
Des attentats d'un traître ardent à nous ſéduire.
Cet eſprit inconnu, cherchant l'obſcurité,
Peut-il vous alarmer ſur ma fidélité ?
Je ſais ce que je dois au Monarque ſuprême,
A ſon ordre, à vos loix, à nos feux, à moi-même,
Et ne redoute point cet ennemi jaloux.
Je connois ſes deſſeins ; je braverai ſes coups.

Vous craignez que ſon art ne trompe ma foibleſſe :
J'ai, pour me ſoutenir, le ciel & ma tendreſſe :
D'où naiſſent vos ſoupçons ? doutez-vous de ma foi ?

Du Très-haut, dit Adam, crains d'enfreindre la loi :
Jamais par mes ſoupçons je n'offenſai tes charmes ;
Loin de moi, ton péril cauſe ſeul mes alarmes :
L'amour les a fait naître, écoute ſes conſeils ;
Avertis-moi de même en des dangers pareils :
Pourquoi les prévenir, & chercher à combattre ?
Le courage peut vaincre, il peut auſſi s'abattre ;
Ta victoire ſans moi manquera de témoins,
Et l'abſence accroîtra ma terreur & mes ſoins.
Tu ſens l'inquiétude où tu livres ma vie,
Mais l'eſpoir d'un triomphe irrite ton envie :
Je voudrois vainement t'arrêter ſous mes yeux,
Ton eſprit plus abſent ſeroit en d'autres lieux :
Va, ſonge à conſerver ta premiere innocence :
Dieu te combla de dons, redoute ſa vengeance.
Il dit. Eve obſtinée à ſuivre ſon deſſein,
De la main d'un époux dégage alors ſa main.
Tu te rends à mes vœux, Adam : je pars, dit-elle,
Mais je te rejoindrai ſans que ta voix m'appelle.
Avant que le ſoleil ait partagé ce jour,
Par tes conſeils guidée, encor plus par l'amour,
Je ſerai dans tes bras ſous cet épais feuillage.
A l'inſtant elle fuit comme un léger nuage.

Adam la ſuit d'un œil ravi, mais inquiet:
Je t'attends, lui dit-il, crains l'ennemi ſecret:
Elle court en diſant, compte ſur ma promeſſe.
Eloignement fatal! ô ſource de triſteſſe!
Malheureuſe Eve, hélas! en vain ton tendre amour
Se flatte des douceurs que promet le retour;
Par des ſentiers fleuris tu cours au précipice:
Tu vas être livrée au plus noir artifice:
L'innocence & la paix vont ſortir de ton cœur.

Sous des traits déguiſés veilloit le ſuborneur,
Et dès l'aube du jour cherchoit dans cet empire
L'homme que ſa fureur ſe promet de ſéduire;
Il eſpere en lui ſeul perdre tous les humains:
Pour hâter le ſuccès que tentent ſes deſſeins,
Il brûle de trouver Eve ſeule, égarée:
A l'inſtant il la voit de ſes graces parée,
Au milieu des parfums, ſeule, cueillant des fleurs,
Attentive au plaiſir d'aſſortir leurs couleurs;
Elle a ſoin d'appuyer leur tige encor rampante,
Ignorant qu'elle-même en ſa beauté naiſſante,
Eſt proche de ſa chûte, & loin de ſon appui.
Le tentateur s'avance, & la fraude avec lui;
Il prend un long circuit, & parvient au bocage
Où l'épouſe d'Adam s'occupoit ſous l'ombrage.
Sa beauté le ravit: elle ſemble à ſes yeux
Rendre un nouvel éclat au charme de ces lieux:

Sa rage s'adoucit, & ſans haine il admire;
Mais de ſes ſens l'orgueil reprend bientôt l'empire:
Eh! quel pouvoir, dit-il, a ſur moi cet objet?
Il retient ma colere, & ſuſpend mon projet;
Mon cœur privé d'amour, de joie, & d'eſpérance,
Ne doit pour tout plaiſir chercher que la vengeance:
Rien ne peut me ſouſtraire à mon deſtin affreux;
Pour adoucir mes maux, faiſons des malheureux;
Le plus fier devient ſouple en travaillant à nuire:
Réduiſons nos fureurs à l'art vil de ſéduire:
Eve ſeule s'expoſe à recevoir mes traits.
Qui peut, ſans s'attendrir, contempler tant d'attraits?
Moi ſeul: oui, la beauté, ſource de mille alarmes,
A mon cœur outragé préſente en vain ſes charmes:
A la haine donnons le maſque de l'amour.
Il dit. Pour arriver, prend encore un détour,
Et flatté par l'eſpoir de fixer les yeux d'Eve,
S'en approche en rampant, ſe replie, & s'éleve.

Appliquée à mêler le chevrefeuille au lis,
Elle n'apperçoit point ſes ſéduiſants replis:
Il redouble ſes ſoins, court, s'arrête, ſoupire,
Frappe enfin les regards de l'objet qui l'attire,
Et ravi du ſuccès, fait entendre ces mots:
Souveraine des cieux, de la terre & des eaux,
Sans ſurpriſe à ma voix daignez prêter l'oreille;
De ces lieux vos appas ſont la ſeule merveille:

Tournez vers moi ces yeux dont les traits raviſſans
M'entraînent ſur vos pas, & regnent ſur mes ſens.
Beauté, que la nature avec plaiſir vit naître,
Tout s'arrête en extaſe en vous voyant paroître :
Mais ces êtres bornés ne peuvent diſcerner
Les préſents dont le ciel a voulu vous orner.
Un ſeul en ſait le prix ; eſt-ce aſſez d'un hommage ?
D'un objet ſi parfait, quel eſt le vrai partage ?
L'encens & les honneurs dus aux êtres divins.
L'organe d'un ſerpent qui rend des ſons humains,
Vous ſurprend, je le vois : ſuivez-moi pour apprendre
Où j'ai puiſé les ſons que vous venez d'entendre.
Doué du ſeul inſtinct qu'on trouve aux animaux,
Errant ſans réfléchir entre ces arbriſſeaux,
Je cherchois l'aliment à mon goût convenable :
J'apperçois entre tous un arbre remarquable ;
Les fruits dont ſes rameaux étalent les couleurs,
Des plus rares parfums exhalent les odeurs ;
Et preſſé par la ſoif, que ſans ceſſe ils font naître,
Je m'élance ſur l'arbre, ardent à le connoître :
Enivré de ſes dons, mes ſens dans le moment
Eprouvent ſans effort un ſubit changement ;
Mon être illûminé, d'une plus pure eſſence,
Reçoit, entend, connoît la ſublime ſcience :
Ma voix rend la penſée offerte à mes eſprits ;
Mais l'éclat des objets dont mes yeux ſont ſurpris,
A votre aſpect vainqueur ſemble ici diſparoître.

Vous trouvez mes regards trop importuns, peut-être;
Ah! recevez l'encens qu'on doit à la beauté.

En parlant, il l'entraîne à l'arbre redouté;
De plus vives couleurs ornent ſa crête altiere:
Ses tortueux replis répandent la lumiere:
A peine cache-t-il ſon eſpoir odieux.
Eve écoute, le ſuit, avance dans les lieux
Où déja l'impoſteur brûle de la ſéduire:
Tels ſont ces feux errants que dans l'ombre on voit luire:
Le voyageur trompé ſe détourne, les ſuit,
Et ſe perd dans l'abîme où leur éclat conduit.

Cette beauté crédule en proie à l'artifice,
Sans craindre d'y tomber, arrive au précipice.
Bientôt l'arbre fatal ſe préſente à ſes yeux:
Serpent, s'écria-t-elle, ah! fuyons de ces lieux;
Tous les biens & les maux s'y trouvent dans leur ſource:
Vainement vers ces fruits tu diriges ma courſe;
Ils nous ſont interdits: ce ſont les ſeules loix
Que l'Etre ſouverain nous dicta par ſa voix:
Je meurs au même inſtant, ſi j'oſe les enfreindre.

Ah! reprit l'impoſteur, ceſſez de vous contraindre:
Reine de l'univers, craignez-vous de périr
Par des mets deſtinés à charmer, à nourrir?
Vous me voyez vivant: j'en goûtai ſans obſtacles;

C'eſt pour vous que le ciel enfanta ces miracles ;
Il doit vous admirer, quand par un noble effort,
Pour chercher le ſavoir, vous braverez la mort.
Par ce fruit ſi mes ſens, dégagés de leur chaîne,
Parviennent au degré de la raiſon humaine,
Vous obtiendrez ainſi la ſageſſe des Dieux.
Que peut la mort ſur vous ? Vous priver de ces lieux !
On vous verroit bientôt régner dans l'Empirée.
Quelle horreur pour ces fruits vous eſt donc inſpirée !
Un pouvoir envieux défendit d'en goûter ;
Le ſavoir ſeroit-il un don à redouter ?
Non, nulle autorité ne ſauroit vous réduire
A vous priver d'un bien dont l'effet eſt d'inſtruire.
Sans balancer, Déeſſe, acceptez ces préſents :
En éclairant l'eſprit, ils enchantent les ſens.
Il dit : & ces diſcours dictés par l'impoſture,
Du vrai dans l'ame d'Eve ont la vive peinture :
Elle s'avance, héſite, admire, ſe repent,
Penſe voir la raiſon ſous les traits du ſerpent ;
La louange long-temps murmure à ſes oreilles.
De l'arbre défendu contemplant les merveilles,
Dans ſes ardents deſirs elle y fixe les yeux.
Que j'aſpire, dit-elle, à tes biens précieux ;
L'ame par ton pouvoir eſt inſtruite & ravie ;
Que ſervent tes préſents, s'ils privent de la vie ?
Changes-tu pour nous ſeuls tes douceurs en poiſons ?
Les brutes, ſans danger, jouiſſent de tes dons ;

Le ſerpent vit encore, & paroît ſans malice :
Dois-je dans ſes conſeils redouter l'artifice ?
Il m'invite à chercher la gloire & les plaiſirs :
Qui peut dans ce projet contraindre mes deſirs ?
Poſſédons, ſans tardér, la ſuprême ſcience.
Jour affreux ! coup funeſte ! Eve ſans défiance
Goûte le fruit fatal ; tout en frémit d'horreur ;
Par des cris la nature annonça ſon malheur.

L'ennemi triomphant, dans les bois prend la fuite ;
La mere des humains, enivrée & ſéduite,
S'écrie : O fruit divin ! mes eſprits enchantés,
Des myſteres des cieux conçoivent les beautés.
Peut-être en cet inſtant devenue inviſible,
Aux yeux du Créateur je ſuis inacceſſible....
Peut-il me condamner s'il voit mon changement ?....
Mais Adam inquiet me cherche en ce moment ;
La ſource de ma joie à ſon ame inconnue,
Doit-elle ſe cacher, ou s'offrir à ſa vue ?.....
Jouiſſons en ſecret de mon nouvel état ;
De ſes vertus ma gloire égalera l'éclat.
J'en mériterai mieux ſa tendre complaiſance.....
Je pourrois à mon tour le voir ſous ma puiſſance.....
Ah ! tandis que mes ſens goûtent ce doux tranſport,
Si le ciel irrité me préparoit la mort !
Mon époux obtiendroit une épouſe nouvelle,
Se feroit un bonheur de reſpirer pour elle,

Et je ne ſerois plus ! Quel affreux avenir !
A mon ſort, quel qu'il ſoit, Adam, je veux t'unir ;
Un feu nouveau pour toi ſi vivement m'enflamme,
Qu'avec toi la mort même étonne peu mon ame :
Sans ton amour, la vie eſt pour moi le trépas.

Vers lui dans ce moment elle tourne ſes pas.
Hélas ! il ſe flattoit, dans ſon impatience,
De ſe dédommager des ennuis de l'abſence ;
Pour couronner l'objet de ſes tendres ardeurs,
En guirlande ſes mains réuniſſoient des fleurs ;
Mais ſon amour, troublé d'un ſiniſtre préſage,
De ſes boſquets ſouvent lui fait quitter l'ombrage.
Eve paroît : il vole au devant de ſes pas ;
Dans ſa rougeur ſubite il lit ſon embarras :
Il voit entre ſes mains l'indice de ſon crime.
Elle apporte le fruit : ſon ivreſſe l'anime,
Et ſon eſprit fertile en diſcours enchanteurs,
Ainſi de ſon retour excuſe les lenteurs :
De mon éloignement tu gémiſſois ſans doute ;
Que j'ai langui ſans toi ! Tu te plains ; mais écoute :
J'ignorois de l'amour le plus cruel tourment ;
De toi je ne veux plus m'abſenter un moment :
Tu vois l'objet flatteur qui m'avoit retenue ;
Le ſerpent en prouva le pouvoir à ma vue :
Il mangea de ce fruit, il vit, & ſans efforts,
De la raiſon ſes ſens acquirent les tréſors.

Par le même ſecours j'obtins les dons ſuprêmes :
Reçois-les: que nos maux, nos plaiſirs ſoient les mêmes;
Si différents degrés ſéparoient nos eſprits,
Mon cœur des plus grands biens ceſſeroit d'être épris.

A ce récit, Adam & gémit & friſſonne :
Il ne peut s'exprimer, ſa force l'abandonne ;
La guirlande qu'il tient, s'échappe de ſes mains :
Il voit tous ſes malheurs écrits dans les deſtins,
Et ſa douleur enfin rompt ainſi le ſilence :

Toi, qui ſais tout charmer par ta ſeule préſence,
Objet le plus parfait que le ciel ait produit,
En quel gouffre de maux ton crime nous conduit !
Comment, ſans redouter la vengeance céleſte,
As-tu d'un faux conſeil ſuivi l'appas funeſte ?
J'y reconnois les traits d'un ennemi jaloux :
N'importe ; à ton deſtin joins le ſort d'un époux.
Tu m'apportes la mort ; j'y vole pour te ſuivre :
Le deſſein en eſt pris : pourrois-je te ſurvivre ?
Quel bien remplaceroit ta beauté, ton amour ?
Errant ſeul en ces lieux, je haïrois le jour :
Quand le ciel m'offriroit une épouſe auſſi belle,
Jamais à ſes appas je ne vivrois fidele :
Ton image toujours régneroit dans mon cœur :
Ton être pris du mien m'entraîne en ton malheur :
En te perdant, hélas ! je me perdrois moi-même.

Effort trop généreux ! preuve d'amour extrême !
Quel triomphe, dit Eve, ô ciel ! quel doux tranſport !
Mon époux, pour me ſuivre, oſe braver la mort ;
Il ſe réſoudroit même à partager un crime.
Si tu pouvois un jour en être la victime,
Je voudrois ſur moi ſeule en éprouver l'horreur ;
Mais je viens avec toi partager mon bonheur.
Loin que ce fruit divin éteigne en moi la vie,
Il accroît les vertus dont mon ame eſt ravie :
Je puis t'en préſenter, ſans trembler ſur ton ſort ;
Prends ce don ; livre aux vents la crainte de la mort.
Elle embraſſe à ces mots l'objet de ſa tendreſſe,
Verſe des pleurs de joie en voyant ſa foibleſſe,
Et pour récompenſer l'excès de ſon ardeur,
Le ſéduit, & lui donne un poiſon deſtructeur.
Il l'accepte, & connoît tous les maux qu'il s'apprête,
Aveuglé par l'amour, nul danger ne l'arrête.
De nouveau la nature, & gémit, & trembla ;
La terre en treſſaillit, le ciel s'en ébranla.
Adam n'écoute rien ; & ſon cœur ſans alarmes,
Eperdu, n'entend qu'Eve, & ne voit que ſes charmes ;
Tous deux ivres d'orgueil, & tranſportés d'amour,
Penſent déja des cieux poſſéder le ſéjour.
Dans les nœuds dont l'hymen joint leur flamme fidelle,
La volupté fait naître une chaleur nouvelle ;
Le trouble, les langueurs annoncent leurs deſirs ;
Leurs cœurs de l'innocence ont perdu les plaiſirs ;

Ce n'eſt plus cette paix d'une ame ſatisfaite ;
C'eſt une ardeur des ſens, emportée, inquiete,
Qui deſire ſans ceſſe, & s'éteint dans ſes feux.
Adam exprime ainſi ſon délire amoureux :

Chere épouſe, ces fruits ont produit en mon ame
Une joie inconnue, une plus vive flamme.
Que de tranſports ardents manquoient à nos amours !
Quels moments ! jouiſſons du plus beau de nos jours.
Depuis l'heureux inſtant qui te donna naiſſance,
Jamais tes traits ſur moi n'eurent tant de puiſſance ;
Tes graces à mes yeux ont de nouveaux appas.
Eve ſourit, ſoupire & vole dans ſes bras ;
D'un bocage de fleurs l'ombre odoriférante
Couvre de leurs tranſports l'ivreſſe renaiſſante,
Et ſur les prés, témoins de leurs brûlants ſoupirs,
Le calme du ſommeil termine leurs plaiſirs.

Quand le feu de leurs ſens perdit ſa violence,
Les ſonges ténébreux, fils de l'intempérance,
De leurs eſprits troublés bannirent le ſommeil :
Pour la premiere fois accablés au réveil,
L'un & l'autre ſurpris, ſur ſoi fixe la vue ;
Leur cœur eſt agité d'une honte inconnue ;
La nudité les bleſſe, & leurs yeux éclairés
Apperçoivent l'erreur de leurs ſens égarés :
L'innocence les fuit ; le voile ſe déchire ;

Sur un bonheur paſſé, leur ame en vain ſoupire:
Pour eux un ſeul inſtant change tous les objets.
Les ſombres paſſions, le trouble, les regrets,
Des reproches cruels aigriſſent leurs alarmes;
De leurs yeux obſcurcis ſort un torrent de larmes,
Et déja la raiſon ne regle plus leurs ſens.
Le ſilence ſuccede à des gémiſſements;
A leurs propres regards ils veulent ſe ſouſtraire;
Ce couple conſterné joint un bois ſolitaire,
Fuit le jour, & d'accord cherche un feuillage épais,
Qui de la nudité leur dérobe les traits:
Ils voilent les dehors; mais la honte cruelle
En leur ſein criminel vit & ſe renouvelle.

*Fin du cinquieme Chant.*

ARGUMENT

# ARGUMENT
## DU
# SIXIEME CHANT.

*Dieu connoît le ſuccès de Satan, & la déſobéiſſance de l'homme; prononce leur arrêt, & ordonne aux Anges de changer l'ordre des éléments. Adam conſterné, livré à ſa douleur, rejette les conſolations d'Eve: elle l'appaiſe. Le Ciel, touché de leurs prieres, envoie Michel leur annoncer que le moment de leur mort eſt différé, mais qu'ils ſont bannis pour jamais du Paradis terreſtre. Regrets d'Eve. Michel l'endort, & découvre à ſon époux en viſion, les différents climats de la terre, & les maux de ſa poſtérité; lui enſeigne les moyens de les éviter, & le conſole par la promeſſe du Meſſie, réparateur des déſordres du péché. Eve s'éveille. Michel la conduit avec Adam hors du Paradis.*

# LE PARADIS TERRESTRE.

## SIXIEME CHANT.

Rien ne peut échapper aux yeux de l'Eternel:
Il voit du tentateur le ſuccès criminel,
Et nos premiers parents perdus par l'artifice:
Sa clémence, pour l'homme écoutant ſa juſtice,
Le condamne au trépas; ſa voix qui fend les airs,
Réſonne, & par ces mots ébranle l'univers:

Eve, tu dois porter la peine de ton crime;
Des fils qui te naîtront, tu ſeras la victime;
Tu verſeras des pleurs en leur donnant le jour.
Adam, pour avoir cru les conſeils de l'amour,
Tes deſcendants & toi, de l'avare nature
N'arracheront les dons qu'à force de culture;

La douleur, le travail t'ameneront la mort.
J'ai maudit le ſerpent; il fuit en vain ſon ſort:
Je le livre aux remords plus cruels que la foudre.

Loin de craindre la main prête à le mettre en poudre,
Des maux qu'il a cauſés jouiſſoit l'impoſteur;
Il apprend contre lui l'arrêt du Créateur,
Et le ſort des humains, devenus ſes victimes.
Ce monſtre en frémiſſant rentre dans les abîmes;
La Mort & le Péché, ſes fideles ſujets,
Accourent ſur ſes pas pour ſervir ſes projets.
Retournez, leur dit-il, jouir de ma conquête;
Détruiſez, ravagez; que rien ne vous arrête:
Rempliſſez l'univers d'épouvante & de pleurs;
Le temps, qui détruit tout, nourrira vos fureurs:
Régnez, ſervez ma haine en ce terreſtre monde,
Tandis que viſitant ma retraite profonde,
Par le brillant ſuccès de mes ſoins glorieux,
Je porterai la joie en ces lugubres lieux.

Il y vole à ces mots, & revoit ſon empire:
L'enfer depuis long-temps pour ſon retour ſoupire:
Sur un char triomphant il y paroît traîné.
En foule autour de lui vient ſon peuple effréné:
Eſprits, dit-il, régnez, jouiſſez de ma gloire;
Je vous ferai bientôt partager ma victoire:
Par moi la race humaine eſt livrée à vos coups,

Dieu ſe rit des complots de l'ennemi jaloux :
Il ſait à quel degré l'infernale puiſſance
Doit ſur le genre humain étendre ſa vengeance,
Et que l'homme, né libre, en peut braver les traits :
Mais Adam doit ſentir le poids de ſes forfaits.
Déja le Roi des cieux ordonne à ſes miniſtres
De mettre au firmament divers ſignes ſiniſtres.
Le ſoleil incliné par ſon oblique cours
Change l'air, les ſaiſons, l'égalité des jours ;
Le tonnerre, les vents épouvantent la terre ;
L'homme & les animaux ſe déclarent la guerre.

Au châtiment cruel dont il reſſent les coups,
Adam du ciel vengeur reconnoît le courroux ;
Déja le froid, la faim, augmentent ſon martyre :
Pour ſa poſtérité ſon cœur tremble & ſoupire,
Au plus vif déſeſpoir ſe livre ſur ſon ſort,
Et par des vœux ardents invoque en vain la mort.
Cedres, s'écrioit-il, couvrez-moi de vos ombres ;
Rochers, pour me cacher, ouvrez vos antres ſombres ;
Epargnez à mes yeux la clarté du ſoleil :
Dieu puiſſant, pour toujours livre-les au ſommeil.
De l'univers ta vue embraſſe la carriere ;
Comment m'expoſerai-je aux traits de ta lumiere ?
Averti du danger, je bravai le deſtin ;
Le remords, fils du crime, eſt vivant dans mon ſein.
Quoi ! le monde en naiſſant eſt prêt à ſe détruire !

Les animaux cruels mépriſent mon empire !
Tout eſt changé pour moi : l'objet de mon amour,
Jadis de mon bonheur, eſt ma perte en ce jour.
Les bois qui réſonnoient aux ſons de ma voix tendre,
N'ont plus que des ſoupirs, des ſanglots à me rendre :
La nuit la plus obſcure eſt témoin de mes pleurs.

Par les échos plaintifs, Eve apprend ſes douleurs ;
Elle approche en tremblant, & croit par ſa préſence,
Des tourments d'un époux calmer la violence.
Il rejette ſes ſoins par ces ſéveres mots :

Cruelle, éloigne-toi, tu cauſas tous mes maux :
Pourquoi ſous tes attraits l'auteur de la nature
Cacha-t-il tant d'erreurs, fit-il un cœur parjure ?
Quand mes premiers deſirs te demandoient aux cieux,
De quel bandeau l'ennui voiloit alors mes yeux ?
En ce ſéjour, ſans toi, vivant dans l'innocence,
De mon premier bonheur j'aurois la jouiſſance.
Que n'ai-je à ton audace oppoſé mon pouvoir !
Quoi ! l'exemple d'un traître a flatté ton eſpoir !
Et loin que ta prudence ait vaincu l'artifice,
Ton curieux orgueil te livre au précipice !
Rebelle à mes conſeils, tu crus ce ſéducteur ;
Devois-je par amour partager ton malheur ?
Tes dangereux appas ſurprirent ma foibleſſe ;
Fuis mes yeux détrompés, perfide enchantereſſe.

Ah ! j'ai trop de ton ame eſtimé les vertus.

Il dit. Eve troublée, & les ſens abattus,
Embraſſe ſes genoux, & les baigne de larmes.
Ta douleur, répond-elle, augmente mes alarmes ;
Foible dans le danger, ſourde à tes volontés,
Ces reproches cruels, je les ai mérités ;
Mais dois-tu par la haine accabler ma tendreſſe ?
Mon amour ne peut-il diſſiper ta triſteſſe ?
L'artifice caché ſous un charme trompeur,
Cauſa de mon eſprit l'involontaire erreur.
Ne m'abandonne pas à ma douleur extrême ;
D'un œil plus indulgent vois un autre toi-même :
Nos forfaits ſont égaux ; nous frémiſſons tous deux :
Mais mon cœur plus coupable eſt le plus malheureux.
De mon époux, de Dieu, j'irrite la colere :
J'oſerai vers ſon trône élever ma priere ;
Il ſait que tes malheurs prirent leur ſource en moi ;
Que la foudre m'écraſe, & s'éloigne de toi.
Peut-être un ſeul inſtant me reſte à peine à vivre !
Si tu me fuis, hélas ! quel parti dois-je ſuivre ?
Paſſons du moins en paix de ſi cruels moments :
Joignons notre infortune & nos gémiſſements.
Tu parois attendri : je reprends l'eſpérance :
Je ſais combien tu dois craindre mon imprudence ;
Ton cœur de mes conſeils éprouva le danger :
N'importe, à t'en donner j'oſe encor m'engager.

Je voudrois de ton cœur fixer l'incertitude :
Du deſtin de tes fils naît ton inquiétude ;
Tu crois déja les voir enlevés par la mort.
Pour tromper ſa fureur, tentons un noble effort.
Qu'ils ſoient toujours à naître, & que ſa main perfide
Epuiſe ſur nous ſeuls ſon poiſon homicide.
En prévenant ſes coups, calmons notre douleur....
Ce parti, je le vois, épouvante ton cœur....
Inutiles projets ! tes deſirs, ma tendreſſe,
Pourroient-ils ſans eſpoir languir dans leur ivreſſe ?
Pour tous deux ce ſupplice égaleroit la mort !
Non : par nos mains plutôt terminons notre ſort ;
Qui peut nous arrêter ? abrégeons tant d'alarmes.
Ces mots entrecoupés s'étouffent dans les larmes ;
Proſternée, immobile & friſſonnant d'effroi,
Des conſeils de ſon maître elle attendoit ſa loi.

Déſarmé par ſes pleurs, ſon époux la releve.
Tu me perces le cœur : viens dans mes bras, chere Eve ;
Vivons unis, dit-il : viens, ne conſommons plus
Le moment qui nous reſte, en regrets ſuperflus.
Ton crime m'a perdu ; ton repentir l'efface :
Quitte le noir projet d'éteindre en toi ta race :
Cette ſoif de mourir, ce dégoût des plaiſirs,
Nés d'un ſecret orgueil qui flatte tes deſirs,
Te paroiſſent l'effort d'une ame magnanime :
Aux regards de ton Dieu, ce deſir eſt un crime ;

Il prouve ta foibleſſe, & dégrade ta foi.
Du ſage Créateur accompliſſons la loi :
Il voulut que l'hymen, en reſſerrant nos chaînes,
Augmentât nos plaiſirs, & modérât nos peines.
Oui, la ſtérilité s'oppoſe à ſes arrêts,
Et nos fils malheureux ſont nés dans ſes décrets.
Sur moi ſeul que ne puis-je attirer la tempête !
Aux coups du ciel pour toi j'irois offrir ma tête,
L'attendrir, t'excuſer ſur ta fragilité.
Proſternons-nous, prions, c'eſt un pere irrité :
Mais par-tout ſes regards répandent l'eſpérance ;
Nos ſinceres regrets toucheront ſa clémence.

Au même inſtant vers Dieu s'élancent leurs accents,
Et leurs vœux réunis que tranſportent les vents,
S'élevent juſqu'aux cieux, en pénetrent la voûte.

D'Eden, dit le Très-haut, Michel, prenez la route :
J'éloignerai le coup d'un arrêt mérité :
Le repentir de l'homme a touché ma bonté ;
Mais il eſt à jamais banni de cet aſyle.
Ses deſcendants, privés d'un ſéjour ſi tranquille,
Par un chemin pénible iront tous à la mort ;
Qu'inſtruit de mes décrets Adam ſache leur ſort.

Le céleſte envoyé s'envole, & dès l'aurore
Le premier des mortels, dont l'eſpoir vit encore,

D'un œil intimidé voit l'Etre radieux :
Raſſuré par ſa voix, il apprend que les cieux
Suſpendent le ciſeau qui doit trancher ſa vie,
Mais qu'un tiſſu de maux dont ſa trame eſt remplie,
De ces jardins charmants le bannit à jamais.
La douleur le ſaiſit, de ſon cœur fuit la paix :
Eve déſeſpérée en ces termes s'exprime :

De mon ſort, ſans frémir, puis-je entrevoir l'abîme?
J'eſpérois en ces lieux finir mes triſtes jours :
On m'en bannit : pourquoi prolonge-t-on leur cours?
Bois, qui m'avez vu naître, agréable prairie ;
Toi, berceau nuptial, ombre que j'ai chérie ;
Echos, qui m'entendiez, inſtruits par les zéphirs,
Pour la derniere fois rendez-vous mes ſoupirs ?
Fleurs, ne verrai-je plus vos couleurs éclatantes ?
Quelles mains ſoutiendront vos tiges languiſſantes ?
Tribut de mes travaux, lieux chers à nos amours,
Faut-il de vos attraits m'éloigner pour toujours ?
En proie à la douleur, aux remords, aux orages,
Où fuirai-je ? & comment vivre en des lieux ſauvages ?

De ces regrets l'Archange arrête le courroux :
Tu ne perds rien, dit-il, il te reſte un époux ;
Il guidera tes pas aux champs où tu dois vivre :
Quitte ſans déſeſpoir ce ſéjour pour le ſuivre.
Adam, pourſuivit-il, rappelle ici tes ſens ;

Je dois de l'avenir te dévoiler les temps :
De folles paſſions vois ta race enivrée.
Tandis qu'Eve au ſommeil par mes ſoins eſt livrée,
Eloignons-nous ; montons ſur ce roc eſcarpé.
Le pere des humains, de regrets occupé,
Suit le guide divin : à ſes yeux la nature
Offre tous les climats, peint la race future.
De l'Africain farouche il voit les champs brûlés,
Les bords Amériquains par le fer déſolés,
Le luxe Aſiatique enfanter la molleſſe,
L'Europe abandonnée à la guerriere ivreſſe :
Par-tout il voit voler le démon des combats,
Et les mortels armés tourner contre eux leurs bras :
L'avarice, l'orgueil, l'ambition, l'envie,
Des concurrents jaloux excitent la furie :
Souvent même à la haine entraînés par l'amour,
Ils ſemblent plus ardents à ſe priver du jour :
Sur ſes rivaux détruits chacun fonde ſa gloire ;
Dans le meurtre & le ſang tous cherchent la victoire.
La juſtice, en fuyant la cour de ces vainqueurs,
Laiſſe la politique y maſquer leurs fureurs,
Et de vils courtiſans exilent de leur vue
La vérité vantée & toujours méconnue.
Le trône environné de ces flatteurs adroits,
Des ſujets opprimés anéantit les droits ;
La vertu ſans crédit voit triompher l'intrigue ;
L'orgueil a les honneurs qu'on n'obtient que par brigue.

La coupe de l'hymen ſe remplit de poiſons ;
Dans le ſein des amants naiſſent les trahiſons ;
Des feux vifs & flatteurs, mais nourris d'artifices,
Aux yeux qu'ils ont charmés creuſent des précipices.
Plus loin dans des cités, les feſtins & les jeux
Des nombreux habitants ſemblent combler les vœux.
Mais la guerre inteſtine y diſtille ſa rage,
Et ce calme apparent ſe transforme en orage :
Ces temples, ces palais, élevés par l'orgueil,
De leur maître en tombant deviennent le cercueil.
Tout s'arme, on voit par-tout naître le fanatiſme,
Mille divinités, ou l'aveugle athéiſme :
De ſon opinion chaque mortel épris,
Voudroit à ſes erreurs aſſervir les eſprits.
Dans l'ardeur d'un faux zele ou de l'idolâtrie,
L'un s'immole à ſes Dieux, & l'autre à ſa Patrie ;
Du centre de la terre arrachant les métaux,
L'impie avec audace y grave ces Héros,
En pate leurs autels, en couronne le vice :
Le fer ſert la vengeance, & l'or ſert l'avarice.
Adam voit ce ſpectacle, & l'œil baigné de pleurs,
De ſes fils à venir déplore les malheurs.

Faut-il qu'à ces brigands je donne la naiſſance !
Que n'ai-je ſur leur ſort reſté dans l'ignorance !
Je n'aurois point, hélas ! à gémir en un jour
Des forfaits que les ans produiront tour à tour.

En prévoyant ces maux, j'avance mon martyre :
A ſavoir l'avenir ſans prudence on aſpire :
Son aſpect ſous cent traits peint des tourments cruels,
Dont la crainte déja nous fait des maux réels.
Terrible viſion ! race trop ennemie !
Plût au ciel qu'en naiſſant vous perdiſſiez la vie !
Il dit. D'autres objets affligent ſes regards ;
Mille maux différents volent de toutes parts :
L'un périt déchiré d'une douleur aiguë ;
L'autre boit à longs traits le poiſon qui le tue,
Et la fievre en fureur dans ſes livides bras,
Enleve les mortels, & les livre au trépas.
O mort ! s'écria-t-il, frappé de cette image,
Si je tremble déja lorſque je t'enviſage,
Comment de tes rigueurs ſoutiendrai-je les coups ?
Envoyé du Très-haut, par des ſentiers plus doux,
Ne peut-on arriver au terme de la vie ?

Autant tu vois d'écueils briſer l'onde en furie,
D'inſectes importuns voltiger ſur les eaux,
Autant la race humaine éprouvera de maux.
Mille pieges cachés, pourſuit l'Eſprit céleſte,
Des mortels à venir rendront la fin funeſte.
L'air, l'eau, le fer, le feu termineront leurs jours ;
Sur-tout l'intempérance abrégera leur cours.
Ce monſtre inſatiable, ami de la pareſſe,
Croira que le bonheur réſide dans l'ivreſſe ;

L'abondance bientôt détruira les plaiſirs,
Et les ſens émouſſés languiront ſans deſirs.
L'ennui, né du dégoût de l'oiſive opulence,
Verra dans les palais triompher ſa puiſſance,
Et les biens dont l'orgueil ſe plaît à s'éblouir,
Se changer en poiſon à force d'en jouir.
De là viendront les maux dont l'image terrible,
Pour tant d'infortunés te rend déja ſenſible.
Quelle ſera l'erreur des avares humains?
En des gouffres cherchant des tréſors incertains,
Ils trouveront leur fin dans un air homicide.
Veux-tu de la douleur fuir l'atteinte perfide?
Vis dans la tempérance, & ne mets point tes ſoins
A te multiplier des goûts & des beſoins.
Sous de ruſtiques toits, dans un travail utile,
Se trouve la ſanté, naît le plaiſir tranquille:
De la frugalité viendra le vrai bonheur:
Crains l'excès, la molleſſe & le luxe enchanteur:
Des loix de la nature écoute la ſageſſe,
Tu verras à pas lents arriver la vieilleſſe;
Ses coups, ſans t'accabler, affoibliront tes ſens,
Et pour toi les plaiſirs deviendront languiſſants.
Ce pénible paſſage eſt un mal néceſſaire;
La vie en cet état ceſſera de te plaire;
Alors comme un fruit mûr, détaché ſans efforts,
De tes membres uſés perdant tous les reſſorts,
Tu rentreras au ſein de la terre ta mere.

Inſtruit par vos conſeils, reprit le premier pere,
J'entrevois ſans frémir la borne de mes jours;
Je vais par la ſageſſe en adoucir le cours.
Dans mon ame déja je ſens la paix renaître;
Pénétré de reſpect pour le ſouverain Etre,
J'attends de ſa bonté qu'il abrege mon ſort.

Tu ne dois deſirer ni redouter la mort:
C'eſt le terme, dit l'Ange, où finiront tes peines;
Souffre ſans murmurer & la vie & ſes chaînes;
Pour ta poſtérité vois, par excès d'amour,
Le Fils du Dieu vivant naître & mourir un jour;
Le courroux de ſon Pere exige une victime:
Il viendra par ſon ſang te laver de ton crime,
Eclairer les ſavants par ſes loix confondus,
De ſes enfants chéris animer les vertus;
D'une nouvelle vie ils auront le partage;
Le ciel après la mort ſera leur héritage,
Et Satan dépouillé d'un pouvoir criminel,
Expiera ſes forfaits dans le gouffre éternel.

Par l'eſpoir conſolant des divines merveilles
Dont, en partant, ma voix enchante tes oreilles,
Supporte tes malheurs, modere tes regrets;
N'eſpere point des cieux pénétrer les décrets:
Dans la ſeule vertu tu trouveras des charmes.
Eve dans ton exil doit eſſuyer tes larmes:
Elle accourt, avançons; par des ſonges flatteurs,

De ſes ſens agités j'ai calmé les frayeurs :
Son ame aura repris une force nouvelle.

Graces au doux ſommeil : ah ! cher époux, dit-elle,
La ſuite de nos maux me cauſe moins d'effroi :
En ces lieux enchantés, que ferois-je ſans toi ?
J'ai cauſé tes malheurs ; je veux, par ma tendreſſe,
Des plus affreux climats t'adoucir la triſteſſe :
Satisfaite avec toi d'habiter des déſerts,
Je croirai voir Eden au bout de l'univers.

L'Ange de leur départ précipite les heures,
Les conduit aux confins des heureuſes demeures :
Sur leurs pas, pour toujours, en ferme les remparts,
S'envole, & dans les cieux fuit leurs triſtes regards.

*Fin du ſixieme & dernier Chant.*

## *THE FAIR AUTHOR OF THE*

### TERRESTRIAL PARADISE.

### *FROM MYLORD BARNEWEL.*

AMongſt the honours, Wond'ring Europe pays
To Milton father of immortall lays;
If owgth can tovch his happy Sowl below,
It is the glory he receiv'd from you.
Now Brittain with you should divide his crown:
For had you not, to make his beauties Known
In your ſoft linguage turn'd his noble theme;
Her greateſt Bard had got but half his fame.

# VERS
## DE L'AUTEUR,
## A UNE DAME

*Qui a gravé les Vignettes de ce Poëme, à la premiere édition.*

PAr tes ſoins, aimable L. D***,
J'eſpere attirer le lecteur:
Ton burin me pare, & j'admire
Combien il paſſe l'art d'écrire.
Un trait de tes brillants crayons
Nous exprime des paſſions
Que vingt vers auroient peine à rendre;
Une ombre, un clair te font entendre;
L'eſprit diſtrait & curieux,
Au ſeul aſpect voit tes merveilles:
Pour ton Art tout homme a des yeux,
Peu pour le mien ont des oreilles.

# *IMITATION*

EN VERS

# *DU POËME D'ABEL,*

EN CINQ CHANTS.

# AVERTISSEMENT.

*Ce Poëme, qui m'a paru une ſuite du Paradis terreſtre, m'a donné le deſir de l'imiter en abrégé dans le même goût. Je demande pardon à Milton & à M. Geſſner du tort que je leur ai fait.*

# IMITATION
## DU POËME D'ABEL.

### PREMIER CHANT.

DE nos peres qu'Eden vit chaſſer de ſes rives,
Mes pas dans les déſerts ſuivent les voix plaintives:
Qu'entends-je ? Abel leur fils ; par la vertu conduit,
Eſt le premier mortel que le trépas détruit !
Adam gémit ! mes ſons perdent leur harmonie ;
Les crayons dont j'ai peint ſon heureuſe patrie,
Noirciſſent leurs couleurs ; l'homme qu'ils ont tracé,
Voit par des traits affreux ſon bonheur effacé.
Des torts d'Eve Caïn porta d'abord l'empreinte :
Plût-à-Dieu qu'en lui ſeul la tache en fût éteinte !
Mais tous l'ont en naiſſant: quel ſort ! puiſſent mes vers,
Par les malheurs du vice, effrayer l'univers !

Les heures ramenoient l'aurore ſans nuages,
Et baignoient de ſes pleurs les fruits & les feuillages;
Voilé d'un bois épais, à peine le ſoleil
Doroit l'ombre des cieux; que voit-il au réveil?
C'eſt Abel & Thirza, qu'aux champs le jour appelle:
Ils recueillent les fruits, que le temps renouvelle,
Et le ſoin des troupeaux fait leur félicité.
Des Anges bienfaiſants l'un a la majeſté,
Tels on en vit jadis prendre une forme humaine,
Et l'autre de Paphos paroît la ſouveraine:
Tous deux plaiſent ſans art, & dans leurs champs fleuris,
Tous deux à la raiſon ſavent joindre les ris.
En ce jour, où l'air pur embellit leur retraite,
Les vertus, dont l'attrait rend l'ame ſatisfaite,
Compoſoient leur parure, & nourriſſoient leurs feux.
Entends-tu, dit Thirza, les oiſeaux amoureux?
Pour charmer nos loiſirs, rends-moi leur mélodie;
Cent fois de tes accents la douceur m'a ravie;
Par une ode ſacrée invoque l'Eternel;
Tes deſirs ſont ma loi, j'obéis, dit Abel.

Songes trompeurs, quittez tout être qui ſommeille;
Fuyez, phantômes vains, quand notre ame s'éveille:
Comme au matin le jour renaît ſur l'horizon,
La vérité revient éclairer la raiſon.
La nuit, qui de nos yeux fuit dans les antres ſombres,
A midi dans les bois nous prêtera ſes ombres,

Et lorſque le ſoleil nous chaſſera des champs,
Là, dans l'obſcurité, nous calmerons nos ſens.
Qu'apperçois-je au ſommet de ces rochers ſauvages?
Les vapeurs du matin y montent en nuages,
Ainſi que nos parfums s'élevent ſur l'autel:
C'eſt l'encens que la terre offre à l'Etre éternel;
C'eſt pour lui que ces fleurs exhalent leur eſſence;
Déja la troupe ailée à haute voix l'encenſe;
Le lion par ſes cris le loue au point du jour;
Que nos chants les premiers lui marquent notre amour.
Il fut ſeul de tout temps: dans cette paix profonde,
Quel deſſein l'excitoit à ſe former un monde?
Ce Dieu voulut ſans doute y créer des heureux!
L'eſpoir de le comprendre en vain flatte nos vœux.
Adam m'a peint l'inſtant où de rien ſa puiſſance
Fit la matiere agile, aux cieux donna naiſſance.
A ſa voix, dans l'abîme, où régnoit le chaos,
Soudain l'onde & les airs furent pleins d'animaux.
Là, d'un courſier fougueux l'argille prend la forme.
Une iſle fend les flots, nage en baleine énorme;
Le limon des étangs ſe transforme en poiſſons;
La terre devient mere, elle enfante les monts,
Les reptiles, les fruits, les troupeaux & l'ombrage.
Tous ces êtres naiſſants au ciel rendoient hommage;
L'écho les écoutoit, & répétoit leur chant.
Au ſortir du ſommeil, image du néant,
Quand chaque aurore ainſi nous donne un nouvel être,

Nous célébrons d'accord le Dieu qui nous fit naître :
Sublime eſſence, un jour des peuples plus nombreux
Viendront ſur mille autels t'offrir par-tout leurs vœux :
Que ce doux avenir plaît à ma foible vue !

Après ces chants d'Abel, ſa jeune épouſe émue
Croit encor de ſa voix entendre les accens,
L'applaudit & ſe livre au charme de ſes ſens.
Mon bien-aimé, dit-elle, en t'écoutant, mon ame
D'un Séraphin en toi voit la divine flâme ;
Si ſouvent mon corps foible a pour appui le tien,
Ton eſprit plus ſublime éleve auſſi le mien ;
Mais quand je veux de Dieu pénétrer les myſteres,
Ta ſageſſe, à l'aimer ſait borner mes lumieres.
Combien lui dois-je, hélas ! il t'a fait mon époux ;
L'heureux concert des vœux qui naiſſent entre nous,
Eſt auſſi ſon ouvrage : ainſi de ſa tendreſſe
Cette Belle exprimoit la ſéduiſante ivreſſe,
Et par des pleurs de joie Abel lui répondoit ;
Son ſilence flatteur aux yeux qu'il regardoit,
Y peignoit mieux l'amour dont l'ardeur le dévore.
Couple trop fortuné, vous ignoriez encore
Les tourments d'un avare & les ſoins d'un jaloux ;
Vous viviez ſatisfaits des biens créés pour vous ;
La ſanté, les vertus faiſoient votre richeſſe :
Mais depuis que le luxe engendra la molleſſe,
Les plus tendres amants, s'ils manquent de tréſors,

D'un hymen deſiré perdent les doux tranſports ;
Tout s'oppoſe à leurs vœux ; la peur de l'indigence,
Le rang de leurs parents, l'orgueil de leur naiſſance,
Les privent de choiſir la vertu, la beauté,
Et veulent que l'or ſeul ſoit leur félicité.

Nos deux époux encor s'amuſoient ſous l'ombrage,
Lorſqu'Eve avec Adam viſita leur bocage :
La voix de leurs enfants, qu'ils entendent de loin,
Dès le jour, pour les joindre, avoit preſſé leur ſoin:
Mais du fond d'un buiſſon, Méla, qui voit leur joie,
Seule & loin de Caïn, au chagrin eſt en proie.
Ah ! tandis que ſa ſœur embraſſoit ſon époux,
Que de pleurs en ſecret baignoient ſes yeux jaloux !
Pour s'unir à leurs jeux, elle eſſuyoit ſes larmes,
Et de leurs plaiſirs purs voudroit goûter les charmes.
Dans ces heureux inſtants, Caïn paſſe près d'eux ;
La haine ſur ſon front hériſſoit ſes cheveux ;
De ſes plus ſombres traits s'y peint la jalouſie ;
Le meilleur ſort d'Abel, ſa beauté qu'il envie,
Occupent ſes eſprits. Que voit-il à l'inſtant ?
Abel près de Thirza, chéri, tendre & content :
S'ils chantoient, à leurs ſons applaudiſſoit ſon pere:
Son œil d'envie alors ſe lance ſur ſon frere ;
Quel attrait à ſa voix vient, dit-il, les ſaiſir ?
D'en régler les accents, il a tout le loiſir.
Tandis qu'il garde aſſis ſon troupeau ſous l'ombrage,

Dans mes travaux des champs le chaud du jour
m'outrage ;
Le ſoir, veux-je imiter les concerts des oiſeaux,
La fatigue m'oblige à chercher le repos ;
Et ce paſteur oiſif a toutes les careſſes !
Je mépriſe, il eſt vrai, tant de vaines tendreſſes ;
Le ſeul prix de mes ſoins eſt leur utilité.
A ces mots, de ſa courſe il ſuit l'activité,
Et Méla, qui voit fuir ſon époux en colere,
L'appelle, en a pitié, pour lui ſe déſeſpere.
Adam blâme ſon fils ; Eve craint ſes fureurs :
Chers auteurs de mes jours, dit Abel tout en pleurs,
Je cours trouver mon frere, & mon amour ſe flate
D'éteindre un feu jaloux qui dans ſes yeux éclate.
Non, lui répond Adam, c'eſt moi qui par mes ſoins
Dois ramener Caïn, prévenir ſes beſoins,
Et calmer ſon eſprit ; mille erreurs le tourmentent.
Quels maux les paſſions à mes regards préſentent !
O péché deſtructeur ! je le vois, ton venin
De ma race à venir fera l'affreux deſtin.
Il gémit à ces mots, quitte Eve, & l'ame émue,
Cherche ſon premier né, qui ſe trouble à ſa vue.
Suſpendant ſes travaux, Caïn l'aborde ainſi :

Mon pere, à votre accueil, d'effroi je ſuis ſaiſi ;
Quand mon frere tantôt goûtoit votre tendreſſe,
Votre front n'avoit point ces marques de triſteſſe.

Il dit. Adam l'embraſſe, & répond en ces mots :
Ton regard pénétrant dans mes yeux lit mes maux ;
Oui, le reproche ici précipite ma courſe ;
Mais l'amour paternel en eſt la ſeule ſource ;
Lui ſeul fait mes chagrins ; c'eſt lui, dont le pouvoir
Sur tes ſombres fureurs met Eve au déſeſpoir :
Si tu nous chériſſois, quelles ſeroient tes craintes ?
La peur que ta fierté ne fît naître nos plaintes ;
Tu n'en aurois point d'autre. Ah ! ſi Dieu dans ton cœur,
De l'amour filial nourrit encor l'ardeur,
Rends-nous, je t'en conjure, au repos, à la joie,
Dont nous prive l'horreur où tes ſens ſont en proie ;
Aime un frere qui t'aime, & veut te délivrer
Des envieux deſirs prêts à te dévorer.
D'où naiſſent tes ſoupçons ? Eſt-ce du doux ſourire
Que la vertu d'Abel dans mes regards inſpire ?
Le mérite a des traits qu'on aime malgré ſoi ;
Le ciel ainſi l'ordonne, & j'en chéris la loi.
La foudre qu'en éclats un ſombre orage enfante,
N'imprime point la joie aux cœurs qu'elle épouvante ;
Telles ſont tes fureurs ; leur cri, qui nous confond,
Des traits de la gaîté ne peint point notre front.

Quoi ! toujours, dit Caïn, j'entendrai ce reproche !
Je cherche le bonheur ; s'il fuit à mon approche,
Si les tendres concerts ne charment point mes ſens,

Pour ma gravité mâle il eſt d'autres accens ;
Mais on m'accuſe à tort de vices que j'abhorre ;
Mon courage, on le ſait, parut dès mon aurore ;
Des plus rudes travaux ſoutenant les efforts,
D'un cœur efféminé j'ai fui les doux tranſports :
L'aigle ne gémit point comme fait la colombe.

Crains que ſous ton orgueil ta vertu ne ſuccombe ;
Crois-moi, répond Adam, ta mâle gravité
N'eſt point ton vrai penchant, mais naît de ta fierté :
Dès que ton cœur jaloux au plaiſir s'abandonne,
L'envie y peint en noir tout ce qui t'environne.
Quels ſont tes vœux, dis-moi ? je cherche à les remplir ;
Que ton ſort, par nos ſoins, ne peut-il s'embellir !
Toujours le ciel pour toi brilleroit ſans nuage :
Mais d'où naît ton chagrin ? n'as-tu pas en partage
Tous les dons qu'en ces lieux Dieu fit au genre humain ?
Pourquoi, loin d'en jouir, toujours gémir en vain ?
Peu ſatisfait des biens & des vertus fragiles
Que l'homme, après ſa chûte, obtint dans ces aſyles,
Des céleſtes eſprits envîrois-tu le ſort ?
Tu ſais que non-contents d'échapper à la mort,
Au ciel, pour l'envahir, leur orgueil fit la guerre :
Comme eux, veux-tu de Dieu provoquer le tonnerre ?
Tous les êtres créés vivent pour l'adorer,
Et toi ſeul, vil mortel, oſe le cenſurer !
Rien ne vit, ne ſe meut, ſi ſon bras ne l'anime ;

Comment de ſes décrets veux-tu percer l'abîme ?
Reſpecte-les, mon fils, bannis tes vains deſirs ;
Sois heureux, la nature eſt féconde en plaiſirs.

Que ſervent ces leçons, dit Caïn d'un air ſombre ?
Les objets, il eſt vrai, que j'apperçois dans l'ombre,
Si j'étois moins troublé, brilleroient à mes yeux ;
Mais peut-on arrêter un torrent furieux ?
Je ſuis né de la femme, & ma triſte origine
Verſa ſur moi les maux que le ſort me deſtine ;
Vos ſources de bonheur ne coulent pas pour moi.

Mon fils, s'écrie Adam, quel blaſphême ! Eh, pourquoi !
Dieu maudit, j'en gémis, tous les enfants nés d'Eve ;
Mais doit-il plus de haine au premier qu'elle éleve ?
Non, ce Dieu d'équité ne veut point, cher Caïn,
Que l'un ait tous ſes dons, l'autre un affreux deſtin.
Par l'oubli des vrais biens, l'homme le peut, ſans doute,
Répandre ſur ſes jours les malheurs qu'il redoute ;
S'il cede aux paſſions, la paix quitte ſon cœur :
Des vents, puis-je, dis-tu, réprimer la fureur ?
Non, mais de ton bon ſens tu pourrois faire uſage ;
Tel qu'un rayon du jour diſſipe un vain nuage,
L'éclat de la raiſon éteint les faux deſirs ;
Dans le ſein des vertus cherche les vrais plaiſirs ;
Pour en trouver, mon fils, cours embraſſer ton frere.

En quittant mes travaux, j'obéirai, mon pere :

Mais, pourſuivit Caïn, ma ſimple activité
N'aura jamais d'Abel le langage apprêté,
Ni les molles langueurs qui vers lui vous attirent;
Fuyons-en les attraits; le charme qu'ils inſpirent,
Mon pere, aux champs d'Eden vous plongea dans
l'erreur.
Que dis-je? & quel reproche ici vous fait mon cœur?
Ciel! je me tais, & cours où d'autres ſoins m'appellent.

Adam, qui veut le ſuivre, & dont les pieds chancellent,
S'arrête en ſanglottant, & s'écrie: O Caïn!
Ma foibleſſe, il eſt vrai, fit mon fatal deſtin;
Mais ce tableau, pour moi plus cruel que la foudre,
A l'offrir à mes yeux, peux-tu bien te réſoudre?
Quel avenir! toujours mes criminels neveux
Diront que par moi ſeul ils ſont tous malheureux,
Et des maux nés du vice on me rendra coupable.
En exprimant ainſi le chagrin qui l'accable,
Ce pere au déſeſpoir, leve au ciel ſes regards,
Joint ſes tremblantes mains, erre de toutes parts,
Et de ſes ſons plaintifs fait retentir la plaine.
L'objet de ſa douleur entend de loin ſa peine:
Qu'ai-je fait, dit ce fils, qui ſe ſent attendrir?
Quels cris! Adam gémit, je tremble, il peut mourir;
Du trouble où je le vois, mes rigueurs ſont la cauſe:
Oui, l'horreur qui me ſuit, à ſon bonheur s'oppoſe;
L'enfer eſt dans mon ſein, je dois fuir les humains;

Chez les monſtres cherchons à finir mes deſtins;....
Mais de larmes mon pere inonde le rivage!
Pourrois-je en l'abordant ranimer ſon courage?
Appuyé contre un pin, il rêve en ſoupirant;
Son corps tremble, & dans l'air ſon regard eſt errant:
A ce touchant aſpect, que mon ame eſt émue!
Hâtons nos pas, oſons nous offrir à ſa vue;
Pour mériter ma grace, embraſſons ſes genoux....
Mes fureurs, je le ſens, viennent d'un cœur jaloux,
Et mes maux, de l'orgueil qui toujours me dévore.
Dompte mes paſſions, ſageſſe que j'implore!....
Avançons... Je te joins, ô pere infortuné!
A tes pieds chancelants reçois ton premier né;
Mes pleurs, de mes remords te ſont le plus sûr gage;
Si mon repentir peut effacer mon outrage,
Ecoute mes ſanglots, & vois mon déſeſpoir....
Ton cœur parle; en tes bras daigne me recevoir,
Et ſur tes pas bientôt je cours chercher mon frere.

Viens, viens, mon bien-aimé, reprit ſon tendre pere;
Dieu te voit & ſourit aux pleurs que tu répands;
Déja, mon fils, la joie a ranimé mes ſens:
O moment ſolemnel, heure tant deſirée!
La paix va réunir ma famille éplorée;
Soutiens-moi, cher Caïn, allons, preſſons l'inſtant
De trouver dans ces bois Abel qui nous attend.

Ils s'avançoient vers lui, quand d'un prochain bocage

Eve avec ſes enfants ſortit deſſous l'ombrage ;
Tous en ſecret d'Adam avoient ſuivi les pas,
Et vu de loin Caïn qu'il ſerroit dans ſes bras.
A cet aſpect touchant, l'eſpoir d'Abel s'anime,
Il vole vers ſon frere, & par ces mots s'exprime :
Tu me chéris, ſans doute ? Ah ! dis-le moi cent fois ;
Parle ; mon doux tranſport étouffe ici ma voix.

Oui, répondit Caïn ; oui, mon frere, je t'aime ;
Mais malgré mes remords, quand je me hais moi-même,
Pouvez-vous tous jamais oublier mes erreurs,
Les tourments que je cauſe, & mes ſombres fureurs ?
Comme au ſouffle de l'air une vapeur s'enflâme,
Mon pere a tout-à-coup illuminé mon ame ;
Le poiſon qui jadis en troubla le repos,
S'éteint, mon tendre frere, & ſi j'ai fait tes maux,
Excuſe, par pitié, mes fautes que j'abhorre.

Bannis, répond Abel, l'ennui qui te dévore ;
De nos reproches vains ne crains point le tourment ;
Le paſſé n'eſt plus rien dans cet heureux moment ;
Un rêve qui nous nuit, quand notre ame ſommeille,
N'eſt-il pas dans l'oubli, quand un beau jour l'éveille ?
Que ne puis-je exprimer le bonheur que je ſens !
Il dit. Caïn l'embraſſe ; Eve entend leurs accens,
Et livrée aux tranſports dont le charme l'anime,
Perd la voix, la retrouve, & dans ces mots s'exprime :
Mes fils, depuis le jour que par mon premier né,

Le

Le tendre nom de mere ici me fut donné,
Mon ame n'eut jamais d'auſſi charmante ivreſſe;
Je crois voir le fardeau qui m'accabloit ſans ceſſe,
S'élever tout-à-coup de mon front dans les airs;
Qu'eſt devenu le poids des maux que j'ai ſoufferts?
Tout change à mes regards, tout prend de nouveaux charmes!
La paix nous réunit, mon cœur n'a plus d'alarmes;
A la vigne abondante on peut me comparer;
Chacun aime les fruits qui la font admirer:
Embraſſez-vous, mes fils, chériſſez votre mere;
Verſons des pleurs de joie, embraſſons votre pere;
Méla, Thirza, venez, goûtez ces doux moments.
L'épouſe de Caïn, dans ces raviſſements,
Manque d'expreſſions pour exhaler ſa joie.
Célébrons l'heureux jour que le ciel nous envoie,
Des chalumeaux, dit-elle, épuiſons les accens,
Danſons, cueillons des fruits, parfumons-nous d'encens.

Auſſi-tôt le plaiſir prête à chacun des ailes,
On joint les dons d'automne aux fleurs les plus nouvelles,
Et ſur de verds gazons, à l'ombre ils ſont ſervis;
La concorde & l'amour y conduiſent les ris;
Nos peres dans la joie oubliant leurs alarmes,

Des délices d'Eden ſe rappellent les charmes,
Et dans ces doux loiſirs, quand le jour ne luit plus,
Retracent à leurs fils les biens qu'ils ont perdus.

*Fin du premier Chant.*

# IMITATION
## DU POËME D'ABEL.

### SECOND CHANT.

TAndis que ſes enfants folâtroient ſous l'ombrage,
L'époux d'Eve, enchanté, leur tint ce doux langage :
Vous voyez dans vos jeux où regne la gaîté,
Que l'union des cœurs fait la félicité.
Songez donc qu'aux mortels, la vertu la plus pure
Eſt le ſeul vrai bonheur que promet la nature ;
L'homme, des paſſions cherche-t-il les faux biens ?
Les vices tour-à-tour le chargent de liens,
Et le remords en vain à les rompre l'engage :
Chere Eve, tu le ſais... mais fuyons cette image ;
Dans l'exil aimons-nous, ſuivons l'ordre des cieux :
Ah ! malgré nos malheurs, croyois-tu que ces lieux,
Pour flatter nos deſirs, offriroient tant de charmes ?

Peins-toi tous nos regrets, ſonge à ce jour d'alarmes,
Où d'Eden l'Eternel à jamais nous bannit.
Enfin, reprit Abel, la paix nous réunit;
Déja nos cœurs contents en goûtent les prémices;
Nos parfums & nos fruits en ont plus de délices.
Sous ces ombrages frais, où luit l'aſtre du ſoir,
Cher Adam, de nos vœux daignez combler l'eſpoir;
Faites que votre ſort à nos yeux ſe retrace,
Depuis l'inſtant que Dieu vous mit dans ſa diſgrace,
Juſqu'au repas frugal qui nous raſſemble ici:
Dites-nous ſi le ciel pour vous s'eſt adouci?
Qu'à vos fils curieux votre ame ſoit connue.
Sur leur pere, à ces mots, chacun fixe la vue.

Enfants chéris, dit-il, puis-je en cet heureux jour,
Refuſer un récit qu'exige votre amour?
Le ciel, vous le ſavez, pardonna notre offenſe;
Mais par où commencer à peindre ſa vengeance?
Belle Eve, eſt-ce au moment où, par des lieux obſcurs,
D'Eden, champ fortuné, nous quittâmes les murs?
Que vois-je? à ce ſeul mot, tes yeux verſent des larmes.
Pourquoi veux-tu, dit-elle, exprimer nos alarmes?
Laiſſe-moi les décrire; ici, ſous ton pinceau,
Mes torts s'adouciroient, & dans ce noir tableau,
La ſeule vérité doit être révérée.
Lorſque du paradis on nous ferma l'entrée,
A ce départ, mon crime augmentoit ma terreur;

C'eſt à moi, fils d'Adam, d'en retracer l'horreur.

Nous ſuivions, en tremblant, notre céleſte guide;
Dès qu'il eut de la terre ouvert le champ aride,
Que du ciel offenſé nous rappellant les dons,
A l'homme il eut promis de plus riches moiſſons,
Errante en ces déſerts, à pas lents je m'avance;
Adam fait mon appui, je le ſuis en ſilence,
Et n'oſe enviſager l'objet que j'ai ſéduit;
Mes triſtes yeux tournés vers l'Ange qui nous fuit,
Se fixoient ſur Eden, un mont l'ôte à ma vue:
L'air alors rend les cris de mon ame éperdue:
Cher époux, ſi ce nom peut m'être encor permis,
Venge ſur moi, diſois-je, un mal dont je gémis;
Quoi! pour moi tu perdis un ſéjour de délice?
Victime de mon crime & malheureux complice,
Quand tes vœux incertains me demandoient aux cieux,
Quel malheur que le ſort m'ait offerte à tes yeux!
Je t'ai donné le droit de déteſter mes charmes....
Si tu m'abandonnois dans ce lieu plein d'alarmes,
Que deviendrois-je? hélas! ah! permets-moi du moins
De marcher ſur tes pas, de partager tes ſoins.
Que par un ſeul regard ta volonté s'explique,
Au péril de mes jours, j'obéis ſans réplique:
Je couvrirai de fleurs le lieu de ton ſommeil,
Pour te cueillir des fruits, prévenant ton réveil,
Ma courſe franchira les rochers & les plaines:

Trop heureuſe, à ce prix, ſi j'adoucis tes peines.
A ce tendre diſcours qu'étouffoient mes douleurs,
Sur mon époux je tombe & l'inonde de pleurs.
Mon amour, me dit-il, te plaint & te pardonne;
Que jamais dans nos maux l'eſpoir ne t'abandonne;
Par tes gémiſſemens tu les rends plus amers:
D'un arrêt mérité ſubiſſons les revers,
Et ſonge, en puniſſant ta déſobéiſſance,
Que Dieu nous a promis d'adoucir ſa vengeance:
Loin d'irriter ſes coups par d'impuiſſants regrets,
Fais ta félicité d'accomplir ſes décrets.
Eve, viens dans mes bras, qu'une tendreſſe pure
Calme un moment ta crainte & les maux que j'endure;
Nos ſecours mutuels les rendront moins affreux:
De la ſoif du ſavoir l'orgueil trompa nos vœux;
Inſtruits par notre chûte, errons d'un pas timide,
Et ſuivant les ſentiers où la vertu nous guide,
Du ſort qui nous attend, redoutons moins les coups:
La mort à pas tardifs ſemble avancer vers nous;
Mais marchons, le jour tombe, & ſous ces antres ſombres,
A nos ſens fatigués la nuit offre ſes ombres.
J'obéis... Eve ici ſuſpendoit ſon diſcours,
Quand ainſi ſon époux en pourſuivit le cours:
Nous marchions, mes enfants, & lui traçant la route,
Viens, (dis-je à votre mere) allons vers cette voûte;
Le rocher dont ſans bruit tu vois couler les eaux,
Nous offre un ſûr abri, goûtons-y le repos;

Contre nos ennemis j'en défendrai l'entrée.
Quels monſtres, s'écrie Eve, infectent la contrée?
Ne remarques-tu pas, lui dis-je, qu'en ces lieux
Les animaux ſans frein ont l'abord furieux?
Le vautour dans les airs s'y nourrit de carnage,
Et du ſang des agneaux le loup teint le rivage.
Ces brutes, qui jadis frémiſſoient ſous nos loix,
Nous bravent, & leurs cris font retentir les bois.
De ma grotte, à leur rage, allons fermer l'iſſue.
Eve, qui redoutoit de me perdre de vue,
Pour me cueillir des fruits & l'émail des gazons,
Seule, un moment pourtant, ſuit, parcourt les vallons,
Et ſous l'antre bientôt revient pâle & tremblante.
Je reçois ſes préſents; ſon tendre ſoin m'enchante,
Et ſur un lit de mouſſe, à côté d'elle aſſis,
Je l'admire, & ſon front rappelle enfin les ris;
Un moment, j'en rougis, de ſes plus vives flâmes,
Alors dans notre exil l'amour brûla nos ames,
En bannit les regrets, Eden & nos remords,
Et nous livra ſans trouble aux plus charmants tranſports;
Mais un orage affreux dans l'effroi nous replonge;
Cent feux ſillonnoient l'air, & l'eſprit de menſonge
Par des bruits ſouterreins ſembloit braver les cieux.
Les monſtres & les vents gémiſſoient en tous lieux;
Eve n'a d'autre eſpoir qu'en l'époux qu'elle embraſſe.
Où fuir, dit-elle? écoute, un Maître nous menace;
Qu'il eſt terrible! il vient nous apporter la mort;

Par mes erreurs ainſi tout doit finir ſon ſort.
Quelle horreur ! à ces mots, ſa voix manque à ſes
plaintes.
Viens, m'écriai-je, eſpere, & modere tes craintes.
Auſſi-tôt hors de l'antre elle ſort à pas lents,
Avec moi ſe proſterne, & nos regards tremblants
Attendent qu'un Dieu juſte, exterminant la terre,
Diſe : Mourez, ingrats, éprouvez mon tonnerre.
Cependant l'eau du ciel diſſipoit les éclairs,
Et la foudre déja frappoit de loin les airs :
Chere Eve, pourſuivis-je, un Etre redoutable
T'éprouve, & par l'effroi punit ton cœur coupable ;
Mais veut-il qu'aujourd'hui l'univers ſoit détruit ?
Non ; nos fils doivent voir le ſoleil qui nous luit ;
Comptons ſur ſa promeſſe : ah ! déja dans la nue
Cet aſtre à ſon coucher nous éblouit la vue ;
Raſſurons-nous, rentrons, & ſous l'antre voiſin,
Fuyant l'air qui nous glace, attendons le matin.
Les peaux qu'après ſon crime Eve prit pour ceinture,
Furent l'abri qu'alors nous offrit la nature ;
Sur un lit où l'hymen adouciſſoit nos maux,
Le ſommeil un inſtant répandit ſes pavots ;
Le ſilence y régnoit ; mais notre ame égarée,
Aux erreurs de la nuit dans l'ombre fut livrée.
Un ſonge nous ſaiſit, l'effroi troubla nos ſens :
Quel réveil, diſions-nous ! Qu'eſt devenu ce temps,
Où couchés ſur des fleurs, contents de nos demeures,

De notre doux repos rien ne troubloit les heures ?
Dans ce nouveau ſéjour ce calme heureux nous fuit.
Dès que l'aurore en pleurs eut diſſipé la nuit,
Pour nous, penſois-je alors, le jour renaît encore ;
Quittons cet antre obſcur. Dieu juſte que j'implore,
Vers ces riants côteaux guide nos pas errans.
Eve avec moi prioit, & traverſoit les champs :
Bientôt d'un voile épais le ſoleil ſe couronne ;
Des fleurs, des fruits fanés le triſte aſpect l'étonne ;
Le tronc des arbres morts l'arrête à chaque pas,
Et des hôtes de l'air tout lui peint les combats :
Un d'eux, en gémiſſant, tombe à ſes pieds ſans vie ;
Ses ſoins pour l'animer ſecondoient ſon envie.
Vains projets ! quoi ! dit-elle, il ne reſpire plus !
Eſt-ce un ſommeil ſans fin ? mes pleurs ſont ſuperflus !
Le froid glace ſes ſens ; cher époux, oui, ſans doute,
C'eſt elle, la voici, la mort que je redoute ;
Mon crime l'a fait naître ! ah ! j'en frémis d'horreur ;
Mais ſi ſes coups affreux t'arrachoient à mon cœur !
Soutiens-moi, ce tableau m'épouvante & m'accable.
Ma compagne, lui dis-je, oui, ta raiſon coupable,
En prévoyant nos maux, toujours les rend préſents :
Ah ! plutôt de ton Dieu béniſſons les préſents ;
Songe qu'il nous unit, nous éclaire & nous guide.
Mais la chaleur s'accroît, quittons ce champ aride,
Sur l'émail des gazons treſſons-nous des berceaux,
Ou ſous l'ombre des bois habitons les côteaux.

Montons, & ſur leur cime, où je ſuivrai ta courſe;
De l'onde où tu te vois, nous trouverons la ſource:
Là, l'œil plus élevé découvre plus d'objets.

Tandis qu'au bord des eaux nous formions ces projets,
Des agneaux bondiſſants en couvroient le rivage.
En ces lieux, m'écriois-je, ont-ils l'abord ſauvage?
Faut-il fuir?... je ne puis... les voici... quel bonheur!
De nos troupeaux d'Eden ils montrent la douceur!
Leurs petits, leur toiſon, feront nos biens champêtres....
Ciel! quel brillant objet vole à l'ombre des hêtres!
Un glaive arme ſa main! apporte-t-il la mort?
C'eſt un Ange, il nous joint, tremblons ſur notre ſort....
Raſſurez-vous, dit-il, vers vous, fils de la terre,
Dieu m'envoie; implorez ce Maître du tonnerre;
Par lui ſeul tout s'accroît, tout périt & renaît;
Il lit votre penſée, & vos vœux qu'il connoît,
Fléchiſſent ſa colere. Oui, ce Dieu daigne encore
Entendre & conſoler votre cœur qui l'adore.
Dreſſez-lui des autels, & pour encens nouveau,
De ce fer, tous les ans immolez un agneau;
Tel eſt l'ordre du ciel; obéiſſez ſans crainte:
Nos Anges de ces lieux gardent la vaſte enceinte;
Vos yeux n'ont pu les voir, je vais les deſſiller.
L'air s'éclaircit ſoudain, & nous vîmes briller
Des légions d'eſprits, plus beaux qu'Eve naiſſante;

L'un ornoit de couleurs chaque fleur, chaque plante;
L'autre, aux cieux, de la terre attiroit les vapeurs,
Les répandoit en pluie, & calmoit les chaleurs;
Tandis que des Autans ceux-ci régloient la courſe,
Les gardiens des eaux en dirigeoient la ſource;
Tous par d'utiles ſoins fertiliſoient les champs.

Surpris, nous admirions ces bataillons brillants;
Qu'à regret nos regards les virent diſparoître!
Par moi, dit Raphaël, Dieu vous les fit connoître;
Ils doivent à ſon gré régir votre univers:
Oui, pour mouvoir ſans fin tant de reſſorts divers,
L'Etre qui les forma, fit des êtres ſans nombre.
Des cauſes, les plus purs percent l'abîme ſombre;
Beaucoup, ſans les comprendre, en reglent les effets.
Ces eſprits, qui de l'homme arrêtent les projets,
A les conduire au bien, épuiſent leur adreſſe;
Songez que pour témoins vous les avez ſans ceſſe.

L'Ange à ces mots ſourit, prend un voile éclatant,
S'envole, & ſur la nue entre au Ciel qui l'attend.
Nos cœurs qu'il conſoloit, regrettent ſa préſence;
Mais malgré les faveurs de la divine eſſence,
Ce Dieu, m'écriai-je, nous l'avons offenſé;
Notre crime, voyons s'il peut être effacé?
Dreſſons-lui des autels, & parons-les de roſes....
Mais nous n'en trouvons plus! quelles métamorphoſes!

L'automne les deſſeche, & les arbres moins verds,
D'une couleur plus ſombre ombragent ces déſerts!
Les aquilons déja ravagent les campagnes,
La neige, les glaçons, couronnent nos montagnes!
Nous ignorions, hélas! que pour verſer ſes dons,
La nature eût beſoin de changer de ſaiſons:
L'hiver approche; en vain conſultons-nous les aſtres:
Cachons-nous; mais où fuir? qu'annoncent ces déſaſtres?
Si par degrés la terre ainſi perd tous ſes fruits,
Nos jours les plus heureux ſeront bientôt détruits....
Le Créateur l'ordonne, il faut ceſſer nos plaintes;
Ce guide de nos pas doit condamner nos craintes:
Cueillons, gardons les biens que ſon ſouffle a mûris,
Joints au lait des troupeaux, nous en ſerons nourris;
Ces vallons encor verds feront leurs pâturages,
Et nous, dans les rochers nous fuirons les orages.
Sous ce ruſtique abri, déplorant notre ſort,
Pour regretter Eden, notre voix fut d'accord.
Vains ſoupirs! la ſoif vint, & mon ame inquiete
Redoutoit le beſoin de quitter ma retraite;
Aux rivages voiſins que trouvions-nous? hélas!
Les arbres deſſéchés, les prés pleins de frimats;
Le ſoin de nos troupeaux nous fatiguoit ſans ceſſe,
Et l'horreur de l'hiver redoubloit ma triſteſſe.
Enfin l'aſtre du jour éclaircit l'horizon,
Et l'aile des zéphirs adoucit la ſaiſon.

Le printemps reparut, l'aurore de l'année
D'un ſouffle rajeunit la verdure fanée.
Pour nous, mes fils, quel charme, & quels nouveaux
tranſports !
De nos voix vers le ciel l'air rendoit les accords,
Et des larmes de joie en exprimoient l'ivreſſe.
A cultiver les champs nous mettions notre adreſſe;
Malgré nos durs travaux, l'art manquoit aux beſoins;
Mais un être des cieux vint éclairer nos ſoins;
Nous embraſſions l'autel que nos mains parfumerent,
Quand pour gage de paix nos parfums s'enflammerent.
Dieu parle, m'écriai-je, immolons cet agneau;
Nul fer mortel encor n'a ſouillé mon troupeau !
J'en frémis; mais frappons, le Tout-puiſſant l'ordonne...
L'animal ſe débat ! ma force m'abandonne;
Fuyons... non... il expire... offrons-le ſur l'autel.
Nos voix au même inſtant invoquent l'Eternel;
Un ſilence profond regne dans la contrée,
Et par les fils du ciel la fête eſt célébrée.
Tandis que chaque jour je ſuivois mes travaux,
En cherchant Eve un ſoir, je la vois près des eaux,
Sous un laurier couchée, & ſur ſon ſein d'albâtre,
Qu'apperçois-je ? un enfant que ſa mere idolâtre.
Charmée à mon aſpect, oubliant ſes douleurs,
Elle ſourit, gémit, rougit, répand des pleurs.
Pour prix de nos tourments, le Très-haut, me dit-elle,
Donne à nos vœux ce fils, & Caïn je l'appelle:

Crains Dieu, cher premier né. Si pour garder ſa loi,
Ta foibleſſe a beſoin que je veille ſur toi,
Je te cultiverai comme une fleur chérie;
Mais faut-il, pour mourir, te voir chercher la vie!
Eve en ſoupire; & moi, je le prends dans mes bras,
Et demande au Très-haut d'en diriger les pas.
Dans mon enchantement je m'écrie: O belle Eve!
Qu'un digne rejetton de ta tige s'éleve!
Un ſeul myrte jadis parfumoit nos côteaux,
De ſon ſein à préſent ſortent mille rameaux.
Le temps (qui chaque jour en forma ce bois ſombre)
De tes enfants ainſi multipliera le nombre:
Puiſſe ce doux eſpoir appaiſer tes douleurs;
Autant tu vois d'eſſaims voltiger ſur les fleurs,
Si nous vivons aſſez, nous verrons dans ces plaines
Autant de nos neveux former de douces chaînes;
Pour goûter leurs plaiſirs, & conſoler leurs maux,
Nous viendrons tour-à-tour viſiter leurs travaux,
Les offrir au Seigneur, les inſtruire, & ſans ceſſe
De l'amour des vertus embraſer leur jeuneſſe.
En prononçant ces mots, je t'embraſſois, Caïn;
Aux vœux d'Eve, en ſes bras je te remis enfin,
Et guidai ſes pas lents à ſa grotte prochaine:
Toi, nourri de ſon lait, tu proſpérois ſans peine;
Chaque jour de ta force accrut l'activité;
Tu danſois ſur les prés; on vit dans ta gaîté
La fleur de ta penſée & les vœux de ton âge.

Méla, qui de ton lit dut avoir le partage,
D'Eve alors prit naiſſance; Abel vint à ſon tour,
Et dans Thirza bientôt eut un objet d'amour.
Pour votre mere & moi, prévenir vos alarmes,
Voir vos jeux enfantins, quel doux aſpect, quels charmes!
Par nos ſoins paternels & le progrès du temps,
Mes enfants, par degrés, vous vintes aux beaux ans.
Alors la ſoif d'aimer qu'inſpire la jeuneſſe,
Demanda que l'hymen en modérât l'ivreſſe:
Pour en former les nœuds, chacun court à l'autel;
Vos tendres cœurs charmés invoquent l'Eternel,
Des roſes en feſtons ornent votre parure,
L'amour à vos regards embellit la nature,
Et vos maux, qu'adoucit l'objet de vos deſirs,
Par l'accord de vos vœux deviennent des plaiſirs.
Jouiſſez-en, mes fils; mais ſongez qu'en ce monde
La ſageſſe eſt la baſe où le bonheur ſe fonde.
Lorſqu'en vos premiers ans vous futes arbriſſeaux,
Mes ſoins en ſoutenoient les plus foibles rameaux;
A préſent que la force en éleve la tige,
Que la foi dans vos cœurs vers le ciel vous dirige.
Il dit, & ſes enfants, touchés de ſon amour,
Par divers ſentiments l'embraſſent tour-à-tour.

Lorſqu'aux bois Philomele a chanté dès l'aurore,
Chacun retient ſa voix pour l'écouter encore:

Ainſi les fils d'Adam, charmés de ſes diſcours,
Voudroient par leur ſilence en prolonger le cours.
Vains ſouhaits! la nuit vient, & pour plaire à ſon pere,
Caïn d'un front plus doux court embraſſer ſon frere.
Nos époux, dont la joie animoit les ardeurs,
Par couples ſous leurs toits cherchent un lit de fleurs,
Et leurs aïeux, ravis de la paix qui les lie,
S'éloignent, & Morphée au repos les convie.

*Fin du ſecond Chant.*

# IMITATION
## DU POËME D'ABEL.

### TROISIEME CHANT.

APrès un calme heureux, le lever du ſoleil
De nos premiers parents vint hâter le réveil.
Le jour naît, dit Thirza ; pour charmer ta tendreſſe,
Songe, Abel, que ton frere à te chérir s'empreſſe ;
Ses pleurs d'amour pour toi ſont à mon cœur content
Une douce roſée au matin qui l'attend.
Jour de paix ! jour propice ! où l'union des freres
Par les traits du bonheur a rajeuni nos peres ;
Nos bois en ſont plus verds, nos accords plus touchantes.
Elle dit ; & Méla, qui ſuit Caïn aux champs,
Veut en vain par ces mots diſſiper ſa triſteſſe :

Quoi ! cher époux, l'ennui te dévore ſans ceſſe !
La paix rejoint nos vœux, goûtons-en les douceurs ;
Ta mâle gravité craint les molles langueurs :
Hier pourtant ton ame, agitée, attendrie,
Lorſqu'Abel t'embraſſoit, de bonheur fut ravie ;
Les plus tendres tranſports animoient tes regards ;
Les Anges, qu'ils charmoient, chantoient ſur nos remparts ;
Oui, la terre & le ciel partageoient notre joie :
D'où naît le nouveau trouble où je te vois en proie ?
Diſſipe ma terreur. Je t'aime, dit Caïn ;
Mais ta joie exceſſive augmente mon chagrin :
J'entrevois ton erreur ; tu penſes que j'abjure
Des vices qu'en mon ſein ne mit point la nature.
Non, mon frere jamais ne me fut odieux,
De tendres pleurs toujours dois-je inonder mes yeux ?
Mon ame, qui pour lui plus noblement s'exprime,
Veut l'aider, le ſervir ; mais ſon bonheur m'opprime.
Quoi ! nos parents ſans ceſſe admirent ſa beauté,
Ses talents, ſes vertus.... Ah ! mon cœur irrité,
Non ſans raiſon, Méla, ſe livre à la triſteſſe,
Et mon pere, dont Eve a cauſé la foibleſſe,
Devoit-il révéler un ſecret qui nous perd ?
Le tableau de ſa chûte, à nos regards offert,
Ses regrets ſur Eden, de chagrin me dévorent ;
Quand il peint à ſes fils un bonheur qu'ils ignorent,
N'accroît-il pas les maux qu'il attira ſur nous ?

Il dit ; Véla le plaint, veut calmer ſon courroux,
Et l'œil baigné de pleurs, rompt ainſi le ſilence :
Chér époux, pour toi-même, en moi prends confiance ;
Loin de tes yeux, crois-moi, bannis ces noirs tableaux ;
Vois dans ces champs féconds le prix de tes travaux ;
Eſpere tout d'un Dieu, qui de biens nous accable ;
D'en vanter les bienfaits, ton pere eſt il coupable ?
Sa voix, pour l'exalter, à tes chants veut s'unir,
Et s'il t'apprit ſes torts, c'étoit pour s'en punir :
Oui, ſon amour pour nous par tant de ſoins s'exprime,
Que tu ne dois jamais lui reprocher ſon crime :
Je le répete encor, rends ton ame au bonheur.

A ces mots, ſon époux, qu'attendrit ſa douleur,
L'embraſſe, lui promet des jours moins pleins d'alarmes,
Et de l'objet qu'il aime, eſſuie enfin les larmes.
Mais dès long-temps Malec, fier génie infernal,
Suit Caïn, & de loin voit ſon penchant au mal.
Tu l'inſtruiſis, Satan, tu lui dis que ta rage
Des biens d'Eden à l'homme enleva l'héritage ;
De tes affreux ſuccès ce monſtre, né jaloux,
Veut ſur les fils d'Adam lancer auſſi ſes coups.
Voyons, ſe diſoit-il, quelle eſt cette menace ?
Des humains, par la mort, Dieu doit punir la race ;
De ce trépas prédit, hâtons le coup fatal.
A l'inſtant ce Démon ſort du gouffre infernal,
Et tel qu'un fier pirate, armé pour tout détruire,

Il vogue, & du chaos franchit le ſombre empire.
Depuis long-temps Satan y traçoit des ſentiers;
Il s'en ſert, & de loin, comme on voit les guerriers
Suivre un feu dont l'éclat les conduit au carnage,
Il vole aux traits du jour qui perçoient un nuage.
Là, ſur notre univers s'élevoit le ſoleil;
Malec dans cet inſtant où tout ſort du ſommeil,
Des Anges gardiens trompant la vigilance,
Sans qu'Adam l'apperçût, vers ſes enfants s'élance.
J'en vois un, diſoit-il, qui montre un front chagrin;
Ecoutons, il ſoupire & maudit ſon deſtin;
Sans doute à me ſervir je pourrai le réduire.
Hélas! c'étoit Caïn! loin de ſonger à nuire,
Pour ſes travaux des champs, dès l'aurore il s'armoit;
En guidant ſes troupeaux, ſon frere qui l'aimoit,
L'embraſſoit dans la plaine, & ſes ſœurs ſous l'ombrage,
Pour joindre Eve aux autels, cotoyoient le rivage.

Quel objet les ſaiſit! leur mere, dont la voix
Des cris du déſeſpoir fait retentir les bois:
Vous pleurez! qu'avez-vous, Eve, s'écrioient-elles?
Eve n'entend plus rien, & ſes douleurs mortelles
S'exprimoient par ces mots: La terreur me pourſuit!
D'où naît le mal qu'Adam a ſouffert cette nuit?
Il s'efforçoit en vain de me cacher ſes plaintes;
Malgré lui, ſes ſoupirs me décéloient ſes craintes;
Même dans ſon repos, ſes eſprits accablés

Par ſes réflexions, me paroiſſoient troublés;
Ses membres convulſifs s'agitent & friſſonnent,
Ses cris percent le ciel, ſes forces l'abandonnent:
Mes filles, ah! dit-elle, appercevant leurs pleurs,
D'affreux preſſentiments augmentent mes frayeurs:
Je vous cherchois, venez, le malheur nous raſſemble;
Votre pere m'attend, allons le joindre enſemble;
Soutenez-moi, l'effroi rend mon corps chancelant,
A l'aide de Méla, cette mere, en tremblant,
Retourne auprès d'Adam, que ſes enfants conſolent.
Pour voiler à leurs yeux les maux qui le déſolent,
Il ſourit, les embraſſe, & leur tient ce diſcours:

Mes bien-aimés, le ciel, s'il afflige mes jours,
Veut par moins de regrets m'arracher à la vie;
La mort, d'un ſort plus doux eſt peut-être ſuivie,
Et mon corps, que la terre enfanta ſans efforts,
Prêt d'y rentrer, doit voir détruire ſes reſſorts;
Il faut que le premier j'éprouve ce ſupplice:
Grand Dieu, j'adore en paix les loix de ta juſtice;
Mais daigne ſoutenir mes eſprits abattus;
Pour prix de mes tourments couronne mes vertus;
Reçois-moi dans ton ſein, & quand l'heure fatale
De la vie au trépas m'ouvrira l'intervalle,
De mon ame du moins calme le déſeſpoir.
Vous, que la mort bientôt me défendra de voir,
Chere Eve, & vous, mes fils, qu'en gémiſſant j'embraſſe,

Vos pleurs aggravent trop le coup qui me menace ;
Modérez vos douleurs ; Dieu veille ſur mes jours :
Mais, ſoit qu'il en prolonge ou termine le cours,
Soumettez-vous ſans plainte aux ſages loix qu'il donne.
Là, ſa douleur redouble, & ſa voix l'abandonne ;
Ses yeux preſque ſans vie errent de toutes parts ;
Enfin ſur Eve en pleurs il fixe ſes regards,
Et ſon dernier effort en ces termes s'exprime :

Le premier que la mort choiſira pour victime,
Effraîra les humains qui le verront périr ;
Mais que ſon ame encore aura plus à ſouffrir !
Qu'en ces moments Dieu veuille animer ma conſtance :
Que dis-je ? il le voudra, tout reſſent ſa clémence ;
Laiſſez-moi, mes chers fils, ſeul en paix l'adorer,
Et pour moi ſur l'autel courez tous l'implorer,
Il peut, par le ſommeil, me rendre encor la vie.

Mon pere, ſi le ciel ſeconde notre envie,
S'écrioient ſes enfants, en lui baiſant les mains,
Qu'il daigne, avant ta mort, terminer nos deſtins.
Ils ſortent à ces mots, Eve reſte éplorée :
Faut-il que j'abandonne une épouſe adorée,
Lui dit l'objet qu'elle aime ? ah ! crains que tes ſanglots
De mes ſens fatigués ne chaſſent le repos ;
Son baume à me guérir peut aider la nature.
Il dit ; & pour cacher les douleurs qu'il endure,

Des peaux qui le couvroient, il ſe voile à l'inſtant.
Seroit-ce l'heure, hélas! de la mort qui m'attend,
Songeoit-il en lui-même? ah! ce tableau m'accable;
En cet inſtant, grand Dieu! prends pitié d'un coupable;
Du moins à tous les miens, ſi de me voir périr
Epargnoit pour toujours la douleur de mourir,
Je me conſolerois du mal qui me déchire.
Non; mes fils tour-à-tour ſouffriront ce martyre;
A tous mes deſcendants j'ai donné le trépas;
Tels que moi, chez les morts, tous ils ſuivront
mes pas;
Tous ſeront enlevés aux objets qu'ils chériſſent.
Tendre épouſe, ton Dieu veut que mes jours finiſſent;
Que de pleurs ſur mes os tu verſeras en vain!
En maudiſſant mon nom, quand un jeune orphelin
Un jour m'accuſera du trépas de ſon pere,
Quand la mort d'un enfant déſolera ſa mere,
Que diras-tu, ma cendre?... ah! mes malheureux fils,
Me pardonnerez-vous un tort dont je gémis?
Je ſouffre, & pour mourir vous ſouffrirez ſans doute:
Oui, quand notre ame au ciel veut s'ouvrir une route,
Nos ſens qu'elle abandonne, éprouvent cent combats;
Tels qu'une ombre, nos jours s'éclipſent ſous nos pas:
Mais de mon ſort futur ils ne ſont que l'aurore,
La vie eſt dans le ſein du Très-haut que j'implore;
La mort nous y conduit, je l'attends dans mes maux,
Comme un voyageur las, qui cherche un doux repos.

Ainſi l'ame d'Adam raiſonnoit en ſilence ;
Quand d'un ſommeil propice il ſentit la puiſſance.
De peur de le troubler, Eve retient ſes pleurs,
Et ces mots, à voix baſſe, annoncent ſes douleurs :
Péché, qui de nos ans vins abréger la courſe,
Que ton poiſon ſur moi s'épuiſe dès ſa ſource ;
Pourquoi faut-il, hélas ! que mes fils innocens
Souffrent un jour les maux que par mes torts je ſens ?
Que dis-je ? Adam mourant cede au coup qui l'accable ;
Quel froid à ce tableau ſaiſit mon cœur coupable !
Aurois-je pour périr plus de trouble & d'effroi ?
Non, Adam, tes tourments, je les ſens plus que toi ;
Prends pitié d'un objet que le remords déchire ;
Mes enfants, cachez-moi l'horreur qu'il vous inſpire :
Si nul reproche encor n'échappe à vos douleurs,
En eſt-il un plus vif que vos cris & vos pleurs ?
Grand Dieu ! reçois mes vœux, guéris l'objet que j'aime ;
Si, de l'anéantir, eſt ton décret ſuprême,
Pour m'ôter, par pitié, cet horrible tableau,
Avant qu'Adam périſſe, ouvre ici mon tombeau ;
J'ai péché la premiere... A ces mots, proſternée
Près de ſon époux Eve attend ſa deſtinée,
Et de ce trouble affreux, Caïn, ſaiſi d'horreur,
S'éloigne, & dans les bois peint ainſi ſa douleur :
Je tremble pour mon pere, & pourtant je me flatte
Qu'en ſa faveur Dieu veut que ſa puiſſance éclate...
Il guérira, l'eſpoir adoucit mon effroi...

Mes larmes près de lui m'inondoient malgré moi :
Me dira-t-on encore qu'en ce moment terrible,
Par ſes ſanglots mon frere a paru plus ſenſible ?
Non ; l'ame la plus foible exhale ſon chagrin,
Et l'homme courageux l'enferme dans ſon ſein.

Abel de ſon côté, plaintif, hors de lui-même,
En ces termes ſoumis prioit l'Etre ſuprême :
Auteur de l'univers, toi, qui regles nos jours,
Si ta loi le permet, viens à notre ſecours ;
De changer tes décrets n'eſt point notre eſpérance ;
Pour reſſource aujourd'hui je n'ai que ta clémence :
Ah ! ſi ta volonté s'accorde avec mes vœux,
En guériſſant Adam, fais tous les ſiens heureux ;
Differe ſon trépas, rends l'époux à ma mere,
A la terre un modele, à ſes enfants un pere ;
Ordonne, au même inſtant ceſſeront ſes douleurs :
Et les plus doux tranſports renaîtront dans nos cœurs.

Tandis qu'Abel ainſi dépeignoit ſes alarmes,
Soudain l'air parfumé l'enivre de ſes charmes ;
Aux doux ſons qu'il entend, répondent les échos,
Un Séraphin l'appelle, & prononce ces mots :
Calme tes ſens, écoute ; aux maux que l'homme endure,
Par des remedes sûrs a pourvu la nature ;
Prends ces plantes, ces fleurs, & qu'un feu modéré
En tire pour Adam un ſuc bien préparé ;

Donne-lui ce breuvage. Il dit. Abel docile ;
De l'Ange au même inſtant ſuit le conſeil utile ;
Il court au lit d'Adam, y trouve Eve & Méla :
Sur un mont, leur dit-il, où le ciel m'appella,
Un de ſes Envoyés m'a donné ce remede ;
Qu'il détruiſe, oh mon pere, un mal qui vous obſede!
Prenez ce don céleſte ; en calmant vos douleurs,
Il vous rendra la vie, & ſéchera nos pleurs.

Chacun à ce récit mêle des cris de joie :
Rendons graces à Dieu des biens qu'il nous envoie :
Déja, s'écrioient-ils, mon pere preſque éteint,
Se ranime, & l'eſpoir ſur ſon viſage eſt peint.
Le vieillard, à ces mots, ſur ſon lit ſe ſouleve,
Serre la main d'Abel, embraſſe ſa chere Eve :
Toi, par qui le Seigneur a pris ſoin de mes jours,
Mon tendre fils, dit-il, béni ſoit ton ſecours.

Caïn arrive alors, & voit cette alégreſſe ;
Ses parents dans la joie étonnent ſa triſteſſe,
Chacun court dans ſes bras ; Méla l'inſtruit enfin,
Qu'un baume a du mourant adouci le deſtin.
Penſif, il joint Adam, le plaint, le félicite :
Mais, mon pere, dit-il, un noir ſoupçon m'irrite ;
Vous béniſſez Abel, & moi, le premier né,
Dans vos tendres égards je ſuis moins fortuné.
Reçois, répond Adam, tandis que je reſpire,

La faveur que de moi ta tendreſſe deſire ;
Puiſſe-t-elle à jamais calmer ton cœur jaloux !
Mes fils, que la concorde ici regne entre vous.
Il dit : mais ſi Caïn embraſſe alors ſon frere,
Loin de lui, tout lui peint les ordres de ſon pere :
Adam demande en vain, redit-il aux échos,
Que mon ame toujours conſerve un doux repos ;
Le puis-je, quand ſes dons, que mes efforts obtiennent,
S'offrent aux vœux d'Abel, & ſouvent les préviennent ?
Pour qu'il ſoit plus chéri, Dieu même par ſes mains
D'un antidote utile enrichit les humains :
Peut-il me reſpecter, quand il voit cet outrage ?
Que ſert mon droit d'aîneſſe ? il en a l'avantage :
Loin de me conſoler dans mes travaux des champs,
Les Anges par leurs voix viennent flatter ſes ſens ;
Il les voit ſur les monts où ſes chants retentiſſent,
Et ſur les prés fleuris où ſes troupeaux bondiſſent :
Tout lui rit, ſa moiſſon croît au gré de ſes vœux ;
Moi, je ſeme ſans fruit, & ſuis né malheureux.

C'eſt ainſi que Caïn, qui travailloit ſans ceſſe,
Par ſes réflexions aggrave ſa triſteſſe ;
Mais d'un nuage en feu les rayons du ſoleil,
Tombant ſous l'horizon, appelloient le ſommeil,
Lorſqu'Adam de ſon lit ſortit d'un pas agile ;
Près d'Eve, & l'œil content, ſuivi de ſa famille,
A terre il ſe proſterne, & par des chants nouveaux

Exalte ainſi le ciel qui ſoulagea ſes maux :
Aſtre, je te ſalue, ô toi, dont la lumiere
Daigne encor par ſes feux éclairer ma paupiere ;
Monts, dont le ſoir la cime en reçoit les rayons ;
Je vous revois, hélas ! & vous, jeunes moiſſons ;
L'automne à mes beſoins vous offrira ſans doute ;
Murmure des ruiſſeaux, qu'avec plaiſir j'écoute ;
Belles fleurs, vos attraits renaîtront donc pour moi ?
Oui, ces bois, où de Dieu j'ai médité la loi ;
Pour me fournir de fruits, préviendront mon envie ;
L'Etre qui m'a guéri, veut prolonger ma vie.
Il dit, & la nature, attentive à ſes vœux,
L'anime, & s'applaudit de le revoir heureux.

Les derniers feux du jour qui percent les feuillages,
A peine de leurs traits coloroient ces rivages,
Que près d'Adam Caïn revient avec Abel ;
Leur pere, qui pour eux invoquoit l'Eternel,
A leurs raviſſements joint ſes larmes de joie ;
Il bénit la ſanté que le ciel lui renvoie,
Et va ſeul dans ſa grotte y goûter le repos.

A ſon départ, Abel peint ſon ame en ces mots :
Mon frere, Adam revit ; ce jour nous eſt propice ;
Allons au premier Etre offrir un ſacrifice :
Déja l'aſtre du ſoir nous prête ſon flambeau,
Je cours ſur mon autel immoler un agneau.

Il dit. Caïn s'écrie : Ainſi que vous, mon frere,
Je rends graces au ſort qui nous redonne un pere ;
Mais c'eſt vous dont la main lui rendit la ſanté ;
Votre encens par un Ange à Dieu ſera porté,
Et pour le mien le ciel ſera moins favorable.
Quoi ! dit Abel, l'envie aigrit ton cœur coupable !
Pour ſoulager Adam, ſi Dieu ſe ſert de moi,
Qu'importe ? il l'a guéri ; viens, c'eſt auſſi pour toi ;
Viens, que ſur nos autels un doux parfum s'enflamme,
Et que ces noirs ſoupçons ſoient bannis de ton ame.
Tandis que ſans répondre, il court ſeul dans les champs,
Abel au Roi des cieux préſente ſon encens ;
Le feu pur qu'il répand, de la nuit perce l'ombre.
De ſon côté, Caïn, inquiet & l'œil ſombre,
Allume ſes parfums... A l'inſtant les buiſſons
S'agitent, & les vents font gémir les moiſſons ;
Il voit ſur ſon autel les flammes redeſcendre,
Et près de lui dans l'air ces mots ſe font entendre :
Il en eſt temps encor, fuis tes ſoupçons jaloux ;
Abel t'aime, & pourquoi cauſe-t-il ton courroux ?
Change tes mœurs, le ciel prendra ſoin de ta vie.
La voix ſe tut. Caïn, dont l'ame étoit ſaiſie,
Craintif, déſeſpéré, fuyant ces triſtes lieux,
Voit l'offrande d'Abel, dont le feu monte aux cieux :
Qu'il eſt heureux, dit-il ! toujours un vent propice,
Au Maître des deſtins porte ſon ſacrifice,
Et tous les éléments ſe liguent contre moi :

Evitons cet aſpect ; j'en friſſonne d'effroi.
Si je voyois long-temps un ſuccès qui m'outrage,
Contre un trop cher objet il porteroit ma rage.
Que dis-je ? c'eſt ſur moi qu'il faut tourner mes coups ;
Sort cruel, ſur moi ſeul épuiſe ton courroux,
Viens d'un infortuné terminer la miſere ;
J'expie, ah ! je le vois, le crime de mon pere :
Offrons-nous à ſes yeux ; par les maux que je ſens,
De ſa race à venir qu'il ſache les tourments...
Non, ſouffrons en ſilence, épargnons ſa vieilleſſe ;
S'il en mouroit d'effroi, j'en mourrois de triſteſſe....
La nature me hait, j'appelle en vain la mort ;
De tous les êtres nés j'ai le plus cruel ſort :
Grand Dieu, dans mes malheurs ſois-moi plus favorable ;
Sans doute j'ai péché, puiſque ta main m'accable ;
Mais pardonne mes torts, je me jette en tes bras ;
Anéantis mon être, ou viens guider mes pas.

*Fin du troiſieme Chant.*

# IMITATION
## DU POËME D'ABEL.

### *QUATRIEME CHANT.*

L'Etoile du matin voyoit naître l'aurore,
Sur leurs nids les oiſeaux ſe repoſoient encore,
Les premiers feux dont l'air reçoit les doux rayons,
De leur émail à peine avoient doré les monts,
Et Caïn, dont le cœur eſt rongé de triſteſſe,
Quitte déja Méla, qui gémiſſoit ſans ceſſe.
Elle ignoroit, hélas! que l'époux qui la fuit,
Eût entendu les pleurs qu'elle a verſés la nuit;
Il parcourt les déſerts, & ſa voix, qui murmure
Comme l'onde en fureur, fait frémir la nature:
O nuit! s'écrioit-il, qu'annonce mon réveil?
Après un ſonge affreux, je goûtois le ſommeil;

L'air a gémi ſoudain, & Méla, par ſes larmes,
De mon ame agitée en a banni les charmes!
Hélas! le jour naiſſant n'éclairera mes yeux,
Que pour y retracer mon deſtin odieux;
Le repos fuit mes ſens; oui, Méla qui ſoupire,
Ignore la terreur que mon deſtin m'inſpire:
Si cette épouſe eût vu mon encens rejetté,
Et l'hommage d'Abel par le ciel accepté,
Je lui pardonnerois la douleur qui l'accable;
Mais qu'a-t-elle à gémir? je ne ſuis point coupable;
Je l'adore, & mon ſort ne dépend pas de moi.
Sommeil, calme mes ſens; viens, j'ai recours à toi;
Dans ma cabane en vain j'ai recherché tes charmes;
Ici, de nul mortel je ne verrai les larmes:
Si les monſtres cruels y troublent mon repos,
Je ſaurai m'en défendre.... En prononçant ces mots,
Epuiſé de fatigue, il tombe ſous l'ombrage,
Et ſur ſes yeux Morphée étend un doux nuage.

D'un vol myſtérieux Malec ſuivoit ſes pas:
Il dort, dit-il, ſon ame eſt ouverte aux combats;
Que l'envie à l'œil louche à l'inſtant s'en empare,
Qu'une fureur ſans frein rende ſon cœur barbare;
Volez, fantômes vains; ſonges, frappez ſes ſens.
Il dit, & de Caïn ſuit tous les mouvemens,
Voit ſon trouble, & jouit des tourments qu'il endure:
Les vents qui mugiſſoient, mêlent ſa chevelure;

Mais

Mais rien ne le réveille, & le ſommeil vainqueur,
A ſes eſprits trompés peint des objets d'horreur;
De ſa race à venir il voit la deſtinée;
L'un, qui doit aux travaux ſa vie infortunée,
Seme un terrein ingrat, ou creuſe un puits profond;
Sous le poids des fardeaux, l'autre ride ſon front;
Leurs femmes ſous des toits que bâtit l'indigence,
De l'épargne & des ſoins tirent leur ſubſiſtance;
Plus loin, les fils d'Abel danſent aux bords des eaux;
Ou ſur des prés féconds conduiſent leurs troupeaux;
Et non contents des biens qu'ils recueillent ſans peines,
De leurs voiſins actifs uſurpent les domaines.
Dans ſes ſonges Caïn vit ainſi ſes neveux
Par le nombre aſſervir ſes enfants malheureux.
Ce noir tableau l'éveille, & dans ſon épouvante,
Abel, qui le cherchoit, s'offre à ſa vue errante.
Ah! le voici, dit-il, ce favori de Dieu;
Quoi! c'eſt toi, dont les fils régneront en ce lieu?
Il faut donc que ma race, en travaillant ſans ceſſe,
De tous tes deſcendants nourriſſe la molleſſe?
Un ſonge cette nuit m'a peint mon triſte ſort;
Mes maux dans tous les miens vivront après ma mort!
Maudits ſoient les climats où ma mere coupable
Me donna la lumiere.... ô deſtin qui m'accable!
Détruis mes fils & moi; tonne, ciel en courroux,
Et qu'aux yeux que je hais, je tombe ſous tes coups.

Qu'entends-je, dit Abel dans ſa ſurpriſe extrême!
Caïn, mon frere, écoute un être heureux qui t'aime;
Dis-moi quel eſt l'objet qui trouble ici tes ſens;
J'y venois pour jouir de tes embraſſements,
Et goûter avec toi les biens que la nature,
A l'aide de tes ſoins, nous donne ſans meſure.
Allons rejoindre enſemble Adam, qui nous attend...
Quand, de te retrouver, mon cœur tendre eſt content,
Quel effroyable accueil! quoi! l'erreur d'un vain ſonge,
Sans craindre un Dieu vengeur, au déſeſpoir te plonge!
Rappelle tes eſprits, & penſe déſormais
Que ta bouche a promis de nous donner la paix.
Dis-moi, depuis ce jour t'ai-je fait une offenſe?
Si j'ai tort, à tes pieds je tombe ſans défenſe;
Loin de lancer ſur moi ton œil étincelant,
Parle, je t'en conjure. Il dit, & tout tremblant,
Joint ſon frere, qui fuit & pâlit à ſa vue.

Malec, qui de ce tigre apperçoit l'ame émue,
S'en empare, & ſur lui diſtille ſon venin.
La jalouſe fureur brûle à l'inſtant Caïn;
Il revient ſur ſa proie: O ciel! ſa main perfide
Lui lance, en rugiſſant, ſa maſſue homicide!
Sous ſes coups Abel tombe, & pour ſon deſtructeur
Son regard montre encor le pardon dans ſon cœur.
Cette fleur, dont Adam faiſoit tous ſes délices,
Périt dès ſon printemps! faut-il que, né ſans vices,

Le premier, par un crime il deſcende au tombeau,
Et de la mort, aux ſiens donne un ſi noir tableau?
Il expire, & ſon ſang teint le bras qui l'immole.

A cet aſpect, Caïn friſſonne, ſe déſole;
Son crime l'épouvante, & malgré ſes ſanglots,
Au mourant, qu'il regrette, il adreſſe ces mots:
Maudite ſoit ma rage; Abel, entends ma plainte;
Que vois-je? ton front pâle accroît encor ma crainte!
Quoi! je t'appelle en vain! mon frere, éveille toi...
Infernale maſſue, éloigne-toi de moi;
Tu ſervis trop ma haine; ah! pour laver mon crime,
Si mon ſouffle pouvoit rendre au jour la victime!
Je l'embraſſe, & déja j'entendrois ſes accens....
Non; ſes yeux ſont éteints, la mort glace ſes ſens?
Ma faute eſt ſans remede.... Où fuir? mon corps chancelle.
Il dit: mais accablé par ſa douleur cruelle,
Dans un morne ſilence il étouffe ſes cris.

Malec, témoin du trouble où flottent ſes eſprits,
Se rit du vain remords qui tient ſon ame en proie;
L'innocence au tombeau le flatte, & fait ſa joie.
Quel triomphe, dit-il? ah! qu'il m'eſt doux de voir
Un vil mortel détruit, un autre au déſeſpoir!
Non, avant notre chûte, aux cieux jamais la gloire
N'offrit à mon orgueil de ſi douce victoire:

L'enfant le plus chéri des humains que je hais,
Meurt de la main d'un frere, & c'eſt par mes forfaits!
Ceux de Satan jadis n'ont rien de comparable;
Reportons aux enfers ma haine redoutable;
Que le bruit de mes faits faſſe aux funebres lieux,
Dans le bitume ardent pâlir mes envieux.
Ivre de ſes ſuccès, ce démon cherche encore
L'innocent que la mort par ſes ruſes dévore;
Mais l'épaiſſe vapeur qu'un vain orgueil produit,
L'aveugle & le replonge aux gouffres de la nuit.
Ainſi Dieu l'ordonnoit, & voulut que ſes Anges
Du vertueux Abel chantaſſent les louanges.
Michel, vole, dit-il, cours venger ſon trépas;
Que ſur ſon meurtrier l'air tonne par éclats;
Annonce à tous l'horreur qu'aux cieux répand ſon crime.
Sur la terre à l'inſtant l'Ange joint la victime;
Son ſouffle la parfume, & l'eſſence des fleurs
Aux cendres qu'il arroſe, imprime leurs couleurs.

Déja l'ame d'Abel au Ciel étoit montée;
Dépeindre le bonheur dont elle eſt tranſportée,
Surpaſſe mon pouvoir; jugeons par les beautés
Que les mers & la terre offrent de tous côtés,
Combien le Créateur en mit dans ſes demeures:
Là, loin que le dégoût vienne compter les heures,
Tout ſans ceſſe eſt nouveau, tout y plaît ſans effort;
Chacun jouit, & nul n'envie un meilleur ſort.

Tandis qu'Abel aux cieux reſplendiſſoit de gloire,
Le crime de Caïn, toujours dans ſa mémoire,
Le pourſuit ſur les monts, ſaiſit ſes ſens d'horreur;
Le jour accroît ſa honte, & la nuit ſa terreur;
Rien de ſes pleurs amers ne peut tarir la ſource:
L'ombre d'Abel, dit-il, vient arrêter ma courſe;
Elle me ſuit, fuyons... non, il faut aux enfers
Lui montrer mes regrets, & languir dans les fers;
Des volcans ſouterreins l'air rend l'affreux murmure;
Tout tremble, & des démons j'éprouve la torture.
On me demande un frere... il n'eſt plus... c'eſt pour moi
Que la foudre ſans doute ici répand l'effroi?
Vers le gouffre voiſin mon corps en vain s'élance....
Quoi! de mourir ainſi Dieu m'ôte la puiſſance!
Je le ſens, il m'arrête, & veut que mes remords
De mes ſens égarés détruiſent les reſſorts;
Mais d'un nuage en feu ſort un bataillon d'Anges!
D'Abel, je les entends, ils chantent les louanges;
Et toi, me diſent-ils, écoute tes deſtins;
Le ciel maudit tes champs; tes travaux ſeront vains;
Il veut, pour te punir, que la honte t'opprime;
Vois le ſang de ton frere, & gémis de ton crime.

De ce terrible arrêt Caïn reſte accablé;
Son corps eſt immobile, & ſon eſprit troublé,
Tel que ſeroit l'impie à la chûte des aſtres,
Confond tous les objets, ne voit plus que déſaſtres,

Manque d'expreſſions pour peindre ſa terreur ;
Et d'être anéanti feroit ſon ſeul bonheur.
Dans la crainte où long-temps il gémit en ſilence ;
Sous un rocher voiſin en rampant il s'avance :
Que vois-je ici, dit-il ? c'eſt Abel chez les morts !
Chere ombre, plains un frere abîmé de remords ;
Tes douleurs, en mourant, furent bien moins
cruelles....
O ciel ! de ton trépas mes mains ſont criminelles !
Un ſonge m'inſpira cet horrible deſſein ;
Sans doute un être impur l'avoit mis dans mon ſein !
Que ce traître en enfer, où gémit l'impoſture,
Eprouve les tourments qu'un cœur coupable endure ;
Il me perd, & ſe rit de m'avoir ſuborné.

De douleur, à ces mots, il tombe conſterné ;
Le trouble de ſon ame en détruit la ſubſtance,
Et ſans être au néant, il n'a plus d'exiſtence.

Cependant dès l'aurore Eve avec ſon époux,
Cherchoit, pour le charmer, les parfums les plus doux :
Cher Adam, diſoit-elle, en ce jour ſans nuages,
Du Paradis terreſtre on croit voir les rivages ;
Mais d'un lieu dont Satan par mes torts t'a chaſſé,
Je te reparle en vain, oublions le paſſé ;
Viens, jouiſſons en paix des fruits, de la verdure
Qu'en ces nouveaux climats la terre a pour parure.

Belle Eve, répond-il, allons vers ces ruiſſeaux ;
Tous les matins Abel y mene ſes troupeaux ;
Sans doute, ce beau ciel à le prier l'invite :
Mon bien-aimé, dit-elle, un autre ſoin m'agite ;
Dans ces flexibles joncs, que mes mains ont treſſés ;
Tu vois des fruits divers par mes ſoins entaſſés ;
Portons-les à Caïn : il penſe & dit ſans ceſſe
Que pour d'autres que lui notre amour s'intéreſſe ;
Otons-lui ce ſoupçon, il cauſe ſon malheur.

Ton projet, dit Adam, charme & touche mon cœur ;
Cherchons mon premier né ; ce beau jour, je l'eſpere,
Le rendra plus ſenſible à notre ardeur ſincere ;
Quel moment fortuné ; ſi dans nos champs fleuris,
Notre abord, ſur ſon front faiſoit naître les ris !

Dans ces doux entretiens, l'eſpoir hâte leur courſe ;
Quelle erreur ! de leurs maux ils vont groſſir la ſource !
Eve, en ſortant des bois, s'écrie : Adam, vois-tu ?
Grand Dieu ! quel eſt l'objet à mes pieds abattu ?
J'en frémis... c'eſt Abel ! je vois ſa chevelure...
Réveille-toi, mon fils, tout brille en la nature,
D'aucun nuage obſcur l'horizon n'eſt borné ;
Pourquoi ſans mouvement reſtes-tu proſterné ?
Malgré moi, la frayeur de mon ame s'empare.

Approchons, dit Adam ; ciel ! quelle main barbare

A déchiré ſes flancs ? ſon ſang coule à grands flots !
A cet aſpect, ſa voix ſe perd dans ſes ſanglots ;
Sur leur fils expirant tous deux ſe précipitent.

Aux lieux qu'il fuit, Caïn, que ſes remords agitent,
Revient, & malgré lui voit cet affreux tableau ;
Près d'Abel, que ſa rage a conduit au tombeau,
Il voit ſon pere en pleurs, Eve preſque ſans vie :
C'eſt moi qui l'ai frappé, leur dit-il en furie ;
Tous deux, maudiſſez l'heure où j'ai reçu le jour ;
Mon bras ſeul a détruit l'objet de votre amour ;
Sous un roc, loin de vous, je vais fuir l'œil du monde.
Tels qu'un couple d'amants prêts à périr ſur l'onde,
S'embraſſe, & vers le ciel tourne leurs yeux errants,
Ainſi frappés d'horreur ſont nos premiers parents ;
Sur ſes regrets Adam rompt d'abord le ſilence :
Où ſommes-nous, dit-il ? où porter ma vengeance ?
D'un des miens, qui n'eſt plus, ai-je vu l'aſſaſſin ?...
Quoi ! c'eſt ſon frere ?... O ciel ! c'eſt mon fils, c'eſt Caïn !
Pere trop malheureux, mon crime perd ma race ;
Abel, à ton aſpect, un froid mortel me glace....
Mais que dis-je ? Eve expire ! ah ! chere épouſe, hélas !
Reprends tes ſens, & m'aide à ſoutenir mes pas ;
Comment ſupporter ſeul le mal qui me déchire !...
Cependant Dieu le veut, je bénis mon martyre :
Ciel ! quelle obſcurité voile mes yeux en pleurs ?

O mort ! eſt-ce toi ? viens, termine mes malheurs....
Non ; differe un moment, Eve ouvre la paupiere ;
Que dira-t-elle, hélas ! en voyant la lumiere ?
Son fils, ſous ſes regards, va deſcendre au tombeau !
Hélas ! s'écria-t-elle, un frere eſt ſon bourreau ;
Il fuit, je n'entends plus ſon courroux qui m'accable ;
C'eſt moi qu'il doit haïr, je ſuis la plus coupable ;
J'ai péché la premiere ; Adam, pere chéri,
Ranime cet enfant que mes flancs ont nourri.
Son corps eſt immobile ; Abel, qu'en vain j'appelle,
Mon fils, rouvre les yeux, vois ma douleur cruelle ;
Es-tu ſourd à mes vœux ?... Oui, la mort t'a détruit !
Le voilà, ce trépas que mon crime a produit ;
O remords éternels ! tendre époux, tes alarmes,
Pour moi ſont à jamais une ſource de larmes ;
C'eſt moi qui t'ai ſéduit, à moi ſeule tes cris,
Avec juſtice, Adam, redemandent un fils ;
A bon droit mes enfants demanderont un frere ;
Pour aggraver mes torts, le ciel m'a donc fait mere !
Quel ſort ! ſa voix alors ſe perd dans ſes ſanglots ;
Mais ſon époux l'appelle, & calme ainſi ſes maux :
Veux-tu toujours, chere Eve, affliger ma tendreſſe ?
Je t'ai tout pardonné, pourquoi veux-tu ſans ceſſe,
Par les reproches vains qu'à toi-même tu fais,
Du reſte de nos biens détruire les attraits ?
L'erreur nous a perdus, ſans doute ; mais notre être
Semble, malgré nos torts, chéri de notre maître :

Oui, mon Dieu, ſur la terre, où tout vit ſous ta loi;
Tu permets dans nos maux d'avoir recours à toi;
Belle Eve, nous vivons, & quand le corps expire,
Sur l'ame qui le fuit, la mort perd ſon empire;
Tu le ſais, la vertu mene au divin ſéjour;
Là, du ſort des élus nous jouirons un jour.
Nous avons pour garant le Dieu qu'on y révere...
Mais quelle horreur! Abel meurt par la main d'un frere!
Se peut-il que Caïn... Oui, cher Abel, c'eſt lui
Qui fait nos maux, dit Eve, & t'immole aujourd'hui.
Puiſſe auſſi le trépas terminer nos alarmes....
Vains regrets! ton cœur pur, où je verſois mes larmes,
Eſt glacé pour toujours! tes yeux ſont obſcurcis!
A jamais de ton front la mort chaſſe les ris;
Je n'entends plus ta voix, qui cent fois m'a ravie....
Eve, malgré l'horreur dont ſon ame eſt remplie,
Se reſſouvient qu'Adam blâme ſon déſeſpoir:
Cher époux, t'obéir eſt mon premier devoir;
Je me tais, tu le veux, dit cette infortunée...
A peine je ſoutiens ma triſte deſtinée;
Mais c'eſt l'ordre du ciel...S'il faut ſubir ſa loi,
Mon cœur foible & plaintif n'a pour appui que toi;
Souffre encore à mes pleurs (que je ne puis ſuſpendre)
De tomber ſur Abel, & d'arroſer ſa cendre:
Veuille le Créateur en arrêter le cours!

Ces époux s'embraſſoient, & gémiſſoient toujours;

Tout-à-coup un Archange à leurs yeux ſe préſente,
L'émail de l'arc-en-ciel peint ſa robe éclatante,
Et ſon front ſans nuage annonce la candeur.
Tandis qu'il s'avançoit, chere Eve, quel bonheur!
Regarde, dit Adam, vois ce courier céleſte;
A ſon aſpect, mon ſort me paroît moins funeſte;
De nos buiſſons fleuris offrons-lui les préſens.
L'Ange arrive à ces mots, il reçoit leur encens,
Et tous deux en ſilence attendent ſes oracles.

Par pitié pour vos maux, Dieu permet des miracles;
Un pur eſprit, dit-il, eſt viſible aujourd'hui:
Je ſuis l'Ange qu'Abel eut toujours près de lui:
Quand ce fils vers le ciel élevoit ſa paupiere,
C'eſt moi qui des vertus lui montrois la lumiere;
Pourquoi vous déſoler, s'il a quitté ces lieux?
Il n'eſt point au néant, ſon ame vit aux cieux;
Des vils liens du corps elle rompt l'eſclavage:
Pour connoître les biens dont il entre en partage,
Vos ſens ſont trop bornés, il voit ſon Créateur;
De vos juſtes regrets modérez la douleur;
Sous cent formes, la mort, qu'en vain chacun redoute,
Des lieux où regne Abel, vous ouvrira la route;
Pour ſon corps, dont vos yeux craignent l'affreux tableau,
Adam, Dieu veut qu'ici tu creuſes un tombeau;
Obéis: à ces mots, qu'un ſon divin exprime,
Notre couple ſent moins le chagrin qui l'opprime.

Ainſi dans la diſette où la ſoif nous réduit,
Soudain le bruit des eaux vers l'eſpoir nous conduit.
Sur l'Ange, qui déja s'élevoit dans la nue,
D'un front plus calme Adam fixant de loin ſa vue,
S'écrioit : Roi des cieux, tu veilles donc ſur nous !
Tes bontés, je le vois, ſurpaſſent ton courroux ;
Pourquoi nous affliger, quand cette courte vie,
D'une autre près de toi, doit être un jour ſuivie ?
Si le trépas d'Abel a dû nous déſoler,
Par ſon bonheur préſent, il faut nous conſoler ;
Hâtons-nous d'accomplir les volontés céleſtes,
Et d'un fils qui n'eſt plus, portons les triſtes reſtes.

Mon bien-aimé, dit Eve, en t'écoutant, mon cœur
Eſt plus calme, & la mort y répand moins d'horreur ;
Tes vertus ſont ma force, & comme un lierre tendre
Joint l'arbre dont l'abri des vents peut le défendre,
Toujours à tes côtés je cherche mon ſoutien.
Adam, loin de répondre à ce doux entretien,
Sous ſon fardeau cruel gémit, marche en ſilence,
Et vers leur grotte, en pleurs, Eve avec lui s'avance.

*Fin du quatrieme Chant.*

# IMITATION

## DU POËME D'ABEL.

### CINQUIEME CHANT.

Comme au feu des éclairs on voit un voyageur
Fuir d'un antre où la nuit redoubloit ſa terreur,
Thirza fuit de ſon lit, un ſonge l'épouvante :
Dans l'ombre qu'ai-je vu, dit-elle encor tremblante?
Aurore, dont l'éclat détruit ce noir tableau,
Pour éclairer mes pas, prête-moi ton flambeau;
Il peint déja nos champs, & tout ravit la vue;
Vous, oiſeaux, dont les ſons calment mon ame émue,
Aux accords de ma voix joignez vos doux accens;
Célébrons l'Eternel : ſeule, par mon encens,
Puis-je de ſes bienfaits payer le nombre immenſe?
Non; pendant le ſommeil il prend notre défenſe;

Qu'au matin, chaque jour, pour exalter ſa loi,
Tous les êtres vivants s'uniſſent avec moi.

De roſes, à ces mots, Thirza fait des guirlandes,
Les vents portent aux cieux l'odeur de ſes offrandes,
Le ſoleil luit, & l'onde en réfléchit les feux ;
Mais ſur les prés fleuris ſon cœur, loin d'être heureux,
Ignore d'où provient l'horreur qui l'environne ;
D'un nuage à ſes yeux l'horizon ſe couronne :
Quoi ! l'orage, dit-elle, obſcurcit ces côteaux !
Le trouble de mes ſens accroît encor mes maux ;
Objet de mon amour, entends ma voix tremblante,
Soutiens-moi, je chancele, accours vers ton amante :
Que vois-je ? c'eſt Méla qui répond à mes cris !
Racontons-lui l'effroi qui glace mes eſprits . . . .
Un ſpectre que la nuit, ma ſœur, m'a peint en ſonge,
Me ſuit, & dans l'horreur où ſon aſpect me plonge,
Je cours chercher Abel ; ah ! dit Méla, du moins
Tu le verras content, c'eſt le prix de tes ſoins ;
Mais rien de mon époux ne bannit la triſteſſe ;
Le travail lui déplaît, il maudit la molleſſe ;
Tout l'afflige & l'irrite, & mon tourment cruel
Eſt la haine ſur-tout qu'il montre contre Abel.

A ce récit, Thirza joint ſes larmes aux ſiennes,
Et lui dit : Oui, ma ſœur, vos peines ſont les miennes,

Les fureurs de Caïn font tout notre malheur ;
Eſpérons que le ciel attendrira ſon cœur ;
Pour nos parents alors la vie aura des charmes.
Ah ! s'écrioit Méla, qu'il me coûte de larmes !
Je le plains, & la nuit ſouvent à ſes côtés,
Pour lui du Créateur j'invoque les bontés ;
De mes ſoupirs ſecrets, quand l'effort le réveille,
Son déſeſpoir ainſi vient frapper mon oreille :
Tu m'ôtes le ſommeil, cruelle, & dans ces lieux,
C'eſt l'unique bonheur que m'ont laiſſé les cieux.
Ces reproches amers redoublent ma contrainte ;
Ne pouvant le calmer, j'exhale au loin ma plainte,
Et mes jeunes enfants, qu'éveille le matin,
Me demandent en pleurs l'objet de mon chagrin.
Que répondre ? leurs cris font gémir ma tendreſſe,
Et telle qu'une fleur que le vent bat ſans ceſſe,
Par mes maux redoublés je péris de douleur.
Dans quel trouble Caïn jette aujourd'hui mon cœur !
A ſon lever jamais il ne fut ſi terrible,
Dans ſes yeux enflammés ſa rage étoit viſible ;
Las des jours que le ſort a daigné lui donner,
Par ſes vœux criminels il m'a fait friſſonner !
A l'inſtant, il eſt vrai qu'attendri par mes larmes,
Son repentir ſincere a calmé mes alarmes ;
Mais bientôt ſon courroux loin de moi l'a porté :
Quand le feu des éclairs perce l'obſcurité,
A peine leur éclat a diſſipé les ombres,

Que leur fuite rapide en rend les airs plus ſombres ;
Par ſon départ ſubit, Caïn m'accable ainſi ;
Puiſſe un jour par le ciel ſon cœur être adouci !
Cet eſpoir eſt le ſeul qui m'attache à la vie.
Elle dit ; mais ſa ſœur, de ſon ſort attendrie,
D'un œil plus attentif ſuit le bruit qu'elle entend :
On vient à nous, dit-elle, écoutons... A l'inſtant
Sur Méla ſon appui, Thirza tombe éperdue ;
J'en frémis, quel objet s'eſt offert à ſa vue !
Abel, ſon tendre époux, qu'Adam porte au tombeau !
Eve, qui d'un pas lent ſuit ce triſte fardeau,
Gémit, & du Trés-haut implore l'aſſiſtance.
Le premier pere en pleurs garde un morne ſilence ;
Il craint qu'à ſon fils mort ſes cris ſoient importuns,
Et de cette victime offre au ciel les parfums.
A ce cruel tableau, Méla, d'horreur ſaiſie,
Chancele, & voit ſa ſœur prête à perdre la vie.

De trois amis qu'au port l'orage a fait périr,
Si deux ſauvés des flots ont vu l'autre y mourir,
Frappés d'effroi, tremblants, dans l'abîme ils retombent ;
Ainſi les filles d'Eve à leur douleur ſuccombent,
L'aſpect d'Abel éteint égare leurs eſprits ;
Sur la terre, un moment, Adam poſoit ce fils,
Et ſoutenoit la mere accablée & tremblante.

Où

Où ſuis-je, s'écria Thirza preſque expirante ?
N'eſt-il plus ? juſte ciel ! cher époux ! ah ! pourquoi
Revois-je le ſoleil pour le revoir ſans toi ?
Le jour bleſſe mes yeux ; que je ſuis malheureuſe !
Sans l'objet qu'on chérit, la vie eſt odieuſe :
Ah ! ma ſœur, dit Méla, calme-toi, ſuis mes pas,
Peut-être il vit encor ; viens, prends-le dans tes bras,
Tes doux embraſſements ranimeront ſa cendre.
Les deux ſœurs, à ces mots, près d'Adam vont ſe rendre ;
L'une appelle ſon frere, & l'autre ſon époux :
Mon pere, dit Thirza, quoi ! le ciel en courroux
Me priveroit d'Abel ! non : il dort, je l'eſpere ;
Plongeons-nous ſur ſon ſein.... ah ! que vois-je, ma mere ?
Son front eſt teint de ſang ! ſur la terre, à ces mots,
Elle tombe ſans voix.... Pénétré de ſes maux,
Adam vient à ſon aide, & flatte ainſi ſon ame :
Ma fille, cet époux que regrette ta flamme,
Va deſcendre au tombeau ; j'en gémis comme toi ;
Mais lorſqu'Eve en pleurant l'y portoit avec moi,
Son gardien céleſte a frappé notre vue :
Votre juſte douleur, m'a-t-il dit, m'eſt connue ;
Pleurez ſans déſeſpoir, Abel revit aux cieux,
Son corps ſeul eſt détruit ; mais ſi, loin de ces lieux,
Des terreſtres liens ſon ame eſt ſéparée,
Vous la joindrez bientôt ſous la voûte azurée ;
Ceſſez de profaner, par des pleurs ſuperflus,

Les cendres d'un mortel mis au rang des élus.

A ce récit, Thirza répondoit par des larmes,
Et Méla, dont les maux avoient terni les charmes,
S'écrioit : Quoi, mon pere ! ordonnez-vous, hélas !
D'oublier votre fils qu'enleve le trépas ?
Non, à jamais nos pleurs arroſeront ſa cendre ;
Pour te rejoindre, Abel, faut-il encore attendre ?
Si le ciel le permet, j'y vole près de toi ;
Que Caïn, qui nous fuit, n'y vient-il avec moi ?
Du fond de ſon tombeau ſon frere encor l'appelle ;
Quand de ſa mort affreuſe il ſaura la nouvelle,
Il frémira d'horreur, & ſes jaloux tranſports
Seront par ſes regrets transformés en remords.
Mais que vois-je ? ma mere ! une terreur ſubite
Dans mes bras friſſonnants ſoudain vous précipite !
Adam reſte interdit ! quel préſage odieux !
Au nom de mon époux, tout frémit en ces lieux !
Que fait Caïn ? ô ciel ! ma fille, lui dit Eve,
Tremble, vers le Très-haut ta voix en vain s'éleve,
D'un fils dénaturé crains d'apprendre le ſort :
Eſt-il, répond Méla, victime de la mort ?...
Non, dites-vous, un crime... un deſtin plus perfide...
Quel eſt-il ? j'en frémis, ſon bras eſt homicide,
Je le lis dans vos yeux. Toutes deux, à ces mots,
Tombent preſque ſans vie : à l'une ſes ſanglots
Marquent ſon déſeſpoir, l'autre pleure en ſilence,

Et ſous un noir cyprès fuit le jour qui l'offenſe ;
Nul remede à leurs maux, tout aigrit leur chagrin.
Et près d'elles Thirza s'écrie : O fier Caïn,
Barbare meurtrier du plus vertueux frere,
Faut-il que dans ſon ſein t'ait enfanté ma mere !

Ma ſœur, reprit Méla, modere ton courroux,
Crains de maudire ici ton frere & mon époux ;
Sur lui plutôt des cieux détournons la vengeance ;
La victime, ſans doute, implore leur clémence :
A ſes vœux pour Caïn uniſſons nos accens.

Le coupable m'eſt cher, dit Thirza ; mais je ſens
Qu'au tombeau près d'Abel je vais auſſi deſcendre :
Que ne puis-je du moins me nourrir de ſa cendre !
Sans lui, mes jeunes ans ne m'offrent plus d'attraits,
Ma beauté perd ſon prix, & ces aſyles frais,
Ces bois, que j'ai chéris, vont me glacer de crainte,
De la mort en tous lieux mes yeux verront l'empreinte ;
Tout me rappellera l'objet de mes douleurs.
Oiſeaux, dont avec lui j'admirai les couleurs,
Vous pleurerez ſa perte, & vous auſſi, fontaines,
D'un murmure plaintif vous remplirez nos plaines ;
Seule dans les déſerts, je n'aurai pour tableau,
Que mon époux ſanglant & l'horreur du tombeau ;
Que mon ſort eſt affreux !... Eve à ces cris ſoupire :
Ah ! dit-elle, vos maux redoublent mon martyre ;

Mes filles, je le ſens, votre chagrin mortel
Eſt de mon premier crime un reproche cruel;
N'importe, par les ſoins que j'eus de votre enfance,
De votre amour pour moi j'implore la clémence.
Toutes deux à l'inſtant embraſſent ſes genoux,
Et voudroient dans leurs cœurs étouffer leur courroux;
Mais comment réſiſter au cri de la nature?
Déſeſpéré des maux que ſa famille endure,
Adam ainſi s'exprime: O mes enfants chéris!
Ceſſons nos pleurs, formons un cercueil à mon fils;
Son corps, né de la terre, y rentre; mais ſon ame
Eſt aux cieux; oui, déja l'amour divin l'enflâme:
Loin de le regretter, envions ſes deſtins;
Le temps, qui détruit tout, détruira nos chagrins:
La raiſon en triomphe. Il dit, & ſous un arbre
Poſe les os d'Abel, les recouvre d'un marbre,
Et cache aux fiens l'horreur dont il eſt pénétré.
Mais des fils de ſes fils il ſe trouve entouré;
Aux plaintes de leur mere, ils accouroient en larmes.

Chers parents, diſoient-ils, d'où naiſſent vos alarmes?
Pourquoi Caïn, Abel ne ſont-ils point ici?
Par eux votre chagrin pourroit être adouci...
Leurs noms vous font gémir! vous gardez le ſilence!
Dans leurs bras vous aimiez les jeux de notre enfance;

Leur abſence ſans doute occupe vos deſirs :
Pour les chercher, volons, imitons les zéphirs ;
Qu'en les trouvant, chacun ſoit utile à ſa mere.

Demeurez, mes enfants, reprit le premier pere ;
Vous appellez Abel, il n'eſt plus parmi nous ;
Son ame dans les cieux jouit d'un ſort plus doux,
Et ſon corps en ce lieu va repoſer en cendre :
Pour l'arroſer des pleurs que je vous vois répandre,
Proſternons-nous enſemble, & près de ſon tombeau ;
Qu'ainſi, de nos regrets, s'offre à Dieu le tableau :
Toi, qui régis le monde, & d'un ſouffle l'anime,
La mort t'immole ici ſa premiere victime...
Nous connoiſſons enfin ce monſtre deſtructeur ;
Il naît du crime, Abel éprouva ſa fureur.
Si pour le meurtrier j'implore ta clémence,
Il eſt auſſi mon fils, pardonne, & pour vengeance,
Qu'il ſente, des humains, l'état le plus cruel ;
A l'horreur des remords livre le criminel ;
Mais dans ſon repentir ſi ſon cœur perſévere,
Grand Dieu, ſur ſes forfaits jette un œil moins ſévere,
Accorde aux vœux d'Abel (que tu daignes bénir)
La grace de Caïn : puiſſe-t-il l'obtenir !
A tes pieds, tu l'as dit, l'homme le plus coupable
Eſt abſous, s'il maudit le péché qui l'accable ;

Tout change, & ta parole a toujours ſon effet.
Si le ſoleil nous luit, c'eſt ta main qui l'a fait;
Des fleurs qu'elle ſema, le printemps nous encenſe;
L'automne n'a de fruits que par ta bienveillance;
Tu nous combles de dons; mais ta foudre en éclats,
Et tes vents déchaînés font trembler les ingrats:
Oui, l'infortune en pleurs, l'heureux dans ſa victoire,
Prouvent également que tout ſert à ta gloire.
Roi des cieux, ſur la terre adoucis notre ſort,
Et qu'en ton ſein les miens volent après la mort.
Ah! déja mon deſir me met dans l'empirée;
De mes fils à venir mon ame eſt entourée;
Aux Anges avec eux je joins mes tendres ſons,
Le ciel nous eſt propice; oui, par nos uniſſons
L'air s'ébranle, & les porte à ces divines fêtes.
Etre infini, quel charme! où ſuis-je?... tu m'arrêtes
Ce bonheur, me dis-tu, n'eſt point encor pour toi.
La terre eſt ton appui... J'y rentre, c'eſt ta loi...
J'obéis... A ces mots ſuccede un long ſilence,
Chacun près du tombeau reſte ſans mouvement...
Le ſoir vint, ſes flambeaux brilloient au firmament;
L'air étoit ſans nuage, & Caïn, plein d'alarmes,
Erre dans les déſerts, les baigne de ſes larmes;
Et quand l'aſtre des nuits monta ſur l'horizon,
Le remords dans ſon cœur verſe ainſi ſon poiſon:
Globe brillant, dit-il, je fuis ta courſe ſombre,

Tel que toi, loin du jour, je me cache dans l'ombre;
Le calme y regne, & tout goûte ici le repos!
Mon cœur, ſeul agité, ſuccombe ſous mes maux....
Mais l'écho rend des cris qu'avec effroi j'écoute!
L'horreur de mon forfait les fait naître ſans doute;
Qu'à mes regards mon ſort offre un affreux tableau!
Quoi! c'eſt moi dont la main mit mon frere au tombeau!
Tout tremble à ce récit, je vois fuir les étoiles;
Nuit lugubre à jamais, couvre-moi de tes voiles,
Que mes champs foudroyés ſoient privés de moiſſons,
Et qu'aux troupeaux mes prés refuſent leurs gazons...
D'un roc parmi les ours oſons franchir la cime;
Là, ſous un antre obſcur je pleurerai mon crime,
Ou d'une ſource impure empruntant le ſecours,
Pour éteindre ma ſoif, j'abrégerai mes jours;
Mais ſi dans le ſommeil la fatigue me plonge,
J'en frémis, mes forfaits m'accableront en ſonge:
Pour expirer ainſi, faut-il que je ſois né!
A ces mots, en ſilence il reſte proſterné,
Les terreurs de la nuit environnent ſa tête,
Il croit qu'un Dieu vengeur à le frapper s'apprête;
Je n'ai plus droit, dit-il, d'implorer ſes bontés,
Et la nature en vain m'étale ſes beautés;
Je ne vois que mon crime... Echos, que j'importune,
Répétez mes ſanglots, plaignez mon infortune...
Non, calmons ces tranſports... Ah! je répands enfin

Les larmes que l'effroi retenoit dans mon ſein :
Tendres expreſſions, que mes remords font naître,
Aux yeux des miens en pleurs, hâtez-vous de paroître;
Pour les joindre, en rampant, cherchons l'obſcurité...
Que dis-je ? ce boſquet par Abel fut planté ;
Dans la fleur de nos ans, nous y danſions à l'ombre...
Infortuné Caïn, fuis cet aſyle ſombre,
Un tendre ſouvenir y déchire mon cœur.
Quel cri de déſeſpoir vient troubler ma douleur?
Ecoutons... c'eſt Thirza, qui gémit de mon crime!
Près du tombeau d'Abel, ſa plainte eſt légitime :
Je l'apperçois : ô ciel ! ſes yeux ſont égarés !
Les vents portent vers moi ſes cheveux déchirés !
Fuyons... Je ne le puis ! quel froid mortel me glace!
Tout tremble; eſt-ce déjà l'enfer qui me menace ?
Eſprits du ſombre abîme, ah ! ſuſpendez vos coups,
Laiſſez-moi de ma ſœur éviter le courroux...
Hâtons nos pas tremblants, avant qu'ici j'expire,
A mon épouſe en pleurs, montrons que je reſpire...
Comment à ſes regards offrir un criminel ?
Je verrai mes enfants fuir le ſein paternel,
Tout maudira le jour qui me donna naiſſance.
En gémiſſant ainſi, vers ſes toits il s'avance;
Au flambeau de la lune, appercevant Méla,
Frappé de ſa pâleur, d'horreur il recula.
Au fond de ſa cabane elle verſoit des larmes;
Et ſes fils dans ſes bras partageoient ſes alarmes.

A l'aſpect de leur pere, & la joie & l'horreur
Par leurs cris redoublés répandent la terreur.
Leur mere, de ſes ſens avoit perdu l'uſage;
Son époux inquiet, en tremblant l'enviſage,
Et tombe à ſes genoux : quel ſpectacle cruel !
Méla rouvre les yeux, voit ce cher criminel :
Caïn, s'écria-t-elle : Ah ! dit-il, tendre épouſe,
La ſource de mes maux eſt ma fureur jalouſe;
Pardonne ſi d'Abel j'enviai trop les biens,
Dans mes ſonges mes fils ſembloient ſervir les ſiens;
Quel aſpect ! je n'ai pu voir aſſervir ma race;
A tort mon bras vengea tes enfants que j'embraſſe,
Je l'avoue; & mon crime eſt retombé ſur moi.
Souffre au moins qu'un moment j'en gémiſſe avec toi;
La honte me pourſuit; mais quand le ſort m'accable,
Pour la derniere fois plains ton époux coupable,
Et plein de tes bontés, tes traits peints dans mon ſein,
J'irai dans les déſerts terminer mon deſtin.

Arrête, dit Méla, pourquoi quitter la vie ?
Répare tes forfaits, que rien ne juſtifie;
Qu'as-tu fait ? quoi ! ton bras oſa frapper Abel ?
Puiſſe ton repentir appaiſer l'Eternel !
Sois un homme nouveau, viens, implorons ton pere...
De quel œil verra-t-il l'aſſaſſin de ton frere ?
Que dis-je ? ô ciel ! n'importe; il faut de mon époux,

Par mes vœux & mes ſoins, rendre le ſort plus doux.
Tu veux me fuir, hélas! tu le redis encore,
Je te ſuivrai, Caïn, du couchant à l'aurore;
Que ferois-je ſans toi? tous mes enfants en pleurs,
En t'appellant ſans ceſſe, accroîtroient mes douleurs;
Mon ame, au moindre bruit, inquiete & craintive,
Croiroit entendre au loin gémir ta voix plaintive;
Tout dans mon déſeſpoir me peindroit ton trépas.

Elle dit; ſon époux la ſerre entre ſes bras:
C'eſt trop, s'écrioit-il, j'ai mérité ta haine;
Je m'abhorre, & mon crime a rompu notre chaîne;
Si tu la chériſſois, déplore encor mon ſort;
Et laiſſe-moi ſans toi chercher par-tout la mort;
C'eſt mon unique eſpoir: mais toi, dont l'ame pure
Doit jouir des bienfaits que t'offre la nature,
Pourquoi, loin des humains, cherches-tu le danger?
J'ai fait ſeul mes malheurs, pourquoi les partager?
Oublie un malheureux qui t'aime & te révere;
Et vous, mes chers enfants, conſolez votre mere;
Je la quitte à regret: Non, dit-elle, avec moi.
Par-tout ils vous ſuivront; l'amour m'en fait la loi;
Les revers ſont moins durs, quand on les ſouffre enſemble:
Bénissons dans nos maux l'inſtant qui nous raſſemble;
L'encens pur de mes fils, mes vœux & tes remors,
Pour nous, du Créateur, rouvriront les tréſors;

Eſpere en ſa clémence. A ces mots, il s'écrie :
A tes conſeils, Méla, j'abandonne ma vie ;
Tes vertus, dont mon ame admire le pouvoir,
Par leur charme un moment calment mon déſeſpoir ;
Je ne vois ; je n'entends qu'une épouſe adorée.

En s'exprimant ainſi, la famille éplorée
Quitte ſes toits ; Méla porte ſon nouveau né,
Se ſoutient ſur le bras du pere conſterné,
Et de ſes autres fils guide la courſe errante :
Ne reverront-ils plus ce bois qui les enchante,
S'écrioit-elle en pleurs ? partons-nous pour toujours ?
Non, dans notre infortune à Dieu j'aurai recours ;
Si par ſon repentir à Caïn il fait grace,
De nos pas fugitifs nous trouverons la trace ;
Rejoindre ici mon pere, eſt mon unique eſpoir.

Elle dit. A leur gré brille l'aſtre du ſoir,
L'air s'embaume, & le ciel par ces mots les conſole :
A tes parents, Méla, que ton deſtin déſole,
En ſonge je peindrai ton départ généreux ;
Pour prix de tes vertus, Dieu remplira tes vœux.

Tandis que ces accents ranimoient leur courage,
Les aſtres de la nuit les guidoient ſans nuage ;
Ils regardent leurs toits, les quittent à regret,
Et d'errer dans les bois, ſuivent l'affreux projet.

A leurs eſprits flottants ; rien ne ſert de bouſſole :
Tels que dans la tempête on voit les fils d'Eole
Avancer, reculer, ſe livrer des combats,
Notre couple agité va, revient ſur ſes pas.
Que de réflexions les troublent dans leur courſe !
Tout, aux yeux de Caïn, de ſes maux peint la ſource ;
Il ne ſait en quels lieux porter ſon ſort cruel ;
Mais la honte l'oblige à fuir l'œil paternel.

*Fin du cinquieme & dernier Chant.*

# POËME

## *QUI A REMPORTÉ*

# LE PRIX

## *DE L'ACADÉMIE*

## DE ROUEN,

*Diſtribué pour la premiere fois le* 12 *Juillet* 1746.

---

Le ſujet propoſé étoit la fondation du Prix alternatif entre les Belles-Lettres & les Sciences, par M. le Duc de Luxembourg, Gouverneur de la Province, & Protecteur de l'Académie.

---

# LE PRIX ALTERNATIF

## ENTRE LES BELLES-LETTRES ET LES SCIENCES.

## POEME.

JE vois donc s'élever au ſein de nos * remparts
Le Temple du Génie & l'Ecole des Arts.
Quel aſtre bienfaiſant rend par ſon influence,
A nos climats féconds leur premiere abondance ?
Qui ne reconnoîtroit, à ces traits glorieux,
LUXEMBOURG, digne fils des plus nobles aïeux ?
Son nom fut toujours cher aux Filles de mémoire :

* L'Auteur eſt né à Rouen.

Conſacrons ſes bienfaits, éterniſons ſa gloire ;
Il veut en divers Jeux, célébrés tous les ans,
Des vainqueurs par un prix couronner les talents.
Près de LOUIS, l'amour & l'effroi de la terre,
Ce Héros affrontant les périls de la guerre,
Suit de loin nos progrès, & ſaura diſcerner
L'Athlete qu'en ces lieux ſa main doit couronner ;
Tel du haut de l'Olympe, Hercule dans la Grece,
De cent rapides chars excitant la vîteſſe,
Faiſoit briller la palme aux regards des vainqueurs.

Au ſommet du Parnaſſe il eſt d'autres honneurs ;
De plus nobles efforts nous offrent plus de gloire ;
Dans de ſavants combats diſputons la victoire :
C'eſt peu de triompher aux yeux de nos rivaux,
De nos Maîtres encore égalons les travaux.

Le chant des Neuſtriens eſt fertile en modeles ;
Devenons de leur marche obſervateurs fideles ;
Des champs Elyſiens évoquons leurs eſprits :
Mais que dis-je ? leur ame exiſte en leurs écrits ;
C'eſt là qu'il faut puiſer la ſcience profonde,
De charmer, d'attendrir & d'éclairer le monde.

Cherchez-vous les lauriers dont Melpomene en pleurs
Ceint le front des mortels qui peignent ſes douleurs ?

Du

Du Sophocle (*a*) françois prenez l'eſſor ſublime,
Par l'éclat des vertus faites pâlir le crime.
Malherbe, de Pindare imitant les accords,
Vous apprend ſur la lyre à régler vos tranſports.
Senſibles aux plaiſirs que le tendre amour donne,
Des chantres de Paphos briguez-vous la couronne?
Un autre Anacréon (*b*) naquit en ces climats:
De ſa Muſe légere empruntez les appas.
Sur nos rives, Segrais, ta voix tendre & facile
Rendit les doux accents des Bergers de Virgile.
Brebeuf & Saraſin conſacrerent leurs jours,
L'un, à chanter Bellone, & l'autre, les Amours.

Favoris d'Apollon, dans cette illuſtre Fête,
Mon pinceau ſur vos traits avec plaiſir s'arrête.
De nos jours, du Reſnel, inſpiré des neuf Sœurs,
Des tableaux qu'il imite, embellit les couleurs.
Fontenelle, formé pour plaire & pour inſtruire,
Nous enrichit encor des fruits qu'il ſut produire:
C'eſt un arbre fécond, reſpecté par les ans,
Qui dans ſon hiver même a les fleurs du printemps;
Ses graces ont rendu la ſcience facile:
Le Poëte ſavant en devient plus fertile;
Uranie (*c*) & Clio (*d*) ſe ſervent tour à tour.

(*a*) Pierre Corneille.
(*b*) L'Abbé de Chaulieu.
(*c*) Muſe qui préſide aux Sciences.
(*d*) Muſe qui préſide à la Poéſie.

Lorſqu'au point du Belier l'aſtre brillant du jour
Verra Flore en nos champs ramener le zéphyre,
Luxembourg, qui des arts veut étendre l'empire,
Promet d'y couronner le ſavant dont les yeux
Perceront les ſecrets de la terre & des cieux.

Sages, dont les travaux cherchent dans la nature
Le mouvement des corps, leur force, leur figure;
Vous, par un long calcul inſtruits à meſurer
Des objets que les yeux ne pouvoient qu'admirer,
Le compas à la main, marchez avec prudence;
Que votre eſprit ſe rende à la ſeule évidence.

Artiſtes (*a*), qui ſavez par de nouveaux reſſorts
Reſſuſciter Orphée, en rendre les accords,
Et de nos mouvements lui prêter la ſoupleſſe,
Sur d'utiles objets exercez votre adreſſe.

L'art, qui peut conſerver par des ſecours certains,
La fragile ſtructure, & les jours des humains,
Préſente aux yeux inſtruits un vaſte labyrinte;
Qu'ils ſuivent ſes détours ſans audace & ſans crainte:
L'honneur doit animer les précieux travaux
Qui des bras de la mort arrachent nos Héros.

Et vous, qui de leurs faits célébrez les merveilles,

(*a*) Mr de France, Académicien de Rouen, a fait deux Flûteurs automatés, qu'on a vus cette année à Paris.

Un Prix dans deux printemps eſt offert à vos veilles :
Qu'une profonde étude, & que des ſoins conſtants
Dévoilent à nos yeux l'obſcurité des temps.
L'hiſtoire des François dans la paix, dans les armes,
De l'art des fictions n'emprunte point ſes charmes :
Mezeray, toujours grand dans ſa ſimplicité,
Employa les ſeuls traits qu'offre la vérité :
Vertot, ſur ſes récits clairs, précis, équitables,
Répandit ſans excès des couleurs agréables.
Que d'Auteurs en ce genre ont illuſtré ces lieux !
Le Gendre & Daniel ſont nés de vos aïeux.
De leur ſtyle imitez le tour & la ſageſſe,
Au faux éclat des mots préférez la juſteſſe :
Libres de préjugés, racontez de nos Rois
Les vices, les vertus, les fautes, les exploits,
Et rendez vos écrits dignes du Chef illuſtre
Qui fonde ce Lycée, & lui prête ſon luſtre ;
Qui joint au nom brillant de favori de Mars,
Le titre plus chéri de Protecteur des arts.

---

*Dat veniam corvis, vexat cenſura columbas.*
JUV. Sat. II.

---

# LES AMAZONES,

## *TRAGÉDIE*

## EN CINQ ACTES,

*Par Madame* DU BOCCAGE.

Repréſentée par les Comédiens ordinaires du Roi, aux mois de Juillet & d'Août 1749.

# AUX FEMMES.

Belles, dont le puiſſant ſuffrage
Donne au génie un prix flatteur,
Je vous conſacre mon ouvrage :
S'il put attendrir votre cœur,
J'oſe me promettre l'hommage
D'un peuple votre adorateur.
Quand vous admirez le courage
De l'Amazone fiere & ſage,
Qui de l'amour fuit l'art trompeur,
Songez que l'appas ſéducteur
De vos traits, de votre langage,
Met plus de cœurs en eſclavage,
Que n'en a ſoumis la valeur
Des Héroïnes du vieil âge.
S'il n'eſt plus, ce fameux rivage,
Où, ſans liens & ſans vainqueur,
Sur l'appui d'une loi ſauvage,
Vous fondâtes votre grandeur,
De ce triſte & barbare honneur
Notre ſiecle vous dédommage.
Tout fléchit, ſe plaît & s'engage
Sous votre pouvoir enchanteur ;
L'univers eſt votre partage.

# ACTEURS.

ORITHIE, Reine des Amazones, & Prêtreſſe de Mars.

ANTIOPE, Princeſſe héritiere du trône.

MENALIPPE, Miniſtre & Chef de l'armée.

THÉSÉE, fils d'Egée, Roi d'Athenes.

IDAS, compagnon & ami de Théſée.

ORONDAL, Ambaſſadeur de Gélon, Roi des Scythes.

Une AMAZONE attachée à la Reine.

Suite d'Amazones.

*La Scene eſt à Thémiſcyre ſur les bords du Thermodon.*

# LES AMAZONES, TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

ORITHIE, MENALIPPE.

MENALIPPE.

EN ce célebre jour, où, ſelon nos maximes,
Nos captifs au Dieu Mars ſont offerts pour victimes,
Où, dans la treve ouverte après tant de combats,
Ils attendent du ſort la vie ou le trépas;

Reine, dont les vertus paſſent l'éclat du trône,
Souffrez que ſans détour votre peuple Amazone,
Pour le bien de l'état, s'exprime par ma voix.

ORITHIE.

Votre zele en tout temps fut le ſoutien des loix:
Ame de mes conſeils, & chef de mon armée,
Ménalippe, à vos ſoins je dois ma renommée.

MENALIPPE.

Immolons-lui, Madame, un ſuperbe étranger;
Qui par ſes ſeuls exploits mit nos murs en danger.
Cet allié du Scythe en ſurpaſſe l'audace,
Dans ſa main à l'inſtant la mort ſuit la menace;
On l'a vu nous braver courant de rang en rang:
Mais nos fiers bataillons avides de ſon ſang,
Le ſéparant des ſiens, à ſa perte l'entraînent;
Des traits partent encor de ſes mains qu'ils enchaînent,
Et ce lion fougueux, par le nombre abattu,
Succomba ſous nos coups, ſans ternir ſa vertu.
Il eſt à redouter, même dans l'eſclavage.
Que ne pourra la haine unie à ſon courage!
On dit que par votre ordre, au mépris de nos mœurs,
De ſes fers en ce jour on ſuſpend les rigueurs;
Libre dans ce palais, il peut, par des intrigues,
Chez les peuples voiſins ſe pratiquer des brigues,
Les armer contre nous, & punir nos mépris:

Un homme dans ces murs bleſſe les yeux ſurpris ;
On craint que ſes complots.....

ORITHIE.

Et quelle eſt cette crainte ?
Seul avec un des ſiens, libre dans cette enceinte,
La garde du palais répond de ſa fureur ;
Je dois par des égards diſtinguer ſa valeur,
Et veux que l'univers apprenne qu'Orithie
Honore ici le bras qu'elle dompte en Scythie.
Je viens par mes exploits d'étonner ces climats ;
Jouiſſons de la paix après tant de combats :
Des Scythes belliqueux redoutons le courage,
La mort d'un allié réveilleroit leur rage,
Et peut-être leur Roi, l'intrépide Gélon,
Viendroit pour le venger juſques au Thermodon.

MENALIPPE.

Mais l'étranger lui-même, amoureux de ſa gloire,
De ſes chaînes, s'il vit, gardera la mémoire ;
Son bras, des ennemis ranimant le courroux,
Pour payer vos bienfaits, s'armera contre vous.
D'un héros dans les fers, prendre ainſi la défenſe,
Loin d'être grandeur d'ame, eſt manque de prudence ;
Au ſang verſé pour vous, immolez un captif,
Ou tremblez que le peuple ambitieux, actif,
N'ait recours aux forfaits pour hâter la juſtice :

Enfin j'oſe à la cour parler ſans artifice,
Craignez de la livrer au poiſon de l'amour.

ORITHIE.

Qui voudroit par ſes feux profaner ce ſéjour?
Son culte en eſt banni.

MENALIPPE.

Des fureurs qu'il inſpire,
Orithie eſt bien loin d'appréhender l'empire;
Ce Dieu ſi redoutable eſt pour vous ſans attraits;
Mais toute votre cour eſt en butte à ſes traits,
Et la jeune Antiope expoſée à l'orage.

ORITHIE.

Elle vient, calmez-vous, & changeons de langage.

---

## SCENE II.

### ORITHIE, ANTIOPE, MENALIPPE.

ANTIOPE.

QUelle terreur, Madame, ou quels nouveaux projets
A l'eſprit de révolte excitent vos ſujets?

ORITHIE.

Vous, qui devez bientôt partager ma puiſſance,
De ce peuple farouche arrêtez la vengeance;
Il veut pour ſa victime un Prince audacieux,
Captif en ce palais.

ANTIOPE.

Contre ces furieux
Je dois ſervir ici les Grecs qui m'ont ſervie,
Et viens en leur faveur implorer Orithie.
Prête à céder au nombre, un de ces étrangers,
Par pitié pour mes ans, m'arracha des dangers.
Si leur devoir la vie, eſt honteux à ma gloire,
L'effort de l'avouer ſurpaſſe leur victoire:
Imitons leurs bienfaits; qu'ils trouvent parmi nous
Des vertus dont l'éclat rende leurs yeux jaloux,
Et que nos bords glacés, du midi ſoient l'exemple.
Si le ſang des humains arroſe notre temple,
Ce n'eſt point notre arrêt, c'eſt l'ordre du deſtin:
Souvent pour les vaincus ma voix l'implore en vain:
Qu'aujourd'hui la pitié, propice à Thémiſcyre,
De la paix à jamais aſſure ici l'empire!

MENALIPPE.

On ne peut l'affermir qu'en obſervant les loix,
Leurs leçons & les Dieux ſont les guides des Rois;

Jadis, pour parvenir à la gloire où nous ſommes,
De nos champs notre audace extermina les hommes;
Chacune à ſon tyran oſa ſe dérober;
Un inſtant ſous nos coups les vit tous ſuccomber.
Si le ciel m'eût fait naître en ce jour de carnage,
Que ce hardi projet eût flatté mon courage!
Quel plaiſir de remettre un peuple en liberté,
D'établir de nos loix la ſage auſtérité,
Et délivrant nos cœurs d'un joug que je déteſte,
D'immoler les objets d'un charme trop funeſte!
En tous lieux leur orgueil a ſu nous abaiſſer;
Montrons que ſans leur force on peut les ſurpaſſer:
Uniſſons leurs vertus à notre utile adreſſe,
Et craignons des captifs la fureur vengereſſe:
La dîme de leur ſang eſt due aux Immortels;
Payons ſans différer ce tribut aux autels;
Le reſte loin de nous doit ſubir l'eſclavage:
Mais on veut le trépas d'un chef dont le courage
Répand ici l'effroi dans un peuple indompté.

ORITHIE.

Depuis quand prétend-on régler ma volonté?
Les mortels dont le front eſt ceint du diadême,
Ne connoiſſent de loi que leur pouvoir ſuprême:
Souvent jugeant à tort de leurs motifs ſecrets,
De la plus juſte cauſe on blâme les effets.
Nous devons mépriſer la cenſure publique,

Et dans ſes vrais détours ſuivre la politique ;
Sa prudence inconnue aux vulgaires humains,
Par un crime apparent prévient des maux certains.
Je vous ſervirois mal en ſuivant votre envie :
La mort de l'étranger dont on craint la furie,
Peut de l'État paiſible ébranler le repos ;
Théſée eſt né des Dieux, reſpectons ce héros.

ANTIOPE.

Songeons que des tyrans ils frappent l'injuſtice.

MENALIPPE.

Par le ſang d'un héros rendons le ciel propice.
Vous, prêtreſſe du temple & reine de ces lieux,
Satisfaites le peuple en honorant les Dieux.
Leur bras toujours vainqueur protégea nos batailles ;
Que leur culte à jamais regne dans nos murailles :
Offrons-leur pour encens les plus nobles captifs.

ORITHIE.

L'Oracle m'apprendra ſes arrêts déciſifs :
Eſt-ce à nous de choiſir, au gré de nos caprices,
Le ſang qui doit rougir le fer des ſacrifices ?
Sachons des Dieux l'encens qui plaît à leurs autels.
Madame, les héros ſont chers aux Immortels :
Le fils d'Égée à Mars conſacra ſon courage ;
L'immoler dans ſon temple, eſt peut-être un outrage.

Cet illuſtre guerrier ne doit finir ſon ſort
Qu'au milieu des combats, en affrontant la mort;
C'eſt là que, pour punir ſes fureurs meurtrieres,
Son trépas doit venger le ſang de nos guerrieres.

MENALIPPE.

La victime en vos mains aſſure mieux nos coups;
Sans conſulter les Dieux, prévenons leur courroux.
En tous lieux notre ſexe, à leur culte fidele,
A les ſervir ici, montre encor plus de zele:
Je le redis, craignez.....

ORITHIE.

Annoncez qu'aux autels
On ſaura par ma voix l'ordre des Immortels:
Allez; & modérant l'ardeur qui vous anime,
Songez qu'auprès des Grands trop de zele eſt un crime.

## SCÈNE III.

ORITHIE, ANTIOPE.

ANTIOPE.

QUe je crains les complots d'un peuple furieux!
Contre les ſouverains il réclame les Dieux,

Et jaloux du bonheur d'un regne ſans alarmes,
Par l'effroi qu'il y jette, il en ternit les charmes.
Quel trouble ſuit les Rois!

ORITHIE.

Un plus cruel tourment
Saiſit mes ſens d'horreur.

ANTIOPE.

Dans ce fatal moment,
Madame, ſi j'ai pu mériter votre eſtime,
Dévoilez à mes yeux le ſort qui vous opprime.
Eleve de vos mains, jointe à vous par le ſang,
Bientôt aſſociée aux droits de votre rang,
Tout à vos intérêts m'attache dès l'enfance.

ORITHIE.

Que ce ſoit l'amitié, non la reconnoiſſance.
Votre mere, en mourant, vous remit en mes mains:
Vivez d'accord, dit-elle, & montrez aux humains
Que deux cœurs vertueux regnent ſans jalouſie;
Sur-tout des feux d'amour redoutez la furie.
Elle expire à ces mots. Loin de craindre vos droits,
Prenant ſoin de vos jours, j'obéis à ſes loix.
Je régnois avec elle, & vous touchez à l'âge
Où du trône avec vous je dois faire un partage:
Ce moment tarde trop à mon cœur généreux.

Vos charmes, vos vertus ont ſurpaſſé mes vœux ;
J'aime à voir la valeur qui déja vous illuſtre.
Moi, qui ſuis parvenue à mon ſixieme luſtre,
Un triomphe à mes yeux n'a plus rien d'éclatant,
Et mes vaſtes deſirs changent à chaque inſtant :
A domter l'univers dans un moment j'aſpire ;
Dans l'autre, je voudrois abandonner l'empire.
Les Rois avec envie admirent mon pouvoir,
Et dans mon cœur troublé regne le déſeſpoir.

ANTIOPE.

Eclairciſſez le doute où vous jetez mon ame.
Sur vos malheurs ſecrets expliquez-vous, Madame.
Un funeſte préſage offert à vos regards,
Nous dit-il que le Ciel menace nos remparts ?
Pour nôtre liberté redoutez-vous des chaînes ?

ORITHIE.

Ne cherchez point ſi loin la cauſe de mes peines ;
Les maux que je reſſens, prirent leur ſource en moi.

ANTIOPE.

Un grand cœur auroit-il à ſe plaindre de ſoi ?
La juſtice, la force en banniſſent la crainte,
Et le rang ſouverain.....

ORITHIE.

Redouble ma contrainte,

Augmente mes remords, ma honte & mes tourments.

ANTIOPE.

Depuis que la raiſon regle mes ſentiments,
Nos ames ſans détour ſe montrent l'une à l'autre :
Si je reçus du Ciel un cœur digne du vôtre,
Pourquoi me cachez-vous ce funeſte ſecret ?

ORITHIE.

Vos ſoins contre mes maux combattroient ſans effet ;
Mais pour mieux me punir de mon ardeur coupable,
Je vais vous dévoiler le deſtin qui m'accable.
De l'hymen paſſager, approuvé par nos loix,
J'avois ſu juſqu'ici m'interdire les droits ;
Vous ſeule rempliſſiez l'eſpoir de ma couronne ;
Mais l'amour a ſurpris le cœur d'une Amazone.
Ciel ! à ce mot fatal, tout frémit en ces lieux ;
La honte & la terreur obſcurciſſent mes yeux ;
Le remords dans mon ſein étouffe ma penſée :
Voyez où me réduit une flamme inſenſée.
Je lis dans vos regards mon crime & votre effroi.

ANTIOPE.

Quel eſt donc ce vainqueur qui vous tient ſous ſa loi ?

ORITHIE.

Je tremble à le nommer, & cherche à vous le dire.

ANTIOPE.

Ah ! ne différez plus.

ORITHIE.

Apprenez mon martyre.
Thésée a triomphé de mon farouche orgueil.

ANTIOPE.

O Dieux !

ORITHIE.

De son aspect que n'ai-je fui l'écueil !
Un desir curieux, né de sa renommée,
Me fit chercher ce Chef terrible à mon armée.
Son front majestueux, sa fierté dans les fers,
M'annoncerent son nom connu de l'univers :
Rappellez-vous l'instant qu'il s'offrit à ma vue.
Depuis ce jour fatal, le poison qui me tue,
Se glissant dans mon ame, en bannit la raison ;
De nos austeres loix j'oubliai la leçon ;
Par l'obstacle & le temps mon feu s'irrite encore ;
Je passe sans sommeil de l'une à l'autre aurore ;
Tantôt de mon amour je chéris le lien,
Bientôt je le déteste.....

ANTIOPE.

Et qu'espérez-vous ?

ORITHIE.

Rien.
Je hais mon rang ; nos mœurs, ma tendreſſe, mes crimes ;
Au Ciel vengeur des loix j'offre en vain des victimes ;
De mes maux qu'il voit ſeul, j'oſe accuſer ſes coups ;
Souvent à mon ardeur j'oppoſe un fier courroux :
Elle combat, triomphe, & tout, à ma mémoire,
Peint les traits d'un guerrier dont je chéris la gloire :
Je le vois terraſſer les monſtres indomtés,
Des Centaures fougueux venger les cruautés,
Et raviſſant le jour au meurtrier parjure,
De Procruſte & Sinnis délivrer la nature :
D'Hercule qu'il imite, il paſſe les exploits ;
Son nom & ſa valeur autoriſent mon choix :
Au récit de ſes faits ; qui raviſſent mon ame,
Mon courage s'anime, & mon amour s'enflâme.
Qui venge l'univers, peut bien domter mon cœur.
Ah ! ma chere Antiope, une ſecrette horreur
Fait pâlir votre front à ce récit funeſte :
J'aime à vous voir gémir d'un joug que je déteſte ;
Mais du moins de mes maux n'accuſez que le ſort,
Et plaignez une amante en proie à ſon tranſport,
Qui redoute l'Etat, ſon amant, ſon cœur même ;
Vos vertueux regards & le courroux ſuprême :
Une Prêtreſſe en proie aux erreurs de l'amour !
Quelle horreur !

ANTIOPE.

Expoſée aux yeux de votre Cour,
Dans la noble fierté qu'inſpire un diadême,
Vous ſaurez en ſecret triompher de vous-même.

ORITHIE.

Je le croyois ainſi; mais, hélas! la grandeur
Ne ſert qu'à ſoutenir les caprices du cœur;
Confiante en ſa force, ignorant les contraintes,
Ses deſirs véhéments triomphent de ſes craintes,
Et les réflexions d'un grand cœur amoureux
Autoriſent ſon choix, & nourriſſent ſes feux.
O vous, dont l'âge tendre écoute la ſageſſe,
Que mon malheur vous ſerve à craindre mon ivreſſe.
Ah! je m'alarme en vain, vos vertueux deſirs
Sont loin de s'abaiſſer à de honteux ſoupirs:
Les utiles leçons que je reçus d'une autre,
Sortirent de mon cœur pour paſſer dans le vôtre:
Vous les gardez, Madame, & ce cœur abattu
Remit en vous ſa force & toute ſa vertu.

ANTIOPE.

Un bien ſi précieux enrichit qui le donne.

ORITHIE.

L'ardeur que je reſſens, prouve qu'il m'abandonne.

ANTIOPE.

On ne peut empêcher un premier mouvement :
Mais le feu le plus vif s'éteint ſans aliment :
D'un amour ſans eſpoir vous vaincrez la puiſſance ;
Mais après ce triomphe, évitez la vengeance :
C'eſt avouer ſes feux, que d'en punir l'auteur ;
Accoutumez votre ame à braver ſon vainqueur :
Cet effort plus qu'humain, eſt digne d'Orithie ;
L'amour obſcurciroit l'éclat de votre vie,
Tout vous porte à le fuir.

ORITHIE.

Je le ſais ; mais je ſens
Qu'il rend par ſon attrait mes efforts impuiſſants.
Le repos, le courage abandonnent mon ame :
Tremblante pour les jours de l'objet qui m'enflâme,
Je crains ſes feux, ſa haine.....

ANTIOPE.

Eh quoi ! ne ſait-il pas
Qu'il a par ſa valeur captivé vos appas ?
Ou ſon cœur de l'amour mépriſe-t-il les charmes ?

ORITHIE.

Souvent de ſon empire il ſentit les alarmes ;
Mais il ignore encor le mal qui me pourſuit :

Dans quel gouffre effrayant mon deſtin me conduit!
Dois-je de mes tranſports cachant la violence,
Eſpérer qu'un captif prévienne mon ſilence ?
Non : je n'ai qu'un moment pour pénétrer ſon cœur;
Eſclave de l'amour, oublions ma grandeur !
Mais comment découvrir mes tourments à Théſée?
S'il brûloit d'autres feux, ſi j'étois mépriſée :
Quel honteux déſeſpoir ! ah ! la plus prompte mort
Puniroit ſes dédains, & vengeroit mon ſort.
Un oracle ambigu laiſſe, au gré du Miniſtre,
Rendre l'ordre des Dieux, favorable ou ſiniſtre :
Inutile pouvoir, s'il ne peut me venger ;
Tout doit ſervir l'amour qu'on voudroit outrager.

ANTIOPE.

Pour condamner l'objet de votre ardeur funeſte,
Quoi ! Reine, à votre gré changer l'ordre céleſte !

ORITHIE.

Quoi ! penſer qu'un mortel inſtruit de mon amour,
Mépriſant mes tranſports, verroit encor le jour !
Non, j'immolerois tout pour cacher ma foibleſſe :
Quand de ma paſſion je ne ſuis plus maîtreſſe,
Sur le trône éclatant où je regne aujourd'hui,
Tout doit ſuivre mes loix, & chercher mon appui.
S'il eſt ingrat, qu'il tremble, il eſt en ma puiſſance ;
Qu'il rempliſſe mes vœux, ou craigne ma vengeance.

Allons, pour appaiſer un peuple furieux,
Oppoſer à ſes droits mon pouvoir près des Dieux.

ANTIOPE.

Ah! ſauvez le captif.....

## SCENE IV.

ANTIOPE, *ſeule.*

JUſte Ciel! quel martyre,
De cacher la terreur d'une ame qui ſoupire!
Le héros qu'Orithie aime & livre aux autels,
A mes yeux, comme aux ſiens, ſurpaſſe les mortels;
Trop funeſte penchant, abandonne mon ame:
Loin de trahir la Reine, immolons-lui ma flâme.
La gloire & le bonheur naiſſent de la vertu;
Que ſon regne triomphe en mon ſein combattu.
Mais ſans bleſſer ſes droits, je puis dans ſa diſgrace
Avertir le captif du coup qui le menace.
O Diane, propice à nos chaſtes travaux,
Fais qu'avec un cœur pur je ſerve ce héros!

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

THÉSÉE, IDAS.

IDAS.

CAptif depuis dix jours en ce climat barbare,
Je gémiſſois, Seigneur, du ſort qui nous ſépare;
Je revois donc Théſée, & brûle de ſavoir,
Combattant loin des Grecs, quel étoit votre eſpoir.
Je vous rejoignis ſeul, & trouvai l'eſclavage.
De grace, apprenez-moi quel funeſte courage
Dans les camps ennemis emporta votre ardeur?

THÉSÉE.

L'amitié veut ici que je t'ouvre mon cœur;
Cher Idas, ta raiſon aura peine à le croire:
J'ai rencontré l'amour où je cherchois la gloire.
Des troupes de Gélon, ſuivant les étendards,
Joint aux ſiens, loin de toi, j'affrontois les hazards:
Apprends où m'a porté l'entrepriſe des Scythes.
Des remparts ennemis je forçois les limites;
Une Amazone prête à périr ſous mes traits,

Tombe, & briſant ſon caſque, offre aux yeux mille attraits.
Bientôt de ſa beauté je ſentis la puiſſance,
Et loin de l'attaquer, j'embraſſai ſa défenſe;
Deux Scythes obſtinés à lui donner la mort,
Par mon fer à l'inſtant terminerent leur ſort.
L'eſpoir de l'enlever excitant mon audace,
Dérobe à mes regards le coup qui me menace:
Elle fuit, je la ſuis, & bientôt mille bras
L'éloignent de mes yeux, & retiennent mes pas.
Tu me trouvas alors ſuccombant ſous le nombre:
Sans doute le Dieu Mars, couvert d'un voile ſombre,
De ſes filles lui-même animoit les tranſports,
Et de mon bras terrible arrêtoit les efforts.

IDAS.

On voit dans vos revers que la fortune ingrate
Se plaît bientôt à nuire aux mortels qu'elle flatte,
Et que ſes dons brillants, qui font tant de jaloux,
Nous préparent ſouvent à mieux ſentir ſes coups.
Seigneur, combien l'amour a ſur vous de puiſſance!
Vos volages ardeurs irritent ſa vengeance:
A quel péril encor.....

THÉSÉE.

Dans un plus grand danger
Le ſoin de l'amitié fut jadis m'engager.

Tu ſais que des enfers j'ai vu les rives ſombres ;
Ma valeur triompha de Cerbere & des ombres.
Et je revois le jour ; ah ! cher Pirithoüs,
Je combattois pour toi, je vis, & tu n'es plus !
Idas, tu me tiens lieu de ce guerrier fidele ;
Comme toi, ſur ces bords il m'eût prouvé ſon zele ;
Compagnon de ma gloire, utile à mes amours,
Pour enlever Hélene, il m'offrit ſon ſecours.
Cette Beauté célebre, à mon ardeur livrée,
Alluma moins de feux dans mon ame enivrée,
Que la fiere Amazone au milieu des combats.
Près du trône en ce jour je l'ai revue, Idas ;
Son rang n'ajoute rien au pouvoir de ſes charmes ;
A ſon aſpect, mon ſort ne m'offre plus d'alarmes ;
Près d'Antiope, ami, diſparoît la terreur.

IDAS.

Si je tremble en ces lieux, c'eſt pour vous ſeul, Seigneur.
Malgré quelques lauriers dont ma tête ſe pare,
Jamais de mes pareils le Ciel ne fut avare ;
Mais rarement il place au rang des Souverains,
Des héros tels que vous, pour venger les humains.
Parmi tant de périls, où ce ſoin vous engage,
L'artifice d'un traître, un monſtre dans ſa rage,
Sont moins à redouter que ce peuple cruel.
Songez-vous qu'au Dieu Mars ſon zele criminel
Immole les captifs d'un ſexe qu'il redoute ?

THÉSÉE.

Leur pieuſe fureur eſt à craindre ſans doute;
Mais plein du nouveau feu dont je me ſens brûler,
D'un péril évident j'aurois peine à trembler:
Du trépas les enfers m'ont adouci l'image;
A force de le voir, ſans crainte on l'enviſage;
La gloire a plus d'appas que la mort n'a d'horreurs:
Sans prévenir ſes coups, ni craindre ſes fureurs,
Guidés par le courage au bord du précipice,
Attendons que le Ciel nous venge ou nous puniſſe.
Sur ces rives ma flamme adouciroit mes fers,
S'ils n'empêchoient mon bras de venger l'univers.
Mais ma troupe reſtée aux champs de la Scythie,
Sans doute en ſon ardeur ne s'eſt point démentie;
Et ſenſible à mon ſort, compte par ſes exploits,
M'arracher aux dangers, & mourir ſous mes loix.

IDAS.

Mais votre deſtinée à ſes yeux inconnue,
Ote à nos maux l'eſpoir d'y trouver une iſſue.
Sans armes, ſans ſecours, Seigneur.....

THÉSÉE.

De mes pareils
Les Dieux ont ſoin, ami, j'attendrai leurs conſeils.
Ils guideront mes pas ſur les traces d'Alcide.

Et mon bras triompha de la Parque homicide.
Peut-être ſans effort je vaincrai dans ces lieux.
Mes ſoins pour Antiope & mes nobles aïeux
Exciteront ſon ame à la reconnoiſſance.
Après la Reine, ici tout cede à ſa puiſſance.
Abandonneroit-elle aux horreurs du trépas,
Qui lui ſauva la vie au milieu des combats?

IDAS.

Pour eſpérer qu'ici ſes ſoins vous ſoient propices,
Connoît-elle, Seigneur, votre amour, vos ſervices?
Sait-elle que ſans vous elle eût perdu le jour?
Comment pour lui parler, l'écarter de ſa Cour?
On obſerve nos pas.

THÉSÉE.

N'importe, que ton zele
Trompe l'œil qui la ſuit, & te guide près d'elle.
Un trône offert, ma main, mes feux & mes malheurs,
De ſon cœur, fier peut-être, adouciront les mœurs.
Qu'un amant aiſément conçoit de l'eſpérance!
Je crois déja la voir deſirer ma préſence.
Sur tes pas moins ſuſpects on ſurveillera moins.
Fais que je puiſſe ici lui parler ſans témoins;
Un cœur tel que le mien, bouillant dans ſa pourſuite,
A la ruſe avec peine abaiſſe ſa conduite,
Par l'uſage de vaincre, attaque ſans détour,

Et trop d'empreſſement nuiroit à mon amour.
Je compte ſur tes ſoins.....

IDAS.

Mais, Seigneur.....

THÉSÉE.

On s'avance.
Cours, & par ton ardeur ſers mon impatience.

## SCENE II.

THÉSÉE, ORITHIE, ANTIOPE.

ORITHIE.

SEigneur, depuis dix ans qu'on a vu mes exploits
Par des ſuccès conſtants aſſujettir vingt Rois,
Le prix le plus flatteur que chériſſe ma gloire,
Eſt d'avoir en vous ſeul enchaîné la victoire.
Quel triomphe pour moi, de tenir dans mes fers
Ce héros généreux qu'admire l'univers!
Pardonnez à l'Etat, flatté de ſa conquête,
Dans ce jour ſolemnel, d'en célébrer la fête.

THÉSÉE.

Je ne m'étonne point que ce peuple charmé

Inſulte à la fureur de mon bras déſarmé ;
Mais, Reine, n'attendez ni crainte, ni priere
D'un mortel dont les Dieux marquerent la carriere.

ORITHIE.

Seigneur, votre fierté, vos traits & vos lauriers
Frapperent mes regards parmi tant de guerriers ;
Et pour vous ſeul enfin trouvant nos loix ſéveres,
Je rendis de vos fers les chaînes plus légeres.

THÉSÉE.

Un captif tel que moi, dans ces funeſtes lieux,
Sans craindre vos dédains, s'offre donc à vos yeux.
Je l'avouerai, Madame ; à peine je puis croire
Qu'en ces climats la force ait enchaîné ma gloire.
L'amour ſeul par vos mains doit y donner des fers.

*à Antiope.*

Princeſſe, en ce moment j'oublierai mes revers,
Si vous les contemplez du même œil que la Reine.

ANTIOPE.

Un ennemi vaincu n'inſpire plus de haine ;
L'humanité, Seigneur, frémit de vos deſtins :
D'Orithie ou des Dieux conſultez les deſſeins ;
Prêtreſſe de leur temple, elle en rend les oracles.

ORITHIE.

ORITHIE.

Puiſſent-ils pour Théſée enfanter des miracles!
Si mes vœux ſont remplis, ils ſauveront vos jours:
Qu'aucun péril nouveau n'en abrege le cours.

THÉSÉE.

Quel que ſoit le deſtin où m'appelle la gloire,
Je dois de vos bienfaits conſerver la mémoire,
Et prodiguant des jours obtenus par vos vœux,
Célébrer vos exploits & vos ſoins généreux.

ORITHIE.

Quand vous peindrez nos mœurs, notre gloire & nos armes,
Ce ſouvenir pour vous n'aura-t-il point de charmes?

THÉSÉE.

J'admirerai toujours qu'en ce lieu redouté
Le don de la valeur s'uniſſe à la beauté;
Qu'une main deſtinée aux travaux de Minerve,
En butte aux traits de Mars, ſans les craindre, s'en ſerve,
Et que l'art des combats, les vertus, la valeur,
Semblent nés parmi vous.....

ORITHIE *à part.*

Qu'il connoît peu mon cœur!

Une AMAZONE *à Orithie.*

Madame, on vous attend pour commencer la fête ;
La foule impatiente, à vous ſuivre s'apprête.

ORITHIE *à l'Amazone.*

Allez, je cours au temple interroger les Dieux.

*à Théſée.*

Seigneur, je vais pour vous, offrir des dons aux cieux,
Avant ce prompt départ, à mes vœux ſi contraire,
Déja par vos regards une femme vulgaire
Sauroit ſi ſon eſpoir par vous eſt prévenu.
L'art de ſonder les cœurs ne nous eſt point connu ;
A vous peindre le mien, ma voix embarraſſée
Laiſſe Antiope ici vous rendre ma penſée :
La garde des autels, mon trouble & mes tourments
M'empêchent d'exprimer mes ſecrets ſentiments.

---

## SCENE III.

THÉSÉE, ANTIOPE.

ANTIOPE.

VOus le voyez, Seigneur, la Reine vient de peindre
Des feux que ſon orgueil avoit peine à contraindre :

Insensible à ses soins, en trompez-vous l'espoir ?
Songez que tout ici redoute son pouvoir.
Nos peuples furieux demandent votre vie.
Elle peut réprimer, ou remplir leur envie.
Pour régler vos destins, dès ce jour aux autels
Sa voix annoncera l'ordre des Immortels.

THÉSÉE.

Sur mon sort sans effroi j'entendrai la Prêtresse ;
Madame, un autre objet me trouble & m'intéresse :
Quand vous cherchez pour elle à captiver mes vœux,
Vous me désespérez par ce soin généreux.
Je gémis de mes maux, & j'en chéris la source.

ANTIOPE.

Ah ! de vos jours songez à prolonger la course.
Dans ce moment fatal, quel desir plus pressant
Peut occuper votre ame ?

THÉSÉE.

Un plus intéressant.
Tout sentiment lui cede ; il brave la contrainte,
Ramene tout à lui, triomphe de la crainte.....

ANTIOPE.

Quoi ! la gloire, Seigneur ! .....

THÉSÉE.

Au portrait que je fais,
Tout autre de l'amour reconnoîtroit les traits.
Une Amazone ſeule a droit de s'y méprendre.

ANTIOPE.

Quoi ! Prince, ſur ces bords l'amour put vous ſurprendre ?
Nos farouches attraits auroient-ils le pouvoir
D'y fixer, malgré vous, vos vœux & votre eſpoir ?
Ou votre cœur, charmé des beautés de la Grece,
Gémit-il de l'abſence, & deſirant.....

THÉSÉE.

Princeſſe,
Ici mon œil charmé par de plus doux appas,
Ne voit plus mon péril, mes fers, ni le trépas.
Si l'eſpoir parmi vous pouvoit flatter mon ame,
J'oſerois vous nommer la beauté qui m'enflâme;
Mais vos cœurs endurcis par les travaux guerriers,
Abandonnent le myrte, & cherchent les lauriers.
Contre un ſexe ſoumis au pouvoir de vos charmes,
Vos loix & votre haine offrent toujours des armes.

ANTIOPE.

De la haine, Seigneur, j'ignore les fureurs.

Quoique née en ces lieux, je n'en ai point les mœurs.
Votre ſort m'intéreſſe, & vous pouvez m'apprendre

*à part.*

Quel objet vous ravit... Que je crains de l'entendre!

THÉSÉE.

Mon embarras, mes yeux vous le diſent aſſez.
Par quels appas vos traits ſeroient-ils effacés?
Rien ne peut égaler la valeur & les charmes.....

ANTIOPE.

Quoi! je ſerois l'objet de vos tendres alarmes?

THÉSÉE.

Vous plaire eſt le ſeul bien dont mon cœur ſoit jaloux.
Si vous me défendez de reſpirer pour vous,
Qu'importe que le ſort me prenne pour victime?...

ANTIOPE.

Quand je ſerois ſenſible au feu qui vous anime,
Et pour vous & pour moi, redoutant ſon ardeur,
Pour conſerver vos jours, je l'éteindrois, Seigneur.

THÉSÉE.

Quoi! d'un attrait ſi doux vous pourriez vous défendre?

ANTIOPE.

Je vous immolerois, ſi j'oſois vous entendre:
Je dois tout à la Reine; en trahiſſant ſa foi,
Indigne de vos vœux, je vous perds avec moi.
Quel ſeroit notre eſpoir? ſongez bien où nous ſommes;
La loi de ces climats en bannit tous les hommes.

THÉSÉE.

Je le prévoyois bien, qu'un captif malheureux
Aigriroit vos dédains par l'aveu de ſes feux.
Quoi! l'auſtere pudeur d'une injuſte patrie
Etouffe la pitié dans votre ame attendrie!

ANTIOPE.

Quoi! la vertu qu'en nous vous eſtimez le plus,
Paroît ingratitude à vos eſprits déçus!
Ah! ſur mon foible cœur, loin de prendre avantage,
Quand je dois fuir l'amour, ranimez mon courage:
M'armer contre vous-même, eſt l'effort d'un héros....
En vain je cherche en vous ma force & mon repos....
Je me trouble, je fuis; Seigneur, flattez la Reine.
Pourrois-je la tromper, & m'attirer ſa haine?
J'en frémis; quoi! trahir & ſes feux & l'Etat!

THÉSÉE.

Pour moi ſeul votre cœur voudroit-il être ingrat?

Rappellez-vous l'inſtant, où, dans l'horreur des armes,
Le fer d'un ennemi combattit pour vos charmes.

ANTIOPE.

Ah! ce bienfait, Théſée, eſt gravé dans mon cœur.
Cent fois j'ai deſiré de revoir ce vainqueur,
Et voudrois que le ſort, dans ce climat ſauvage,
M'offrît l'occaſion de ſervir ſon courage.

THÉSÉE.

Il ſe jette à vos pieds.

ANTIOPE.

Ah! Seigneur, quoi! c'eſt vous!...

THÉSÉE.

Oui, vos attraits vainqueurs arrêterent mes coups;
Votre adreſſe aux combats étonna ma vaillance.
De vos jours en péril, j'embraſſai la défenſe;
La pouſſiere, le fer, l'horreur & le trépas
Ne purent à mes yeux dérober vos appas.
Depuis ce jour mon ame attachée à la vôtre,
Chériſſant ſon lien, n'en pourroit ſouffrir d'autre.
Je voulois ne devoir votre cœur qu'à mes feux;
Et vous vante à regret mon ſecours généreux.
Pour vous je ſuis captif, mais je chéris ma chaîne;
Ordonnez-vous ma mort, en me payant de haine?

Expliquez-vous, Madame, & décidez mon ſort.

ANTIOPE.

Pour cacher mon penchant, je fais un vain effort.
La crainte, le devoir m'ordonnent de vous taire;
Qu'à peine je vous vis, que je voulus vous plaire;
Mais la reconnoiſſance arrache mon ſecret.
Hélas! qu'en cet aveu mon cœur eſt indiſcret!
Si nos feux ſont connus, c'eſt fait de votre vie:
Je me perds, vous immole, & trahis Orithie.

THÉSÉE.

Songeons à la fléchir, cachons-lui notre ardeur;
Pour moi la deſtinée adoucit ſa rigueur;
Elle offre à mes regards la beauté qui m'enflâme.
Mais on vient en ces lieux; contraignez-vous, Madame,
Que notre ſort douteux ſe confie à l'amour.

## SCENE IV.

THÉSÉE, ANTIOPE, MENALIPPE.

MENALIPPE *à Antiope.*

LA Prêtreſſe, Madame, attend votre retour,
Et je vais du captif obſerver la conduite.

ANTIOPE.

Je plaignois l'infortune où ſon ame eſt réduite :
Mais la Reine m'appelle ; adieu, Seigneur, j'y cours.

---

## SCENE V.

MENALIPPE, THÉSÉE.

THÉSÉE.

DE vos haines, Madame, interrompant le cours,
Ne pourrez-vous jamais nous voir ſans défiance ?
D'un homme déſarmé craignez-vous la préſence ?

MENALIPPE.

Non ; mon cœur aguerri par les travaux de Mars,
Des plus fameux héros ne craint point les regards.
Dès notre tendre enfance on nous deſtine aux armes ;
Nos yeux farouches, durs & ſtériles de larmes,
Ignorent l'art flatteur, inventé pour charmer ;
Nous inſpirons l'effroi, non le deſir d'aimer.
Nos mains, de nos attraits négligeant la parure,
S'occupent ſur le fer à forger notre armure.
Loin de régler nos pas ſur des ſons cadencés,
A la courſe, à la lutte, on les trouve exercés.

Les Centaures, de nous apprirent à conduire
Les courſiers indomtés, que notre art ſut réduire.
La hache à deux tranchants ſecondant nos fureurs,
Des traits de l'ennemi rend nos efforts vainqueurs.
Fermes dans le danger, ſans ruſe & ſans foibleſſe,
A rompre vos projets, nous mettons notre adreſſe;
Et le fils de Venus, dont tout ſuit les attraits,
Sur les filles de Mars épuiſe en vain ſes traits.
Si nous nous ſoumettons aux loix de la nature,
Ce n'eſt que pour régner dans la race future,
Et repeupler ces champs, de femmes dont le bras
Soit libre, généreux, & terrible aux combats.
Puiſſent-elles toujours, à nos vertus fidelles,
Voir nos tyrans détruits, & nos loix immortelles!

THÉSÉE.

J'admire, Ménalippe, & vos faits & vos loix.
Tout ce qu'en croit la terre, eſt moins que je n'en vois;
Mais le ſang des captifs qu'épargnent les batailles,
Devroit-il arroſer le ſein de vos murailles?
La cruauté ternit l'éclat de la valeur.

MENALIPPE.

Il falloit à la force oppoſer la rigueur.
Contre un ſexe orgueilleux d'une injuſte puiſſance,
Notre effort unanime emporta la balance;
Bientôt le déſeſpoir, fils de l'adverſité,

De la main tyrannique abat l'autorité.
Si chez vous la vertu ſe montroit plus parfaite,
Notre fierté vaincue avoueroit ſa défaite;
Mais ſi vous l'emportez par plus d'exploits fameux,
Vos vices ſont plus grands, vos crimes plus nombreux:
Vos droits, nés de la force, & non des dons de l'ame,
Révoltent la raiſon, l'équité.....

THÉSÉE.

Mais, Madame,
La crainte d'obéir détruit votre bonheur.
Sans ceſſe, à nous braver, forçant votre valeur,
Au milieu des lauriers vous trouvez mille alarmes:
Dans les autres climats vous régnez par vos charmes:
Cet empire plus doux, ici n'eſt point connu;
Contre notre pouvoir, votre eſprit prévenu,
A nous craindre, à nous fuir, épuiſe ſon adreſſe,
Se prive des plaiſirs, ignore la tendreſſe,
De l'union des cœurs briſe le doux lien.

MENALIPPE.

La liberté, Théſée, eſt le ſouverain bien.
La vaine ſoif de l'or, la diſcorde, l'envie,
Dans le ſein des plaiſirs germent & prennent vie.
Parmi nous, les travaux & la frugalité
Maintiennent la vertu, la paix, la vérité.
Sur l'empire des Rois, le nôtre a l'avantage;

Souvent dans vos Etats le pouvoir ſe partage ;
Mille jeunes beautés ſoumettant leurs vainqueurs ;
Au gré de leurs deſirs diſpenſent vos faveurs.
Leur regne d'un inſtant dure aſſez pour vous nuire,
Pour uſurper vos droits, qu'elles voudroient détruire ;
Et la vieilleſſe enfin les livre à vos mépris.
Loin de la craindre ici, le temps nous donne un prix ;
Les rides ſur le front y marquent la puiſſance :
Nul intérêt ſecret n'y porte à la vengeance,
Et le ſeul bien public y réunit les voix.
Les ſiecles à venir, ſurpris de nos exploits,
Si nos Etats détruits revivent dans l'hiſtoire ;
En admirant nos mœurs, auront peine à les croire.
Peut-être on doutera que jamais l'univers
Ait vu régner nos loix juſqu'au-delà des mers.
Mais, Seigneur, je m'oublie en vantant leur ſageſſe.
Mon cœur, né ſans pitié, va preſſer la Prêtreſſe
D'interroger le Ciel ; & s'il entend ma voix,
La mort terminera vos jours & vos exploits.

## SCENE VI.

THÉSÉE, *ſeul.*

QUelle férocité ! quelle fureur l'anime !
D'un ſexe foible & vain, ſerois-je la victime ?
Non : ſouvent la fortune, au moment du danger,
Nous éprouve, nous ſert, & ſe plaît à changer.

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ORITHIE, *ſeule.*

INterprete des Dieux dans leur réponſe obſcure,
Je differe à la rendre au peuple qui murmure :
Dois-je irriter ſa haine en ſauvant mon héros,
Ou finir par ſa mort mes deſtins & mes maux ?....
Devoir, honte & remords, cédez à ma tendreſſe ;
De l'amour, Mars lui-même a reſſenti l'ivreſſe.
Seules dans l'univers, aurons-nous en horreur

Ce feu, dont la nature eſt l'ouvrage & l'auteur?
Je rapporte du temple un cœur ſous ſa puiſſance:
D'un oracle douteux il tiendra la balance;
Mais d'Antiope ici bientôt je vais ſavoir
Quel ſort aura Théſée, & quel eſt mon eſpoir.

## SCENE II.

ORITHIE, ANTIOPE.

ORITHIE.

DAns le cœur du captif, vos yeux ont-ils ſu lire?
Madame, répond-il aux tranſports qu'il m'inſpire?
Par lui Venus ſur moi venge tous nos mépris.
Connoît-il les tourments de mon cœur trop épris?
J'ai vu qu'à ſes regards je devois me contraindre.
D'un refus mon orgueil auroit-il à ſe plaindre?

ANTIOPE.

Ce guerrier, aſſuré ſur vos ſoins généreux,
Du peuple ne craint plus le zele dangereux,
Et ſemble s'affermir à l'aſpect de l'orage;
Mais pour vous, au reſpect réduiſant ſon hommage,
Il donne à vos vertus le prix le plus flatteur.
Sans doute à vos yeux ſeuls il ouvrira ſon cœur.

ORITHIE.

Dans ſes ſoins réſervés ſa froideur eſt écrite.
Un mortel que la haine, ou que l'amour irrite,
Annonce ſes deſirs en voulant les cacher.
On apprend ſon ſecret, même ſans le chercher.
S'il ſentoit le beau feu qu'en mon cœur il fit naître,
Malgré lui ſon maintien vous l'auroit fait connoître.
Ses regards plus diſtraits, à mon départ ſubit,
Vous auroient peint ſa flamme, ou montré ſon dépit;
Et par mes tendres vœux ſon ame prévenue,
D'un orgueilleux reſpect n'eût point bleſſé ma vue.
Je ne ſuis point aimée! En ce moment d'horreur,
Ma honte & ma fierté ſe changent en fureur.
Quoi! j'offenſe nos Dieux, mon devoir & ma gloire!
De mes faits éclatants j'obſcurcis la mémoire!
Découvrant une ardeur que j'aurois dû cacher,
Je me dégrade aux yeux que je n'ai pu toucher!
Pour punir mes erreurs, ombres de nos Guerrieres,
Venez, du noir ſéjour franchiſſez les barrieres.....
Je vous invoque en vain; il n'eſt plus temps, mes feux
Etouffent mes remords, & maîtriſent mes vœux.
Qu'il redoute, l'ingrat, une amante outragée!

ANTIOPE.

Ah! Reine, la vertu guide le fils d'Egée.
Ne croyez point ſon cœur ingrat à vos bienfaits;

Tout lui parle pour vous ; votre rang, vos attraits,
Son deſtin, que le Ciel mit en votre puiſſance.
Qui peut contre ſa tête armer votre vengeance ?
Quand vos regards enfin ne pourroient l'enflammer,
Eſt-ce un crime d'Etat de vivre ſans aimer ?

ORITHIE.

Qui voit avec froideur l'excès de ma tendreſſe,
Qui du cœur d'Orithie a cauſé la foibleſſe,
S'il n'y répond, Madame, eſt digne de la mort.
Théſée, aux Dieux vengeurs j'abandonne ton ſort.

ANTIOPE.

Votre gloire gémit du feu qui vous irrite.

ORITHIE.

Princeſſe, je ne ſais quel ſoin vous ſollicite ;
Mais votre empreſſement à défendre un ingrat,
M'étonne d'autant plus, qu'il offenſe l'Etat.
Jadis mes ſeuls deſirs rempliſſoient votre envie.

SCENE

## SCENE III.

MENALIPPE, ORITHIE, ANTIOPE.

MENALIPPE *à Orithie.*

REine, cet Orondal que vante la Scythie,
Déja près de nos murs vient comme ambaſſadeur:
Son Roi, dont la vengeance aveugle la fureur,
Ce Gélon, que Théſée à nous combattre anime,
Veut de nos mains ſans doute ôter cette victime;
La haine armoit ſon bras, l'amour ſuſpend ſes coups:
Pour affermir, dit-on, l'accord fait entre vous,
A la main d'Antiope il borne ſa conquête,
Et veut de ſa couronne orner ici ſa tête:
A ſes deſirs vos loix s'oppoſeroient en vain;
La paix eſt à ce prix.

ORITHIE.

Ce ton de Souverain,
En m'impoſant la loi, rend ma ſurpriſe extrême;
Mais ſe prêter au temps, Madame, eſt l'art ſuprême:
Ma gloire, aſſujettie au bien de mes ſujets,
Conſent par un hymen d'unir nos intérêts;
Antiope peut ſeule en fixer la journée.

ANTIOPE.

Reine, d'un tel projet mon ame eſt étonnée.
Quand j'y conſentirois, votre gloire & nos loix,
Réveillant ma fierté, condamneroient mon choix:
On doit, pour prévenir une injuſte puiſſance,
De la ſoumiſſion fuir juſqu'à l'apparence.

MENALIPPE.

Un Roi, qui de l'hymen nous oſe offrir les nœuds,
Devient, vous le ſavez, indigne de nos vœux:
C'eſt à nous de choiſir l'objet que notre flâme
Deſtine pour un temps à régner ſur notre ame.

ORITHIE.

Pour le bonheur du peuple on établit les loix;
Mais le beſoin préſent change ou reſtreint leurs droits.
L'œil du Légiſlateur n'a pu voir la meſure
Des divers intérêts de la race future.
Souvent le mal prévu nous arrive le moins,
Et d'autres accidents exigent d'autres ſoins.
Déja plus d'une fois on vit les Amazones,
Pour acheter la paix, accepter des couronnes,
Et par les nœuds d'hymen enchaîner des tyrans.

ANTIOPE.

L'exemple quelquefois, par des biens apparents,

Dans des périls cachés entraîne la prudence.

ORITHIE.

Songez que notre force eſt dans notre alliance.
Orithie & Gélon, rivaux aux champs de Mars,
Chériſſent leurs vertus au ſein de leurs remparts.
Reſſerrant nos liens par l'hymen d'Antiope,
Uniſſons-nous pour vaincre & l'Aſie & l'Europe.
Au Scythe, Menalippe, aſſurez que ce jour,
Pour cimenter la paix, couronnera l'amour.

## SCENE IV.

ORITHIE, ANTIOPE.

ORITHIE.

L'Intérêt de l'Etat qui nous unit au Scythe,
A répondre à ſes vœux, Princeſſe, vous excite:
Du trouble où je vous vois, que dois-je préſumer?
Si le trône d'un Roi n'a droit de vous charmer,
Au repos de l'Etat vous vous devez, Madame;
La néceſſité parle, aſſerviſſez votre ame.

ANTIOPE.

Mais, loin de ramener la paix dans ces climats,

Mon hymen peut un jour renverſer nos Etats;
Et ſur ce droit Gélon uniroit à ſon trône
La fertile contrée où regne l'Amazone;
Il briſeroit l'airain où l'on grava nos loix.
Quoi! nos tyrans bannis redeviendroient nos Rois,
Et, vantant nos appas, rendroient notre ame eſclave!
J'en frémis; craignons tout d'un Prince qui nous brave;
Et, loin de me livrer pour appaiſer ſes coups,
Détruiſons ſes remparts.

ORITHIE.

D'où naît tant de courroux?
Dans vos refus conſtants, vos douleurs inquietes,
Madame, je crois voir d'autres raiſons ſecretes.
La crainte d'avilir la fierté de nos mœurs,
N'eſt pas le vrai motif qui cauſe vos rigueurs.

ANTIOPE.

A commander ici, croyez-vous que j'aſpire?

ORITHIE.

Non, un ſoin plus flatteur vous trouble & vous inſpire.
Dans les yeux du captif, pour vous, & non pour moi,
Vous trouvâtes peut-être un gage de ſa foi.
Quand je vous confiai l'intérêt de mon ame,
Quel fut l'aveuglement où me plongeoit ma flâme!
Sans doute vos beautés charmerent ce héros.

Vous, l'objet de mes ſoins, cauſeriez-vous mes maux!
Non, de votre amitié votre vertu m'aſſure;
Amour, réduirois-tu ſon ame à l'impoſture!
Si tu rends en ces lieux les cœurs faux & jaloux,
Il n'eſt donc point d'empire à l'abri de tes coups.

ANTIOPE.

Quand un tendre intérêt ſurprendroit ma foibleſſe,
Je ſaurois m'en défendre, & mon devoir. . . .

ORITHIE.

Princeſſe,
Souvent un doux penchant eſt en vain combattu:
Mes doutes, malgré moi, bleſſent votre vertu.
Des Dieux bientôt ici je rendrai les oracles;
Qu'à mon retour, mes vœux ne trouvent plus d'obſtacles.
Vos refus fonderoient un dangereux ſoupçon;
Songez qu'il faut répondre aux ordres de Gélon.

## SCENE V.

ANTIOPE, *ſeule.*

Dieux, pour ſauver Théſée, inſpirez ſon amante;
Mais cet inſtant propice à mes yeux ſe préſente.

## SCENE VI.

ANTIOPE, THÉSÉE.

ANTIOPE.

AH! Prince, le deſtin qui s'arma contre vous,
Loin d'émouſſer ſes traits, redouble ſon courroux.
Mon trouble & vos froideurs, apperçus d'Orithie,
Dans ſon ame déja portent la jalouſie.
J'oſe dire à vous ſeul un ſecret odieux;
On a ſur nos autels interrogé les Dieux.
L'avouerai-je? je crains qu'une obſcure réponſe
Ne cauſe les malheurs que mon trouble m'annonce.
La Reine eſt l'interprete, & peut, dans ſa fureur,
Vous perdre, ſe venger, & mourir de douleur.
Théſée, en ce moment, à vos jours ſi funeſte,
Prenez, pour les ſauver, le parti qui nous reſte.
Touché de mon effroi, pour calmer mes tourments,
D'une Reine en courroux flattez les ſentiments;
Mon amour me réduit à ſouffrir cet outrage.

THÉSÉE.

D'Antiope, qui m'aime, eſt-ce là le langage?
Quoi! vous m'ordonneriez de feindre des ſoupirs?

Diſpoſez de mon ſort, il ſuivra vos deſirs.
Contre vos ennemis, faut-il ſeul vous défendre?
Pour mériter vos vœux, je puis tout entreprendre;
Mais s'il faut, à tromper, abaiſſer ma fierté,
Je préfere la mort.....

ANTIOPE.

Ciel! quelle cruauté!
Vous voulez donc la mienne? Ah! ſongez bien, Théſée;
Que mon ame pour vous, tendre & tyranniſée,
Se fait de vous ſauver ſon eſpoir & ſa loi.

THÉSÉE.

Si vous plaignez mes maux, il n'en eſt plus pour moi.

ANTIOPE.

Puiſque de mes ſerments je ne ſuis plus maîtreſſe,
A quoi vous ſerviroient mes vœux & ma tendreſſe?

THÉSÉE.

Qui peut dans ſes deſirs contraindre votre cœur?

ANTIOPE.

Orithie à Gélon me deſtine, Seigneur.
Mon refus d'obéir a produit en ſon ame
Le trouble & la fureur de ſa jalouſe flâme.

Pour me déterminer, je n'ai plus qu'un inſtant ;
Je fixe de la paix le deſtin inconſtant ;
Ma main en eſt le gage, & le ſort qui m'opprime,
D'un tyrannique amour me rendra la victime :
D'un Scythe audacieux je ſubirai la loi.

THÉSÉE.

Vous combleriez les vœux d'un autre amant que moi !
Ah ! Madame, à ce mot, je me livre à la rage :
Que ces murs pleins d'horreur ſoient livrés au carnage ;
Le peuple vous chérit ; comptez ſur ma valeur ;
Combattons Orithie, abattons ſa grandeur :
Que mes Grecs irrités prennent votre défenſe,
Contre mon allié j'armerai ma puiſſance ;
S'il vous offre en Scythie, & ſon trône & ſa main,
Je vous réſerve en Grece un plus noble deſtin.
Je ſuis du ſang des Dieux, & mes faits dans la guerre,
Déja plus d'une fois ont étonné la terre.

ANTIOPE.

Je connois votre amour, vos exploits, vos aïeux ;
Mais contre notre hymen tout s'oppoſe en ces lieux.
Mon parti vous redoute, on reſpecte Orithie,
Et je garde mon bras pour venger ma patrie.

THÉSÉE.

J'oſerois vous ravir au milieu des combats.

ANTIOPE.

Mon devoir le défend, je ne vous ſuivrai pas.
Songez que l'amour même en notre ame guerriere,
De l'éclat des vertus ſuit toujours la lumiere.
Je vais de la Prêtreſſe embraſſer les genoux,
Faire un dernier effort pour fléchir ſon courroux,
Obtenir qu'elle rompe un hymen que j'abhorre,
Et la prier enfin, ſi ſon cœur m'aime encore,
De ſauver un héros défenſeur de mes jours.
Ma douleur, de ſa haine arrêtera le cours.
Si rien ne peut changer l'orage qui s'apprête,
Pour vous au trait vengeur je livrerai ma tête.
Ma mort, calmant la Reine & le Scythe jaloux,
Forcera le deſtin à s'adoucir pour vous.

THÉSÉE.

Vous voulez que je vive, & le ſort nous ſépare!
L'amour d'une Amazone eſt-il donc ſi barbare?

ANTIOPE.

Non, je cours vous ſervir: comptez ſur mon ardeur.

THÉSÉE.

Quoi! vous fuyez, Madame?

## SCENE VII.

THÉSÉE, IDAS.

IDAS.

OU vous vois-je, Seigneur!
Tout le peuple en tumulte, aſſemblé pour la fête,
Pour premiere victime exige votre tête:
La Prêtreſſe differe à répondre à leurs vœux;
Mais craignez du deſtin les ordres rigoureux:
Tandis qu'on eſt au temple, en ce palais ſauvage,
Par les ſoins d'Orondal, ouvrons-nous un paſſage;
Pour changer votre ſort, apprenez ſon projet.
L'élite de vos Grecs, aſſemblée en ſecret,
Tient la vaſte forêt qui mene à Thémiſcyre,
Et Gélon aux combats prépare ſon empire:
Le refus d'Antiope en ſera le ſignal.
Venez joindre le Scythe, ou braver un rival.
A la mort, en fuyant, arrachons la victoire.

THÉSÉE.

La fuite & l'artifice obſcurciroient ma gloire;
L'objet de mes deſirs eſt promis à Gélon,
Je l'enleve, ou péris aux bords du Thermodon:

Son hymen y répand le poiſon de la haine,
Profitons des combats que ſa fureur entraîne ;
Au milieu du tumulte un parti mécontent,
Pour ſe joindre à mes Grecs, peut m'armer à l'inſtant :
L'amour & la valeur domtent tous les obſtacles.

IDAS.

Le ciel, pour vous ſauver, fut prodigue en miracles.
Vous laſſez ſes faveurs en courant à la mort :
Quoi ! Théſée à l'amour abandonne ſon ſort !
Si, loin de vous guider, ſon flambeau vous égare,
Moi ſeul je préviendrai le coup qu'on vous prépare.
Et l'amitié ſaura vous ravir au trépas.

THÉSÉE.

Viens, & ſuis le deſtin qui t'attache à mes pas.

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

ORITHIE, ANTIOPE.

ANTIOPE.

DAns un péril preſſant, j'oſe eſpérer, Madame,
Que les projets d'hymen n'occupent plus votre ame.
Tandis que Gélon m'offre, & ſon trône & ſa foi,
Armé pour les combats, il vous donne la loi.
Je dois vous en inſtruire; ici la renommée
M'apprend que dans nos champs on a vu ſon armée.
Songeons à nous défendre.

ORITHIE.

Ayez moins de terreur;
Le Scythe eſt ſans courroux, s'il fléchit votre cœur.

ANTIOPE.

Votre ſécurité m'afflige & m'épouvante.

ORITHIE.

Rebelle à mes desirs, quelle est donc votre attente ?
Comment oserez-vous mépriser aujourd'hui
Le repos de l'Etat, un trône & mon appui ?

ANTIOPE.

Je chéris mon devoir ; mais par vous dès l'enfance
J'attachai mon bonheur à notre indépendance.
La politique en vain combat ce sentiment ;
Et quand j'enfreins vos loix, concevez mon tourment.
Reine, en votre amitié mon espoir se confie.

ORITHIE.

Au Scythe avec douleur mon cœur vous sacrifie ;
Que cet exemple serve à vous déterminer.
Le temps presse, & l'hymen vient pour vous couronner.
Le peuple contre vous réclame ma puissance ;
En vain vous espérez d'emporter la balance.
Ne me repliquez plus.....

ANTIOPE.

J'embrasse vos genoux.
Ah ! puisque mon refus aigrit vos soins jaloux,
Il faut les terminer en m'arrachant la vie.
Puissai-je ainsi calmer les Dieux & la Scythie,
Rendre la paix au monde, & sauver un héros,

Qui trouve ici la mort pour prix de ſes travaux !
C'eſt lui dans nos combats, c'eſt ſa pitié guerriere,
Qui ravit ma jeuneſſe à la main meurtriere ;
Pour lui rendre le jour, je ſaurai m'en priver.

ORITHIE.

Votre pitié le perd en voulant le ſauver.

ANTIOPE.

Songez qu'il vous fut cher ; & s'il ceſſe de vivre,
Craignez que la douleur ne vous force à le ſuivre.
Pour vous fléchir, ma tête eſt offerte à vos coups ;
Prononcez mon arrêt.

---

## SCENE II.

ORITHIE, ANTIOPE, MENALIPPE.

MENALIPPE.

MAdame, montrez-vous ;
De vos retardements le peuple oſe ſe plaindre ;
Son inquiete ardeur ne peut plus ſe contraindre ;
Il murmure, & frémit du prompt départ d'Idas :
Tandis qu'au bois ſacré vous dirigiez vos pas,
En habit d'Amazone, il déroboit ſa fuite.

D'un projet ſi hardi nous redoutons la ſuite ;
Sur la Princeſſe même on jette des ſoupçons.

ANTIOPE.

Quoi ! l'impoſture ainſi.....

ORITHIE.

Je vois des trahiſons.
Ceſſez de vains diſcours, vous êtes accuſée ;
Menalippe, ſur-tout, qu'on obſerve Théſée.

MENALIPPE.

Il ne peut échapper ; Reine, dans cet inſtant,
Rendez ſur ſon deſtin l'oracle qu'on attend ;
Et détruiſant l'eſpoir de ce parti rebelle,
Venez ſur nos autels.....

ORITHIE.

Doute-t-on de mon zele?
Le peuple, en nourriſſant ſes animoſités,
Prend pour pieuſe ardeur la ſoif des cruautés.

MENALIPPE.

La piété ſoutient nos plus ſages maximes ;
Nourriſſons-la, Madame, en nommant les victimes.

ORITHIE, *à part.*

Eh bien, on va ſavoir..... ô funeſte moment!

ANTIOPE.

Quoi! vous cédez, Madame, à cet empreſſement;
Vous ſavez que les Dieux, s'ils veulent nous confondre,
Par des mots ambigus ſe plaiſent à répondre.
Souvent plus d'une fois il faut les conſulter.
Craignez contre un héros de rien précipiter;
Il m'a ſauvé la vie, & ce peuple barbare
Voudroit.....

ORITHIE.

Qu'entends-je? ô ciel! la colere m'égare.
Écoutez, frémiſſez, voici l'ordre des Dieux.
D'une vapeur épaiſſe ils couvrirent mes yeux.
Sur l'autel, à ces mots, je vis briller la foudre:
*Un héros, que pourſuit le ſort,*
*Doit réduire ton trône en poudre,*
*S'il ne trouve en ces lieux la mort.*
Théſée eſt déſigné dans cet arrêt terrible.

ANTIOPE, *à part.*

O ciel!.....

MENALIPPE.

Obéiſſons au deſtin invincible.
Hâtons

Hâtons le ſacrifice, ou craignons qu'en ces lieux,
Les hommes ramenés par le courroux des Dieux,
Sous l'appas de l'hymen, ne nous chargent de chaînes.

ORITHIE.

Menalippe, achevez nos fêtes inhumaines;
Promettez le captif aux vœux de mes ſujets;
Mais avant qu'on l'immole, apprenons ſes projets.
Qu'on l'amene en ces lieux; & vous, ſage Héroïne,
Prévenez, par vos ſoins, le coup qu'on me deſtine.

## SCENE III.

ORITHIE, ANTIOPE, ORONDAL, Guerrieres.

ORONDAL.

APrès tant de combats, Reine, dois-je eſpérer
D'obtenir un hymen qu'on ne peut différer?
Rendre la paix au monde, eſt digne d'Orithie.

ORITHIE.

Mon peuple fut toujours ami de la Scythie.
De nos traités rompus rétabliſſons l'accord;
La Princeſſe ſans doute y ſoumettra ſon ſort.

Obtenez ſon aveu.....

ORONDAL *à Antiope.*

Jeune & brave Guerriere,
Daignez-vous de mon maître écouter la priere?
D'un mot portez la guerre, ou déclarez la paix.

ORITHIE *à Antiope.*

Songez que l'Etat ſeul doit régler vos ſouhaits.

ANTIOPE.

Madame, vos conſeils, nos loix & vos exemples
M'apprirent à ſervir le ſeul Dieu de nos temples,
Et non à redouter un pouvoir étranger.
A l'hymen de Gélon rien ne peut m'engager:
Orondal, ma fierté bleſſera ſon audace;
Mais un cœur Amazone affronte la menace.
Déja de nos ſuccès nous l'avons vu confus;
Partez, il peut s'armer pour venger mes refus.

ORITHIE.

Princeſſe, tant d'orgueil me dévoile votre ame.
Qu'on connoiſſe à quel point votre Reine le blâme.
Pour prévenir ici de ſecrets attentats,
Guerrieres, qu'en ces murs on retienne ſes pas.

ANTIOPE.

Quand je cherche la mort, vous me donnez des chaînes!

ORITHIE.

Obéiſſez.....

ORONDAL.

Madame, ah! redoutez nos haines;
Appaiſez, s'il ſe peut, vos troubles inteſtins.
Pour venger un héros outragé des deſtins,
Nos maux vont donc encore épouvanter la terre!
Par ma voix la diſcorde annonce ici la guerre,
Et déja me bannit du ſein de vos remparts.

---

## SCENE IV.

ORITHIE, *ſeule.*

QUe d'horreurs à mes yeux s'offrent de toutes parts!
J'attends ici Théſée, & que vais-je lui dire?
Dieux! s'il reſte inſenſible à l'ardeur qu'il m'inſpire,
S'il me quitte, rebelle à mes deſirs ſecrets,
Lui-même de ſa mort il hâte les apprêts.

## SCENE V.

ORITHIE, THÉSÉE.

THÉSÉE.

ME rendant à votre ordre, oſerai-je, Madame,
Pénétrer les projets qui rempliſſent votre ame?
Quelle pitié mon ſort pourroit-il m'attirer?

ORITHIE.

Théſée, en vain vos yeux feignent de l'ignorer.
Votre cœur eſt inſtruit qu'un penchant invincible
Me rend ſur vos périls inquiete & ſenſible.
Peu ſoigneuſe pour vous du ſoin de ma grandeur,
Je vous découvris trop ma crainte & mon ardeur.
Rebelle aux volontés de nos cruels oracles,
En vain, pour les changer, j'eſpérai des miracles;
Le ciel, en vous frappant, lance ſur moi ſes coups.

THÉSÉE.

Quoi! vous plaignez mon ſort, quand il dépend de vous?

ORITHIE.

C'eſt le comble des maux: le deſtin veut encore

Que j'annonce moi-même un arrêt que j'abhorre.
Autour de ce palais, mon peuple mutiné,
Qui, même avant les Dieux, vous avoit condamné,
Armé par la vengeance, attend le ſacrifice.
Je ne puis de ſa haine arrêter le caprice;
L'oracle eſt divulgué; l'Etat en eſt inſtruit:
Il faut que je vous livre, ou mon regne eſt détruit.

THÉSÉE.

Armez mon bras, Madame, & par ma ſeule audace
J'éloignerai de vous le coup qui vous menace.
Pour payer vos bienfaits; qu'au péril de mon ſang,
Je faſſe dans l'Etat reſpecter votre rang:
Un peuple mutiné, qu'emporte trop de zele,
Borne votre pouvoir, c'eſt un peuple rebelle;
Il doit exécuter, non prévenir les loix.
Courons vous l'aſſervir.

ORITHIE.

L'état où tu me vois,
Te prouve aſſez l'attrait qui pour toi m'intéreſſe.
Si j'avois par mes ſoins obtenu ta tendreſſe,
Sans courir aux combats, pour conſerver tes jours,
Ton cœur dans mon amour chercheroit du ſecours.
Cet inſtant favorable eſt le ſeul qui te reſte.
Parle; un mot peut changer ton deſtin trop funeſte:
Pour attendrir ton ame, en cet inſtant prens-toi

Mes exploits, mes bienfaits, ma flamme & mon effroi.
Une Amazone en pleurs, quand la mort te menace,
Mérite bien le cœur d'un héros de ta race.
Si les travaux guerriers ternirent mes attraits,
Les lauriers que je porte, embelliſſent mes traits,
Et ma tendre pitié qui partagea ta chaîne,
Pour moi doit en amour avoir changé ta haine.

THÉSÉE.

Reine, votre beauté, vos vertus, vos exploits,
Etonnent le vulgaire, & ſoumettent les Rois;
Mais l'admiration qu'on doit à votre empire,
Eſt le vrai ſentiment que tant de gloire inſpire;
Un plus tendre intérêt en ternirоit l'éclat.

ORITHIE.

Ah! que ce trait flatteur peint bien un cœur ingrat!
Cruel, laiſſe ma gloire, & conſerve ta vie;
Je chériſſois nos loix, je te les ſacrifie.
Fidelle à la vertu, ſans toi mon triſte cœur
Jamais des feux d'amour n'eût reſſenti l'ardeur;
Et ſur le Thermodon tu portes plus d'alarmes,
Que les monſtres cruels terraſſés par tes armes:
Leurs perfides regards du moins n'ont point d'appas
Qui voilent les dangers qu'on trouve ſur leurs pas.
Pourquoi franchir les mers dont le ciel nous ſépare,
Pour bannir la vertu de ce ſéjour barbare,

Y porter les ſoupçons, la honte, les remords,
Et rendre un fol amour vainqueur de mes efforts?
En mille autres climats ſa chaîne eſt légitime:
On briſe ici ſes nœuds, & ſon joug eſt un crime;
Mais s'il eſt des mortels formés pour tout charmer,
Que n'ont-ils donc des cœurs que l'on puiſſe enflammer?
Dans mon ſein tu fis naître un feu qui me dévore,
Et tu hais juſqu'aux ſoins de l'objet qui t'adore.
Ah! du moins ſi ton ame, inſenſible à l'amour,
N'eût point par d'autres feux profané ce ſéjour!
Si mes regards trompés ignoroient ma rivale!
Mais je connois mes maux dès leur ſource fatale.
Pour mon repos ſecret, non pour l'amour des loix,
De mon peuple irrité que n'ai-je cru la voix!
Que ne t'ai-je banni de ce palais paiſible!
J'y crains plus tes regards que ton bras invincible.

THÉSÉE.

Hélas!.....

ORITHIE.

Ah! ce ſoupir réveille mon eſpoir.
De t'attendrir, mes pleurs auroient-ils le pouvoir?
S'il étoit vrai, grands Dieux! j'oublîrois mes alarmes,
Mes ſoupçons, mes remords, un trône plein de charmes;
Aſſervie aux projets que m'inſpire l'amour,

Pour toujours avec toi je fuirois ce ſéjour.
Si mes ſoins, mes appas n'ont pu gagner ton âme;
Par des faits inouis éterniſons ma flâme.
Tandis qu'on ſe prépare à terminer ton ſort,
Par des détours cachés t'arrachant à la mort,
Avec toi j'oſerai ſortir de mon empire:
Il eſt vil à mes yeux; pour toi ſeul je reſpire.
Les Dieux & les humains t'enlevent leurs ſecours;
Prends l'unique moyen de conſerver tes jours.
Viens, je veux avec toi porter par-tout la guerre;
De monſtres, de brigands allons purger la terre;
Montrons à l'univers à quel point de grandeur
L'amour d'une Amazone éleve ſa valeur.
Pour une amante née au milieu des alarmes,
Ne crains, ni les dangers, ni la ſoif, ni les armes:
En te prouvant l'amour qui guidera mes coups,
Que ces travaux guerriers à mes yeux ſeront doux!
Quelle félicité de partager la gloire
De l'objet de ſes feux, chéri de la victoire!
D'avoir les mêmes ſoins, les mêmes ennemis,
Se voir tous deux vainqueurs; & le reſte ſoumis!
Ton exemple & ta vue élevant mon courage,
Me feront par mes faits mériter ton hommage,
Et ton amour acquis par mes ſoins généreux,
De ton cœur, malgré toi, m'apportera les vœux;
Je ſerai digne enfin que la Grece étonnée
Admire nos lauriers unis par l'hyménée.

THÉSÉE.

Touché de vos bontés, de vos offres ſurpris,
Reine, pour vous prouver que j'en ſens tout le prix,
Je dois d'un tel ſecours nous priver l'un & l'autre;
Il terniroit mon nom, il ſouilleroit le vôtre.
Le plus grand héroïſme eſt de garder ſon ſang,
Pour ſervir ſa patrie, & conſerver ſon rang.
Qui s'expoſe à périr, cherchant loin la victoire,
Enleve à ſon pays un ſoutien de ſa gloire.
Mon cœur, frappé cent fois de cette vérité,
Condamna mon ardeur; mais par l'âge emporté,
Ennemi des tyrans, vengeur de l'innocence,
De l'univers ſurpris j'embraſſai la défenſe.
Cette ſoif des combats m'a conduit dans vos fers;
En vain, pour les briſer, vos ſoins me ſont offerts.
Qu'on m'immole plutôt que j'approuve la fuite,
Où l'amour en tyran vous eût enfin réduite.
Je dois ainſi répondre à vos ſoins généreux.
Régnez ici, Madame.

ORITHIE.

Ah! je conçois tes vœux;
Pour diriger tes pas, tu cherches la Princeſſe.

THÉSÉE.

Pourquoi l'accuſez-vous de l'ennui qui vous preſſe?

ORITHIE.

J'ai vu combien ta perte excite ſon effroi.

THÉSÉE.

Qui ne craint que les Dieux, ne trahit point ſa foi.
Madame, je l'avoue : une chaîne ſecrete,
Qui m'entraîna vers elle, a cauſé ma défaite ;
Mais ſon reſpect pour vous égale ſa vertu ;
Et toujours dans ſon cœur ſon penchant combattu
Déſapprouva mes feux.

ORITHIE.

C'en eſt aſſez, Théſée.
La lumiere renaît dans mon ame abuſée.
Epargnez-moi l'horreur de gémir à vos yeux.
Et ne jouiſſez plus d'un triomphe odieux.
Laiſſez-moi ſeule en proie à ma rage, à ma honte.
Sortez.

## SCENE VI.

ORITHIE, *ſeule.*

POur m'éviter, combien ſa fuite eſt prompte!
Il croit à ma rivale aller porter ſa foi ;

Mais le trépas l'attend, il y court malgré moi.
Il ne peut faire un pas ſans trouver un abîme ;
Et c'eſt moi qui l'y plonge ! ah ! ſauvons la victime.
Duſſai-je au même inſtant ſubir le même ſort.....
Que dis-je ? ma douleur feroit un vain effort ;
Mes ordres divulgués enchaînent ma puiſſance.
Cruelle jalouſie, aſſouvis ta vengeance.....
Déja l'air retentit de chants & de clameurs ;
Le fer ſacré s'apprête ; on l'immole, je meurs.....
Sur moi, triſte palais, renverſe tes murailles ;
Terre, pour m'engloutir, entr'ouvre tes entrailles.....
Dans ces climats glacés, tout eſt ſourd à mes cris.
Ignorant les tourments que ſouffre un cœur épris,
Tout y reſte inſenſible à mes vives alarmes.....
Pour la premiere fois, répandons-y des larmes ;
Mais pour cacher ma honte aux yeux de mes ſujets,
Loin du jour, ſous ces murs, dérobons mes regrets.

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

ANTIOPE, *ſeule.*

DAns ce moment fatal, en ces lieux enchaînée,
Ne puis-je du captif ſavoir la deſtinée ?
Si j'en crois ma terreur & le bruit du palais,
Un homicide fer m'en ſépare à jamais.....
Non : la Reine au trépas n'a pu livrer Théſée.....
Quel fol eſpoir s'éleve en mon ame abuſée !
Pour conſerver ſes jours, je veux donc aujourd'hui,
Qu'auprès de ma rivale il trouve un ſûr appui.....
Vains efforts ! le deſtin à mes deſirs s'oppoſe ;
Hélas ! de tes malheurs ma tendreſſe eſt la cauſe ;
Cher amant, dans le trouble où mon cœur eſt livré,
Le trépas m'offre ſeul un aſyle aſſuré :
Et je ſuis déſarmée ! O Parques en furie,
Plongez-moi dans le Styx près d'une ombre chérie !

## SCENE II.

ORITHIE, ANTIOPE.

ORITHIE.

Soyez libre, Madame ; allez, dans vos douleurs,
Voir expirer l'objet de vos tendres ardeurs :
Allez ſur ſon bûcher pleurer ſa deſtinée.

ANTIOPE.

Juſte ciel !

ORITHIE.

Il finit ſa vie infortunée :
Ah ! tout mon ſang ſe glace à cet affreux tableau !
Perfide, c'eſt donc vous qui creuſez ſon tombeau !
C'eſt votre trahiſon qui condamna ma gloire
A livrer un héros ſi cher à ma mémoire ;
Le plus grand des humains ſuccombe ſous vos coups :
Que ſur vos jours ſon ombre exhale ſon courroux !
Déja dans les enfers, ſes cris ſe font entendre :
Mon cœur a ſon image, une urne aura ſa cendre.
Il ne verra donc plus la lumiere des cieux !
Sous des prétextes vains, j'évite ici les yeux,

J'attends ici la fin d'un fatal ſacrifice.....
Quoi ! c'eſt vous qui cauſez ma honte & mon ſupplice !
Au ſang, à mes bienfaits votre cœur eſt ingrat ;
Vous rallumez la guerre & trahiſſez l'Etat ;
De ces forfaits la mort dut être le ſalaire :
Si je vous laiſſe encor le jour qui nous éclaire,
C'eſt pour livrer votre ame à de plus longs remords,
Et me venger ainſi de mes jaloux tranſports ;
Mais pour vous voir gémir, il faut que je gémiſſe ;
Mon trépas différé prolonge mon ſupplice :
Que l'amour & la honte, & nos crimes égaux,
De nos cœurs tour à tour deviennent les bourreaux.

ANTIOPE.

Que cette cruauté dont votre ame eſt ſaiſie,
Dans vos ſombres regards peint bien la jalouſie !
Juſqu'ici la douleur accablant mes eſprits,
M'a fait, ſans vous répondre, eſſuyer vos mépris ;
Enfin, la vérité, ſoutien de l'innocence,
De vos crimes aux miens va montrer la diſtance.
Si le remords me ronge, il doit vous dévorer :
Contre un amant aimé j'oſois me déclarer ;
J'appris que pour moi ſeule il ſubit l'eſclavage ;
Plus ſenſible à ſes maux, je m'armai de courage ;
Et rejettant toujours l'hommage de ſes feux,
J'excitai ce héros à vous porter ſes vœux.
Oui, malgré ma foibleſſe, à la vertu fidelle,

Vit-on jamais l'amour me rendre criminelle ?
Le vôtre, n'écoutant ni crainte, ni remords,
Me ſacrifie au gré de ſes jaloux tranſports.
A quoi vous ſert le rang de Reine & de Prêtreſſe ?
A tromper les mortels, à ſuivre votre ivreſſe,
A mépriſer les Dieux, enfin, dans vos fureurs,
A livrer au trépas l'objet de vos ardeurs.
Le vengeur des forfaits en devient la victime !
Tremblez à ce portrait, ſi l'image du crime
Peut encore effrayer votre cœur endurci.

ORITHIE.

Princeſſe, de quels traits me peignez-vous ici ?
Ah ! loin qu'à vous punir, ce reproche m'engage,
Ma haine ſur moi ſeule épuiſera ſa rage.
Quand on perd ce qu'on aime, on mépriſe les coups
Que le peuple & les grands oſent lancer ſur nous.
Le cœur enſeveli dans ſa douleur muette,
N'eſt ſenſible qu'aux maux de l'objet qu'il regrette.
Quoi ! les Dieux ſans courroux voyant ma cruauté,
Ne tournent point ſur moi le coup que j'ai porté !
Hâtons leurs traits trop lents ; au défaut du tonnerre,
Trouvons la mort aux lieux que ravage la guerre :
Princeſſe, uniſſons-nous. Nos regrets, nos ſoupirs,
Nés de la même cauſe, ont les mêmes deſirs.
Nous cherchons à périr. Tournons contre le Scythe
La rage qu'en nos cœurs notre douleur excite.

Le trépas ne peut fuir qui le cherche en tous lieux ;
Offrons à mille morts des jours trop odieux ;
Et qu'enfin l'univers apprenne dans l'hiſtoire,
Que jamais mes forfaits n'ont égalé ma gloire.....
Mais déja Menalippe ici porte ſes pas ;
Son vertueux maintien, ſes farouches appas,
Glacent mes ſens d'effroi.

ANTIOPE.

Ciel ! quel tranſport l'anime !

---

## SCENE III.

ORITHIE, ANTIOPE, MENALIPPE *armée.*

MENALIPPE.

AH ! Prêtreſſe, les Dieux.....

ORITHIE.

Prennent-ils la victime ?

ANTIOPE.

Ont-ils lancé leurs coups ?

MENALIPPE.

MENALIPPE.

Non, le ciel en fureur
Suſpend le ſacrifice.

ORITHIE *à part.*

Ah ! quel eſpoir flatteur !

ANTIOPE.

De grace, apprenez-nous ?

MENALIPPE.

Quel combat à décrire !
De la foule ſuivie, en quittant Thémiſcyre,
Les captifs vers le temple avançoient ſur mes pas ;
Je vis du bois ſacré ſortir mille ſoldats.
Leur nombre s'augmentoit, je penſai que la terre
Enfantoit des géants pour me livrer la guerre,
Ou que de nos captifs Mars briſoit les liens ;
Mais de près je connus les fiers Athéniens.
Ils fondent ſur nos rangs, notre troupe ſurpriſe
Cede au premier effort, & leur vive entrepriſe
Nous arrache Théſée ; alors dans nos fureurs,
Tout ſert à nous armer, & parmi les clameurs
Nous marchons ſans déſordre, & combattons ſans crainte.
A peine l'ennemi, de nos dards ſent l'atteinte,

Qu'irrité de nos coups, ardent à s'en venger,
Dans d'étroits défilés il ſe laiſſe engager.
Je romps leurs bataillons, leur ſang ſouille la terre.
Dans la nuit, dont l'effroi joint l'horreur à la guerre,
Théſée offre à mes yeux ſon brillant bouclier;
Il falloit, pour tout vaincre, abattre ce guerrier:
Nous nous joignons; nos traits ſe croiſent l'un & l'autre;
Et loin que ſa valeur l'emporte ſur la nôtre,
Tandis qu'un coup léger teint ſon fer de mon ſang,
D'un coup mortel ma hache a partagé ſon flanc.

ANTIOPE.

Dieux!

ORITHIE.

Quel ſort imprévu!

MENALIPPE.

Quel bonheur! Orithie,
Vous régnez, je triomphe, & ce Grec perd la vie.
A peine il fut tombé, que je vis ſes ſoldats
Quitter l'eſpoir de vaincre, & fuir devant nos pas;
Juſques ſur nos remparts ils n'ont porté l'alarme,
Que pour venger leur chef; ſon trépas les déſarme.
Du reſte de ces Grecs j'ai mépriſé les traits,

Nos braves bataillons les pourſuivent de près :
N'en redoutant plus rien, je viens à vous moi-même,
Raconter nos ſuccès, notre péril extrême,
Et remettre en vos mains des lauriers que je dois
A votre exemple, aux Dieux, à l'amour de nos loix.
L'univers étonné, ſur nous fixant la vue,
Verra nos traits vainqueurs d'une attaque imprévue ;
Le plus grand des mortels aſſervi ſous nos fers,
Et rendu par nos coups aux rives des enfers ;
Le deſtin ſur nos bords enchaîne la victoire.
Jour heureux ! venez, Reine, en recueillir la gloire.

ORITHIE, *on entend un grand bruit.*

Quel trouble dans ces lieux, & quel nouvel effort !

MENALIPPE.

Ah ! ne redoutons rien ; le fier Théſée eſt mort.

## SCENE IV.

ORITHIE, ANTIOPE, MENALIPPE, Une AMAZONE, L'AMAZONE.

REine, des cris affreux par-tout ſe font entendre;
Théſée en ce palais eſt prêt à vous ſurprendre,
Et déja Thémiſcyre en proie à ſa fureur,
Pour la premiere fois reconnoît un vainqueur.

ORITHIE.

Guerrieres, ſuivez-moi : quand le ſort nous accable,
Oppoſons à ſes coups un front inébranlable.

ORITHIE *& ſa ſuite marchent vers le fond du théatre.*

## SCENE V.

ORITHIE, MENALIPPE, ANTIOPE, THÉSÉE.

THÉSÉE *paroît à leur rencontre avec des Amazones enchaînées & des Grecs à ſa ſuite.*

OU courez-vous, Madame? ici tout m'obéit;
Le bruit de mon trépas me ſert & vous trahit.
Au milieu de ma troupe, & dans la nuit obſcure,
Idas fut pris pour moi, ceint d'une égale armure.

MENALIPPE.

Qu'ai-je fait! Quoi! l'eſpoir d'avoir vaincu ton bras,
M'a fait en d'autres mains remettre nos combats!
Nul triomphe après toi ne flattoit plus ma gloire:
Mon départ imprudent t'a donné la victoire;
Que le ciel m'en puniſſe; ou ſerve mon courroux.

THÉSÉE.

Cruelle, mon ami ſuccomba ſous vos coups;
C'eſt lui qui, joint aux Grecs, s'arma pour ma vengeance:

La vertu n'a ſouvent qu'elle pour récompenſe :
Il a perdu la vie en défendant mes jours ;
De ma fureur alors rien n'arrête le cours.
Pour mieux venger ſon ſang, j'ordonne & feins la fuite ;
Votre crédulité par mon art fut ſéduite.
Tandis qu'ici vos mains portoient de vains lauriers,
Je ramene au combat mes plus vaillants guerriers ;
Et la troupe Amazone immolée à leur rage,
Juſqu'ici ſur ſes morts aux Grecs ouvre un paſſage :
Thémiſcyre effrayée eſt ſoumiſe à mes loix ;
Mais loin d'y commander, je vous remets vos droits :
Reine, daignez reprendre un rang dont ma victoire
Rend hommage au grand nom que vous acquit la gloire.
Il eſt un prix plus cher aux deſirs de mon cœur.
Princeſſe, c'eſt de vous que dépend mon bonheur ;
De mon rang, de mes droits, je ne veux point l'attendre.
Je le demande au nom de l'ardeur la plus tendre ;
Venez ; que dans Athene un lien fortuné
M'aſſure votre cœur.

ANTIOPE.

L'amour vous l'a donné :
Seigneur, il ſe joignit à la reconnoiſſance ;
Tout m'invite à vous ſuivre, & nos loix que j'offenſe,
Se tairont, ſi ma main, ſeul prix de vos exploits,

A notre liberté conſerve tous ſes droits,
Qu'aucun tribut enfin n'outrage ma patrie.

THÉSÉE.

Elle eſt libre, Madame.

ANTIOPE.

A vos jours je me lie;
Mais, rendant à la Reine un trône glorieux,
Faut-il avec ſa haine abandonner ces lieux?

ORITHIE.

Arrêtez; c'eſt à moi d'éviter votre vue;
Théſée, as-tu penſé que la main qui me tue,
Pût me rendre des biens dont j'aimaſſe à jouir?
En ce moment, où rien ne peut plus m'éblouir,
De mon illuſion je déteſte la ſource;
Et le comble des maux, en terminant ma courſe,
Eſt d'avoir un moment vu ton ſexe orgueilleux
Régner ſur un climat ſi rebelle à ſes vœux.
Moi, dont le bras domta la fortune ennemie,
Faut-il que par l'amour aux mortels aſſervie,
Je cede à ces tyrans que j'ai tant combattus?
Une foibleſſe, hélas, ternit mille vertus!
Puiſſes-tu quelque jour reſſentir mon martyre,
Languir dans le mépris qu'un feu jaloux inſpire,

Voir tes Etats gémir ſous un pouvoir nouveau,
Et dans ton déſeſpoir te plonger au tombeau!

*Elle ſe tue.*

Je t'en donne l'exemple; imite mon courage.
Menalippe, régnez ſur ce triſte rivage;
Maîtreſſe de vos ſens, vous ſaurez mieux que moi,
Gouverner un Etat dont j'ai trahi la loi.
En acceptant mon ſceptre, épouſez mon offenſe;
Que j'emporte aux enfers l'eſpoir de la vengeance.
Bravez ce fier vainqueur, que la poſtérité.....
Je meurs.... & le trépas me rend la liberté:
Qu'on m'ôte de ces lieux.

THÉSÉE.

O deſtin!

L'AMAZONE *qui ſoutient la Reine.*

Elle expire.

ANTIOPE.

Que ne puis-je lui rendre & le jour & l'empire!

MENALIPPE.

Eſperes-tu, Théſée, échapper à mes coups?
Réunie à Gélon, de ton hymen jaloux,

Le fer, la flamme en main, ſur tes pas dans la Grece,
Nous porterons par-tout la fureur vengereſſe :
Les mers & les rochers nous ſéparent en vain ;
Ton armure deux fois ne peut tromper ma main.
Tu vois mes ſentiments ; maître dans Thémiſcyre,
Oſeras-tu partir, & m'en tendre l'empire ?

THÉSÉE.

Oui, Madame, régnez ; & quoique votre cœur
M'annonce un ennemi digne de ma valeur,
L'hymen de la Princeſſe unit mon peuple au vôtre.

MENALIPPE.

Je briſerai le nœud qui vous joint l'un à l'autre ;
Invincible à l'amour, prompte à venger nos droits,
Un jour à l'univers je puis donner des loix.

*Fin du cinquieme & dernier Acte.*

*LE*

# TEMPLE

*DE LA*

# RENOMMÉE,

*POEME*

DE MONSIEUR POPE,

*Traduit en Vers François*

PAR MADAME DU BOCCAGE.

# PRÉFACE.

JE gardois depuis dix ans cette traduction du Temple de la Renommée de Mr. Pope, comme mon premier ouvrage, peu digne de l'impreſſion ; mais pour prévenir celle en proſe que le Mercure annonce, je laiſſe prendre à la mienne ſon droit d'aîneſſe ; j'eſpere que les vers donneront aux François une idée plus juſte de ce genre de Poéſie. L'Auteur Anglois avoue lui-même qu'il en doit le ſujet à la Maiſon de la Renommée de Chaucer (*a*), mais qu'il en a totalement changé l'ordre, & une partie des détails. Il feint d'avoir vu ce monument en ſonge. Son imagination l'emporte dans les airs, & lui préſente un ſuperbe édifice ; il en fait la deſcription, & celle de la Renommée, qui y préſide & décide de la réputation des mortels épris de ſes faveurs.

Les Anglois louent & critiquent beaucoup ce Poëme. On reproche avec raiſon à M. Pope, de s'abandonner trop au feu de ſon imagination, ſans égard à la vraiſemblance, & d'avoir mis peu d'ordre dans ſon ouvrage. Il répond qu'une fiction

(*a*) Poëte Anglois du XIV. ſiecle, ſurnommé *l'Homere Anglois*, à cauſe de ſes beaux vers.

allégorique & idéale admet tout ce que le cerveau échauffé peut offrir dans un rêve agréable, & n'exige point une vraiſemblance parfaite ; mais ſes adverſaires mettent une grande différence entre un rêve extravagant, & une viſion ſurnaturelle. Cette maniere de voir, regardée des anciens comme une inſpiration divine, a le pouvoir de raſſembler dans notre imagination ( nos ſens étant aſſoupis ) des objets fantaſtiques & prodigieux, mais toujours raiſonnables & probables. L'Auteur s'eſt auſſi ſervi de l'autorité des anciens pour combattre ſes critiques. Ariſtote dit que la Fable eſt l'ame de la Poéſie. Plus elle eſt morale, plus elle eſt utile ; c'eſt le fruit qu'on tire de l'allégorie, en uſage dans tous les temps. A la vérité, on doit la varier & l'ajuſter au génie & aux mœurs des diverſes nations ; c'eſt ainſi qu'elle a réuſſi dans les ſiecles les moins éclairés. Les Troubadours & Pétrarque, qui prit d'eux l'idée des ſes Poéſies, s'en ſervirent avec ſuccès ; Boccace & Chaucer, dont ce Poëme eſt tiré, les imiterent. L'Arioſte s'y livra à l'excès dans ſon *Orlando furioſo* ; & quoiqu'il s'abandonnât trop à ſon génie, les Italiens le préferent au Taſſe, qui en uſa plus ſagement, & s'appliqua à ſuivre les regles des Grecs. Ces exemples prouvent que ce genre de fiction fut toujours en uſage chez les

meilleurs Poëtes : le trouver trop emblématique, c'eſt contredire le jugement & l'uſage des plus grands génies anciens & modernes. D'ailleurs, l'allégorie convient particuliérement au tour d'eſprit Anglois ; la plupart de leurs Auteurs s'en ſervent ; le Babillard & le Spectateur en ſont remplis. Mr. Adiſſon attribue au tempérament rêveur & mélancolique de ſes compatriotes, leur goût exceſſif pour les viſions.

L'amour des hommes pour la vérité, leur fait chercher dans la nature, la repréſentation des objets qu'on leur décrit : on blâme à tort le rocher tranſparent qui ſoutient ce Temple, comme une idée chimérique à l'excès ; l'endroit de ce Poëme qui le compare aux montagnes de glace, dont les voyageurs du Nord ſont mention, donne la réalité à cette fiction.

Dans la deſcription des ſtatues qui ornent les faces extérieures du Temple, on reproche avec plus de raiſon à Mr. Pope, de décrire des choſes que la ſculpture ne peut rendre ſenſibles, telles que la marche des arbres à la voix d'Orphée, & les pierres qui s'arrangent au ſon de la lyre d'Amphion, repréſenté bâtiſſant les murailles de Thebes. Comment appercevoir ces mouvements dans des figures immobiles, ni l'effet de l'écho du mont Cytheron ? Ces idées hardies plaiſent

pourtant à l'imagination du Lecteur, & il oublie le manque de vraiſemblance. Homere, dans l'énumération des figures gravées ſur le bouclier d'Achille, décrit des mouvements auſſi impoſſibles à repréſenter.

L'Auteur a pris de Virgile le portrait de la Renommée: il devoit parler de ſa trompette, ſouvent en uſage dans ce Poëme; il accuſe cette Déeſſe des mêmes injuſtices que ſa ſœur la Fortune. Je ne ſais s'il établit bien leur parenté; mais on ne voit pas aſſez la raiſon des fantaiſies qu'il lui attribue. Les peuples de toutes nations & de différents genres de mérite, viennent lui demander de les rendre célebres: je ne comprends point (à moins d'en accuſer ſon caprice) pourquoi elle traite avec dédain des gens de bien, occupés du bonheur public. Je m'étonne auſſi de l'applaudiſſement d'un moment donné à des petits-maîtres ridicules, qu'elle ſiffle un inſtant après.

Les guerriers, les conquérants qui lui demandent les honneurs immortels, lui font horreur; cependant ſon Temple en eſt rempli: Alexandre, Céſar & autres y tiennent le premier rang; il ſemble même bâti pour eux: elle les y ſouffre apparemment par néceſſité, ſans préférer leur mérite à tout autre. Celui des Philoſophes & des gens de Lettres paroît la toucher davantage; par eux ſeuls, il eſt vrai, la réputation des héros ſe répand & paſſe à la poſtérité.

On demanderoit encore pourquoi des gens vertueux,

tueux, modeſtes, dont le ſeul deſir eſt d'être ignorés, ſe préſentent aux autels de la Renommée ? Leur priere n'eſt point contradictoire, les bonnes actions cachées ſont quelquefois divulguées : d'ailleurs, il faut ſuppoſer cette Déeſſe en pouvoir d'enſevelir les ſublimes vertus, comme de les rendre publiques.

L'amour propre des femmes fut bleſſé de n'en trouver aucune dans ce Temple, quoique les Hiſtoriens faſſent mention de nombre d'Héroïnes dignes d'y briller, telles que Sémiramis, Clélie, Porcie, Zénobie, &c.

Le défaut le plus conſidérable du Poëme, eſt le manque d'unité de deſſein. Sur la fin de l'ouvrage, le Temple qu'on vient de décrire diſparoît ; un autre lui ſuccede, dont le modele eſt l'ingénieuſe deſcription qu'Ovide fait de la demeure de la Renommée : ce lieu ( où, ſans un inſtant de repos, ni de ſilence, tous les objets ſe raſſemblent de toutes parts ) ſemble n'avoir plus de rapport au premier monument, qui eſt vraiment le Temple de Mémoire. Comment nommer celui-ci ? Je pouvois les confondre l'un dans l'autre, changer pluſieurs endroits de ce Poëme, y mettre plus d'ordre & d'unité ; mais je penſe qu'un Traducteur ne ſauroit être trop fidele à ſon original, & doit l'imiter, autant qu'il eſt poſſible, dans le tour de ſes idées, & l'arrangement de ſon ouvrage. Je crois cette traduction auſſi exacte qu'elle puiſſe être

en vers ; je ne dois point y paroître, mais l'Auteur, que je veux faire connoître dans une autre langue. Beaucoup de gens prétendent qu'il faut s'approprier l'ouvrage qu'on traduit, & lui donner la forme, à ſon gré, la plus convenable : ce n'eſt plus rendre dans notre langue le caractere d'eſprit des étrangers, c'eſt leur donner le ſien. Un Peintre qui voudroit rapporter d'Italie en France, les copies des meilleurs maîtres, s'il changeoit l'ordonnance des tableaux, & le goût des draperies, pour en rendre le deſſein plus régulier, & les ornements conformes à nos uſages, vous mettroit-il au fait de la maniere & du génie des Ultramontains ? Rempliroit-il votre attente ? Un Auteur tragique qui repréſente le caractere d'Oreſte, le peindroit mal, s'il lui donnoit des expreſſions modérées, & l'habilloit à la françoiſe. Quoique les Anglois ſoient nos voiſins, leur goût, leurs idées, different beaucoup des nôtres. Mon projet eſt de ſuivre mon guide pas à pas : ſi ce Poëme paroît froid, ce ſera la faute de mes vers, non celle de M. Pope, dont les ouvrages ſont eſtimés de tous ceux qui ſavent l'Anglois, & connus des François par d'excellentes traductions.

# LE TEMPLE
## DE LA
# RENOMMÉE,
## POEME.

DAns ce temps où les prés embellis par les fleurs,
De la ſaiſon nouvelle annoncent les douceurs,
Où de l'aſtre du jour la chaleur vive & pure,
Par ſes rayons féconds ranime la nature ;
Dans ce temps où tout ſemble inviter au repos,
Le ſommeil ſur mes yeux répandit ſes pavots :
Les ſoins & les deſirs ſortirent de mon ame,
L'amour même à mon cœur fit moins ſentir ſa flâme.
Ces tranquilles inſtants, précurſeurs du réveil,
Où nos ſens repoſés n'ont qu'un léger ſommeil,
Sont les temps deſtinés aux viſions trompeuſes :

Mille fantômes vains, des formes monſtrueuſes,
Diſperſés dans les airs, ſans ordre raſſemblés,
Se jouerent long-temps de mes eſprits troublés.

Je me crus tranſporté loin des bornes du monde,
J'embraſſois d'un coup d'œil les cieux, la terre & l'onde,
Le globe en équilibre, environné des eaux,
L'immenſité des mers couverte de vaiſſeaux,
Des rochers eſcarpés, des montagnes ſtériles,
Des temples, des forêts, des campagnes, des villes;
Le ſoleil quelquefois embelliſſoit ces lieux,
Un nuage ſouvent les déroboit aux yeux.

Sur ces divers objets je promenois ma vue,
Lorſqu'un bruit effrayant vint ébranler la nue:
Telle on entend la foudre éclater dans les airs,
Et dans les antres creux le murmure des mers.
J'invoquois l'Eternel pour le rendre propice;
Devant moi j'apperçois un ſuperbe édifice,
Dont l'orgueilleux ſommet, d'un obéliſque orné,
De nuages épais ſembloit environné.
Le deſtin ordonna que ſur un roc de glace,
Ce riche monument eût à jamais ſa place.
Si l'accès en paroît facile & ſéduiſant,
Au ſommet eſcarpé brille un chemin gliſſant.
Ce merveilleux rocher à l'albâtre eſt ſemblable,
La matiere ſolide en a l'éclat durable.

Autour de ſa ſurface on voit des noms tracés,
Par le temps ennemi preſque tous effacés,
Leur ſiecle adulateur, au Temple de Mémoire,
Vainement leur promit d'éterniſer leur gloire.
Les critiques jaloux avec art s'efforçoient
De remplir de leurs noms les mots qu'ils effaçoient;
Ces foibles traits bientôt à d'autres faiſoient place;
Et des noms effacés on revoyoit la trace.
Un ſoleil trop brûlant, un vent trop furieux,
Nuiſent également à l'éclat de ces lieux:
Ainſi la Renommée eſt autant ennemie
D'un éloge exceſſif, que des traits de l'envie;
Le fond de ſa demeure eſt toujours reſpecté,
Et du froid des hivers, & des feux de l'été.
Comme on voit le cryſtal fidele à la gravure,
Des traits qu'on y traça, conſerver la figure:
Sur ce roc ſourcilleux ſont gravés divers noms,
Dont l'empreinte a bravé l'envie & ſes poiſons;
Chaque ſiecle au ſuivant en tranſmet la mémoire,
Le temps n'a rien ravi de leur ſolide gloire:
Le nombre des ans même a rendu plus fameux
Les grands noms qu'à jamais chériront nos neveux.

Tels on voit les rochers de la nouvelle Zemble,
(Ouvrage que le froid de tous les temps raſſemble)
Elever dans les airs leurs éclatants frimats;
L'aſtre du jour en vain éclaire ces climats;

En dépit de ſes feux, une neige éternelle
Sur ces rochers glacés toujours ſe renouvelle,
Et leur brillant ſommet de loin paroît aux yeux
Elevé comme Atlas pour ſoutenir les cieux.

Sur un pareil rocher regne la Renommée;
Là, l'univers jaloux d'une vaine fumée,
Par des ſoins aſſidus encenſe ſes autels.
Son temple ne fut point l'ouvrage des mortels.
Dans les ſiecles vantés, la Grece ingénieuſe,
L'antique Babylone & Rome ambitieuſe,
Uniſſant la richeſſe à l'art des ornements,
N'éleverent jamais d'auſſi beaux monuments.

Quatre faces du dôme (*), où brille la ſculpture,
Egales en beauté, different en parure,
Quatre portes d'airain, d'un abord ſpacieux,
Regardent en s'ouvrant les quatre points des cieux:
Là, ſont repréſentés les héros que les fables,
Par leur antiquité, rendirent reſpectables;
Et ceux qui les premiers élevant des remparts,
Les armes à la main, protégerent les arts.
L'enceinte du dehors richement revêtue,

(*) Le dôme eſt d'une forme quarrée; les quatre faces ont des portes ouvertes aux quatre points des cieux, pour marquer que les différentes nations y ſont admiſes. Le côté de l'Occident eſt d'architecture grecque; l'ordre dorique eſt conſacré aux héros & aux guerriers; les ſtatues des faces extérieures du temple, repréſentent les plus anciens héros dans les armes & les arts.

De ces hommes fameux conſerve la ſtatue ;
Les guerriers dans le marbre ont l'aſpect menaçant,
Et les légiſlateurs le front réfléchiſſant.

La façade où le ſoir Phébus peint ſa lumiere,
Des exploits de Théſée offre aux yeux la carriere :
Perſée y brille, armé du fameux bouclier
Dont Minerve jadis honora ce guerrier.
Hercule (*b*) eſt appuyé ſur ſa lourde maſſue,
Et ſes divers travaux ſemblent fixer ſa vue.
Orphée environné des fiers monſtres des bois,
Par ſes accents vainqueurs les raſſemble à ſa voix ;
Et les arbres charmés tranſportent leurs racines
Près des échos remplis de ſes chanſons divines.
A ſes ſons enchanteurs, par un nouveau pouvoir,
Amphion voit ici les pierres ſe mouvoir ;
Thebes ſort de la terre aux accords de ſa lyre,
Sur le mont Cytheron, écho vient les redire ;
Les rochers ébranlés par l'effort de ſes ſons,
S'écroulent, & d'accord roulent dans les vallons.
De la ville auſſi-tôt les remparts s'établiſſent ;
Les voûtes, à ſon gré, ſe forment, s'arrondiſſent ;
Les colonnes, les tours s'élevent à ſes yeux,
Comme on voit ſur le ſoir s'élever vers les cieux
Les épaiſſes vapeurs d'un vallon trop humide,

(*b*) Hercule eſt dans l'attitude de la fameuſe ſtatue de l'Hercule Farneſe.

Dont un ſoleil brûlant a pompé le fluide.

Le côté que l'aurore éclaire à ſon lever,
Montre un temple qu'à Bel (c) Ninus fit élever.
Cyrus au même rang brille parmi les ſages.
A leurs auguſtes traits, on reconnoît les Mages:
Zoroaſtre agité, ſa baguette à la main,
Dans des cercles divers conſulte le deſtin.
D'antiques Chaldéens (d), profonds dans la magie,
Apprennent à ſes pieds la vaine aſtrologie:
Et ſous des bois épais, des peuples reſpectés,
Les Brachmanes trompeurs ſont tous repréſentés;
Leur magique pouvoir, qu'enfanta l'impoſture,
Prétend à leurs deſirs aſſervir la nature:
Pour arrêter la lune, ils ont des taliſmans;
Les morts à leur appel ſortent des monuments;
Et leurs regards perçants cherchent dans leurs retraites
Les différents aſpects du ciel & des planetes.
En corrigeant les mœurs par des préceptes doux,
Le ſeul Confucius l'emporte ſur eux tous.

Des Prêtres de Memphis dans des niches dorées,

(c) Belus, pere de Ninus, fondateur du Royaume des Aſſyriens, Cyrus de celui des Perſes.

(d) Les Mages & les Chaldéens s'appliquoient à la magie & à l'aſtronomie, preſque la ſeule ſcience des anciens peuples de l'Aſie: Zoroaſtre y excella; il nous reſte peu de la morale & des écrits de ces Philoſophes, excepté de Confucius, le grand Légiſlateur des Chinois, qui vivoit il y a environ 2000 ans.

On découvre au midi les images ſacrées :
Légiſlateurs du peuple, interpretes des Dieux,
Ils meſurent la terre, ils contemplent les cieux ;
Le compas à la main, tracent, forment des ſpheres,
Et partagent le temps en des cycles lunaires.
En pompe au milieu d'eux s'éleve Séſoſtris ;
De ſon faſte éclatant mes yeux furent ſurpris :
Les Rois que la fortune aſſervit à ſes chaînes,
Traînoient un char vainqueur dont il guidoit les rênes.
Entre chaque ſtatue, on trouve ſur ces murs,
Un ſavant obéliſque orné de traits obſcurs (*e*).

Le temple vers le Nord, enrichi de ſculpture,
Où le travail & l'art étouffent la nature (*f*),
Préſente Zamolxis, l'œil fixe & l'air rêveur,
Le frénétique Odin expirant de fureur :

(*e*) La ſcience des Prêtres de l'Egypte conſiſtoit dans la géométrie & l'aſtronomie ; ils conſervoient avec ſoin les principaux faits de l'hiſtoire ſur des obéliſques. Leur plus grand héros fut Séſoſtris : Diodore de Sicile, qui conſerve la mémoire de ſes conquêtes, dit qu'il attela à ſon char les Rois qu'il avoit vaincus. La deſcription de ſa ſtatue, dans ces vers, eſt priſe ſur celle qu'Hérodote dit avoir vue de ſon temps.

(*f*) Architecture convenable à cette partie du monde : la ſcience de ces peuples eſt beaucoup plus obſcure que celle des autres nations : Zamolxis, diſciple de Pythagore, enſeigna le premier l'immortalité de l'ame aux Scythes. Odin, Légiſlateur des Goths, ſujet à des accès de frénéſie, perſuada à ſes ſectateurs qu'il recevoit ainſi l'inſpiration divine qui lui dictoit des loix ; l'invention des caracteres runiques lui eſt attribuée. Les Druides, les Bardes, étoient Légiſlateurs de ces peuples célebres par leurs ſauvages vertus ; ces héros comptoient pour un deshonneur de mourir dans leurs lits, & couroient à une mort certaine, pour un nom à venir, dans l'eſpérance d'être célébrés par leurs Bardes.

Les célebres guerriers qu'enfanta la Scythie,
Dans leurs ſombres regards montrent leur barbarie.
Des colonnes de fer par ordre, en double rang,
Soutiennent ces héros encor ſouillés de ſang.
En ces ſauvages lieux paroiſſent les Druides,
De leur religion les prêtres & les guides :
Les Bardes, dont les vers & les barbares chants
Célebrent les fureurs de ces fiers conquérants ;
Mille jeunes guerriers que l'amour de la gloire
Fit courir à la mort pour vivre dans l'hiſtoire ;
Et tant d'autres héros, dont les faits plus douteux
Sont gardés, par reſpect, pour ces temps fabuleux.
Le luſtre de ces murs, par l'effet de l'optique,
Pour rendre les objets, eſt un verre magique ;
Leurs divers points de vue en changent la couleur,
En augmentent l'éclat, le nombre & la grandeur ;
Ces murs myſtérieux n'offrent par-tout qu'emblême,
Et ce miroir trompeur porte tout à l'extrême.

Tandis que tant d'objets raviſſent mes eſprits,
Le dedans du palais s'offre à mes yeux ſurpris ;
Là, des hiſtoriens les ſavantes cohortes,
Sous des vêtements blancs, gardent le ſeuil des portes.
Dans l'airain joint à l'or d'un travail achevé,
Le temps, ſa faulx en main, ſur leurs bancs eſt gravé ;
Son dos chargé de faits qu'effacent les années,
Porte languiſſamment ſes ailes enchaînées.

L'intérieur du temple eſt rempli de guerriers,
Dans le bruit, dans le ſang ils cueillent des lauriers.
Vainqueur de l'univers, eſclave de lui-même,
L'invincible Alexandre y tient le rang ſuprême;
Céſar, maître du monde, & maître de ſon cœur,
Entre Minerve & Mars, ſuit de près ce vainqueur.
Les mortels généreux qui, ſans chercher la gloire,
Pour le bonheur public chérirent la victoire,
Tiennent le premier rang parmi tant de héros:
Tels qu'Epaminondas fameux dans le repos;
Timoléon (*g*) vengeur & meurtrier d'un frere;
Scipion, des Romains le héros & le pere,
Bon citoyen dans Rome, & grand dans les combats.
Tel fut Aurelius, qui marcha ſur ſes pas;
Dans un rang ſouverain, à la vertu fidele,
Il fut ſon propre juge & des Rois le modele.

Près de lui ſont placés les héros malheureux,
Dont les faits moins bruyants ne ſont pas moins fameux:
Au milieu d'eux, Socrate obtint le rang ſuprême;
Ariſtide (*h*) le Juſte, injuſte pour lui-même,

(*g*) Timoléon ſauva la vie à ſon frere Timophane, dans une bataille entre les Argiens & les Corinthiens; dès qu'il le vit devenir tyran de ſon pays, préférant le bien public aux liens du ſang, il lui donna la mort.

(*h*) Ariſtide, nommé le *Juſte* par ſon intégrité, fut banni par l'oſtraciſme. Il étoit d'uſage que chacun écrivît ſur une écaille d'huître le nom du citoyen qu'il vouloit exiler; un payſan qui ne ſavoit point écrire, s'adreſſa à lui, ſans le connoître, pour le prier de lui rendre ce ſervice; Ariſtide ſigna ſon nom, & il ſe condamna ainſi lui-même.

Rejettant les conſeils que dicte l'intérêt ;
De ſon banniſſement vient de ſigner l'arrêt.
Agis ( *i* ) & Phocion demandent ſans murmure
Qu'on répare les torts que leur fit l'impoſture :
Le ſévere Brutus livre un fils à la mort ;
Et Caton, par le fer ; fuit un plus triſte ſort.

Dans le centre du chœur, ſix colonnes pompeuſes
Portent des grands auteurs les images fameuſes (*k*) :
Sur un trône éternel, formé d'un ſeul rubis,
Au haut de la premiere, Homere regne aſſis ;
Ce célebre vieillard, pere de l'harmonie,
Dans le feu de ſes traits montre encor ſon génie ;
Quoiqu'aveugle, ſes yeux ont un air de fierté,
Et les ans l'ont vieilli ſans l'avoir maltraité :
Son pilaſtre immortel repréſente en ſculpture
Des malheurs des Troyens la funeſte aventure ;
Le trait dont Diomede oſa bleſſer Cypris,
Patrocle terraſſé des coups qui l'ont ſurpris,
Et le fils de Thétis, pour venger ſa mémoire,
Sur l'intrépide Hector remportant la victoire.

( *i* ) Agis, Roi des Lacédémoniens, pour avoir voulu remettre en vigueur les loix de Licurgue, fut étranglé en priſon par Cléombrote. Phocion, Capitaine Athénien, d'une vertu ſévere, & grand guerrier, fut accuſé fauſſement de trahiſon, & condamné à mort par le peuple.

( *k* ) Près du trône de la Renommée ſont placés les plus célebres Auteurs de l'antiquité ; leur attitude exprime leurs différents caracteres ; la ſculpture de leur colonne marque les ſujets de leurs ouvrages, & fait alluſion à leur maniere de penſer.

L'expreſſion & l'art animent ces portraits,
Le feu des combattants eſt gravé dans leurs traits.

Le pilaſtre ſuivant, ſans éblouir la vue,
Soutient un riche trône orné d'une ſtatue;
L'ouvrage en eſt fini; l'artiſte vigilant,
Sur l'or qu'il arrondit, épuiſa ſon talent.
A ſon maintien modeſte, on reconnoît Virgile;
Au milieu du triomphe il montre un cœur tranquille;
Charmé de ſon rival, loin d'en être envieux,
Sur le divin Homere il a toujours les yeux:
Autour de ſa colonne, on voit dans la ſculpture,
Didon ſur le bûcher, qui meurt pour un parjure;
Les combats des Latins, la mort du Roi Turnus,
L'embraſement de Troie, & le fils de Venus;
Il ſe ſauve accablé ſous le poids de ſon pere:
Sur le milieu du trône eſt en gros caractere,
Ecrit en lettres d'or: *Je chante le héros*
*Qui des rives de Troie, après de longs travaux,*
*Aborda le premier au port de Lavinie.*

Plus loin, dans les accès de ſon bouillant génie,
Pindare (*l*) au haut des airs guide un char radieux,
Et ſon rapide vol ſemble aſpirer aux cieux;

(*l*) Pindare dépeint dans un char volant, par alluſion au feu de ſon génie, & aux jeux de la Grece qu'il célébra. Neptune préſidoit aux jeux iſthmiques, Jupiter aux olympiques.

La harpe ſuit ſa voix, & ſa main nonchalante
Tire des ſons hardis de la corde tremblante.
Les courſes & les jeux de la Grece vantés,
Autour de ſa colonne étoient repréſentés :
De jeunes combattants, amoureux de la gloire,
Par des ſentiers divers, y cherchent la victoire ;
Au bout de la carriere, ils tournent tous leurs pas,
Neptune & Jupiter animent leurs combats ;
L'un, penché ſur ſon char, brille par la vîteſſe ;
L'autre, auprès du vainqueur ſuccombe avec nobleſſe ;
Le marbre rend l'effort de leurs bras menaçants,
Et leurs fougueux courſiers y ſemblent bondiſſants.

Sur un pilier d'airain (*m*) l'ingénieux Horace,
D'un favori du Pinde occupe ici la place ;
Il regle les écarts, il tempere les tons
Dont le feu de Pindare animoit ſes chanſons ;
Sa lyre réunit, ſans paroître forcée,
Aux doux ſons de Sapho, les vers hardis d'Alcée (*n*) ;
Sur ſon pilaſtre, où l'art forma d'obliques rangs,
Brillent en traits heureux mille objets différens :
D'un côté ſont les ris, Glicere & la molleſſe ;
Ici, Céſar vainqueur ; là, le Dieu de l'ivreſſe.

(*m*) Eſt exprimé par ce vers :
*Exegi monumentum ære perennius.*

(*n*) Ce mélange exprime le caractere des Odes d'Horace, & fait alluſion à ces mots :
*Spiritum Græâ tenuem Camenæ.*

A l'abri d'un laurier, joint au myrte amoureux,
Le Poëte entouré des graces & des jeux,
Enſeigne la ſageſſe, & chante la victoire.

Ariſtote en ces lieux jouit d'une autre gloire;
L'air penſif eſt empreint ſur ſon front couronné;
Des maiſons du ſoleil il eſt environné,
Et ſes ſavants regards pénétrant la nature,
De la terre & des cieux embraſſent la ſtructure.

En habit de Conſul, Ciceron au Barreau,
Du Dieu de l'éloquence y porte le flambeau;
Ses geſtes, ſon maintien, trompent ſi bien la vue,
Qu'on penſe voir agir & parler ſa ſtatue:
Elle eſt dans l'attitude où jadis, au Sénat,
Il défendit le peuple, il conſerva l'Etat;
Et Mercure, dont l'art éleva ſa colonne,
Admire ſes talents, l'écoute & le couronne.

Sur ces piliers d'airain, un dôme merveilleux,
Par ſa cime d'émail, touche aux champs lumineux;
En vain à ſon ſommet les yeux veulent atteindre,
Son immenſe circuit ne pourroit ſe dépeindre.
Ici, la Renommée en tout temps tient ſa cour;
L'or & les diamants ornent ce beau ſéjour;
Le plafond parſemé de pierres tranſparentes,
Produit mille rayons de couleurs différentes,

Et l'éclat de ces feux, réfléchi ſur l'autel,
Aux ornements pompeux donne un luſtre immortel.
Ainſi brillent la nuit, ſur la voûte azurée,
Les aſtres radieux dont elle eſt éclairée.
De ce ſéjour ſacré l'Immortelle à l'inſtant
Sait & rend à la fois chaque fait important.
J'admirois de ces lieux le goût & la richeſſe ;
Sur un char tout à coup j'apperçois la Déeſſe ;
Sa taille, qu'à mes yeux dérobe un jour trompeur,
D'une coudée à peine égale la hauteur ;
Mais ſur ce rare objet, plus je fixe la vue,
Plus je vois s'alonger & groſſir ſa ſtatue :
Les divers ornements qui couronnent ſon front,
S'élevent juſqu'au dôme, en touchent le plafond,
Et le temple ſplendide où regne l'Immortelle,
Semble aux yeux s'élever, & s'étendre avec elle.
Sa forme, que j'admire, a les bizarres traits
Dont la fable jadis a chargé ſes portraits ;
Sous ſes bras, ſous ſes pieds, ſes ailes étendues
La portent ſur la terre, & l'enlevent aux nues ;
Elle a des yeux ſans nombre, à tout inſtant ouverts,
Mille oreilles toujours pleines de bruits divers,
Et de ſa bouche il ſort des langues innombrables.
Les neuf ſœurs entouroient ſes genoux vénérables ;
De tout temps la Déeſſe a couronné leurs chants,
Et les ſiecles futurs entendront leurs accents.

Tandis

Tandis que j'écoutois ces ſons qui me ravirent,
Les trompettes du temple en tous lieux retentirent;
Des bouts de l'univers, chaque peuple à l'inſtant
Accourt, & vers l'autel fuit l'airain éclatant.
Les vêtements divers, les mœurs & le langage
Compoſent un étrange & bizarre aſſemblage.
Vous voyez au printemps, en bataillons épais,
Les abeilles dans l'air chercher l'ombrage frais;
La troupe ailée errante apperçoit l'onde pure,
Fait de ſon vol bruyant retentir le murmure,
Et ſur les champs ſemés des plus belles couleurs,
S'empreſſe de puiſer le ſuc de mille fleurs:
Ainſi le peuple en foule environne ſans ceſſe
Le magnifique trône où regne la Déeſſe.
Là, ſans diſtinction, placés aux mêmes rangs,
Sont l'indigent, le riche, & le peuple, & les grands,
Et le vieillard conteur, & la jeuneſſe folle;
Chacun plaide ſa cauſe aux genoux de l'Idole;
Les hommes vertueux & les hommes pervers,
Courant au même but, ont des ſentiers divers:
Du deſir de la gloire, en tout temps enflammée,
Leur ame avec ardeur cherche la Renommée;
Mais des uns, par ſon choix, les deſirs ſont remplis,
Les autres, dans l'oubli, reſtent enſevelis.
Quelquefois dans ſon temple il eſt des injuſtices;
De ſa ſœur la Fortune, elle ſuit les caprices.
L'encens ſur leurs autels brûle en toutes ſaiſons;

Mais, comme elle, en aveugle elle répand ſes dons.

La foule des ſavants remplit d'abord le temple.
Nos immenſes écrits, des auteurs ſont l'exemple :
Déeſſe, diſent-ils, prête-nous ton ſecours ;
Comment ſe ſont paſſés nos nuits & nos beaux jours,
A chercher les moyens & d'inſtruire & de plaire ;
Nos travaux aſſidus trouverent pour ſalaire
Le mépris outrageant, l'oubli, la pauvreté.
Nous demandons le prix par nos ſoins mérité :
Des talents, du ſavoir, quelle eſt la récompenſe?
Les ſeuls dons qu'en ce lieu ta volonté diſpenſe.

La Déeſſe avec joie accepte cet encens,
Les Muſes, par ſon ordre, uniſſent leurs accens ;
Et de leur voix dans l'air l'odeur eſt plus charmante
Que l'ambre d'Arabie & la roſe naiſſante.

Animés par ces ſons, les hommes vertueux,
Près des autels, ainſi ſont entendre leurs vœux :
Par vos rares bienfaits, flatteuſe Renommée,
La modeſte vertu fut toujours animée.
Quoi ! ſans diſtinction, les bons joints aux pervers,
Jouiront des honneurs, ou porteront des fers !
Dans ce Temple ſacré la vertu reconnue,
Au ſuprême bonheur eſt ſouvent parvenue.

Pour célébrer leurs noms, l'Immortelle, à l'inſtant,

Dans les airs parfumés, rend un ſon éclatant;
L'univers étonné du ſon de ſa trompette,
Applaudit à ce bruit, l'écoute & le répete.

Auſſi-tôt, à ſes pieds, de nouveaux aſpirants,
Dans un humble maintien, ſe mettent ſur les rangs:
L'amour du bien public fut leur unique affaire;
Ces mortels animés du deſir de bien faire,
Du prix de leurs travaux attendent le retour.
Soudain la médiſance & ſa nombreuſe cour,
Avec un bruit pareil au fracas du tonnerre,
De traits envenimés empoiſonnent la terre;
Tout le monde paroît attentif à ſa voix,
Et l'éclat s'en répand en cent lieux à la fois.

Dans un maintien farouche, & d'un ton d'aſſurance,
A ſon tour, dans le temple, une autre troupe avance:
Sur des fronts couronnés j'apperçus des lauriers;
Leurs bras armés de fer, portoient des boucliers:
Pour toi, s'écrioient-ils, Déeſſe, pour tes charmes,
Nos travaux ont uſé nos jours remplis d'alarmes,
Par-tout la flamme en main nous courions aux combats;
Sur une mer de ſang, où régnoit le trépas,
Notre eſpoir ſe flattoit d'étendre nos empires,
Ces glorieux forfaits, toi ſeule les inſpires:
Nos célebres vertus n'ont d'autre objet que toi.

O fous ambitieux ! éloignez-vous de moi,
Dit la Divinité ; que vos jours, que leur nombre,
Pour toujours déteſtés, reſtent dans la nuit ſombre ;
Que vos vains monuments ſoient détruits à jamais,
Et vos noms oubliés, auſſi-bien que vos faits !
Soudain enveloppés d'une nuit imprévue,
Ces fantômes brillants s'éclipſent à ma vue.

En leur place je vis de modeſtes mortels,
Sans parure, ſans art, s'approcher des autels ;
Peu de gens compoſoient cette marche tranquille.
Grande Idole du monde, à vous tout eſt facile,
Diſoient-ils humblement ; nés ſans prétentions,
Dans l'eſpoir ſéduiſant de partager vos dons,
Nul de nous ne s'empreſſe à vous offrir hommage :
Vivre ignoré de tous, eſt le deſir du ſage ;
Nous demandons pour prix de nos ſimples vertus,
Ayant vécu cachés, de mourir inconnus ;
Ne gravez point nos noms ſur votre autel ſuprême,
Nous avons fait le bien pour l'amour du bien même :
Laiſſez nos cœurs contents en jouir en ſecret.
O vous, dont la vertu fut le premier objet,
Vous vivrez pour toujours au Temple de Mémoire ;
Chantez, Muſes, chantez, leur triomphe eſt ma gloire :
Quels noms méritent mieux de percer l'avenir ?
Que les vents à ma voix viennent ſe réunir,

Dit la Divinité ; ſoudain leur ſymphonie
Retentit dans les airs, les remplit d'harmonie ;
Le ciel avec plaiſir écoute ces concerts,
Et leurs ſons enchanteurs raviſſent l'univers.

Dans le temple immortel où régnoit la Déeſſe,
Vient à pas cadencés la bouillante jeuneſſe ;
Nous devons, diſoit-elle, attirer vos regards,
Notre air noble & galant mérite des égards ;
Remarquez nos plumets, admirez nos dorures :
C'eſt nous ſeuls dont le goût décide des parures,
Des ſpectacles, des bals, des cadeaux & des jeux ;
Sans ceſſe nous cherchons le ſecret d'être heureux :
Nous avons fait un art des plaiſirs de la table,
Du beau talent de plaire, & de paroître aimable ;
Pour être plus connus, nous vivons à la cour ;
Là, notre unique ſoin eſt l'intrigue & l'amour ;
Nos jours ſont pour les grands, nos nuits ſont pour les belles :
Si nos ſoins rarement réuſſiſſent près d'elles,
Pour nous dédommager de nos mauvais ſuccès,
Nous nous plaignons par-tout d'être aimés à l'excès ;
Nous nommons ces beautés, même ſans les connoître ;
Quand on nous croit heureux, nous nous figurons l'être :
Laiſſez d'autres jouir de la réalité,

Donnez-nous-en l'honneur ſans l'avoir mérité.

La Déeſſe emboucha ſa trompe menaçante,
L'univers en frémit ; une voix médiſante,
Juſques ſur la vertu répandit ſes fureurs ;
Cet étrange ſuccès trompa les ſpectateurs :
De mille vœux pareils, le bruit ſe fit entendre.
Quel encens ſur l'autel oſe donc ſe répandre,
Dit la Divinité ? peuple frivole & vain,
Inutile au public, vous travaillez en vain ;
Ces faux airs, ſans mérite, imitent l'art de plaire :
De vous-même occupé, fatigué ſans rien faire,
Voulez-vous uſurper le prix des vrais amants ?
Ce bonheur deſiré s'obtient par des tourments :
Fuyez ces lieux ſacrés, & que votre priere
Soit la fable du temple & de la terre entiere.
La trompette auſſi-tôt rend mille ſons perçants ;
Le ſouris dédaigneux, les regards offenſants,
Les propos à l'oreille, & l'aveugle cenſure,
Dans le peuple malin s'augmentent ſans meſure ;
L'arrêt eſt applaudi par le bruit des ſifflets.

Les mortels dont l'orgueil couronne les forfaits,
Arrivent les derniers aux pieds du Sanctuaire ;
Ils fondent leur grandeur ſur les maux du vulgaire,
Sur une ambition fatale à leur pays,
Sur un trône uſurpé, ſur des amis trahis ;

Gens ſans foi, ſans vertu, dangereux politiques,
Pernicieux aux Rois, fléau des Républiques ;
Ces traîtres eſpéroient que la Divinité
Conſacreroit leurs noms à l'immortalité.
Dans la voûte à l'inſtant retentit le tonnerre ;
On craint que les éclairs ne conſument la terre :
Ces peuples qu'effrayoit ce bruit tumultueux,
Dans leur ſaiſiſſement ſont des ſpectres hideux,
La nature en frémit, & paroît ébranlée.

Mon ame de mon corps s'étoit preſque envolée,
Mes ſens étoient émus par tant d'objets divers ;
Tant de ſons différents avoient frappé les airs,
Qu'à peine je ſentis une force inconnue,
Qui m'arracha du trône, & m'en ôta la vue.
Soudain à mes regards s'éleve un monument,
Je ne ſais dans quel lieu, ni dans quel élément,
Si la terre, ou les airs ſoutiennent ſa ſtructure :
Mais d'un cercle parfait il m'offre la figure ;
Il tourne ſans relâche, & le mur réſonnant
Me répond par échos, & me parle en tournant.
Les arbres au printemps offrent moins de feuillages,
La mer a moins de ſable aux bords de ſes rivages,
Que ce beau monument n'a d'accès différents ;
Les portes, jour & nuit, s'en ouvrent en tout temps ;
Mille chemins directs, à ſes murs viennent rendre ;

Les vents de toutes parts de loin s'y ſont entendre.
Comme on voit vers les cieux la flamme remonter,
Toujours les corps peſants au centre ſe porter,
Les fleuves, les torrents ſe rendre au ſein de l'onde,
La bouſſole portée aux deux poles du monde,
Après mille détours, ſe fixer vers le Nord;
Ainſi l'air en ce lieu, comme par un reſſort,
Porte & reçoit les ſons envoyés de la terre;
Du ſein de l'océan & du lieu du tonnerre;
Soit à voix haute ou baſſe, en jargon différent,
Cet endroit eſt le centre où chaque mot ſe rend;
Le ſilence & la paix n'y trouvent jamais place.
Lancez des bords d'un lac, uni dans ſa ſurface,
Une pierre avec force au centre de ſes eaux,
Vous verrez à l'inſtant des cercles inégaux,
S'accroître par degrés juſqu'aux bords du rivage;
Du ſon qui ſe répand, ces cercles ſont l'image:
D'abord le lieu frappé reçoit l'impreſſion;
Elle s'étend dans l'air par ondulation;
De l'eſpace voiſin celui qui l'environne,
La porte encor plus loin, & tout l'air en réſonne.

Là, j'entendis parler & de haine & d'amour,
De la paix, de la guerre & des brigues de Cour,
De diſette, de maux, de biens & d'abondance,
D'épargnes, de talents, de défauts, de dépenſe,
De tempêtes ſur mer, de profits, de tréſors,

De prodiges nouveaux, de cometes, de morts,
De changements d'Etat, de coups de la fortune,
De favoris rentrés dans la claſſe commune,
De droits mal impoſés, de réglements nouveaux,
Rien d'entiérement vrai, ni d'abſolument faux.

De toutes parts la foule entre & reſſort ſans ceſſe;
L'un, en paſſant, renverſe un rival qui s'empreſſe,
L'autre avance, recule & s'éclipſe à l'inſtant.
L'aſtrologue trompeur, le ruſé charlatan,
Le fanatique en feu, le crédule alchimiſte,
L'homme de loi pédant, l'ennuyeux nouvelliſte,
Tous les gens à projets fourmillent dans ces lieux;
L'impatience ardente eſt peinte dans leurs yeux.
Les bruits ſemés dans l'un & dans l'autre hémiſphere,
Là, ſe diſent tout haut; ici, dans le myſtere;
Avec empreſſement tous courent répéter
Les menſonges nouveaux qu'on vient de leur conter.
Chacun ajoute au bruit qu'il ſe plaît à répandre;
Il augmente toujours à force de s'étendre:
Ainſi d'une étincelle, on voit en un moment,
Par la force de l'air, naître un embraſement.
Ces contes, par le temps, quelquefois s'établiſſent,
Changeant comme la lune, ils croiſſent, s'affoibliſſent:
Ont-ils acquis le droit de tromper les humains?
Ils s'aſſemblent en foule, & ces menſonges vains,

Auſſi prompts que les vents, auſſi gliſſants que l'onde,
Tombent par millions dans l'enceinte du monde :
Les uns ſont deſtinés à percer l'avenir,
D'autres au même inſtant doivent naître & finir ;
Comme on voit en été des inſectes paroître,
Et mourir auſſi-tôt qu'ils commencent à naître ;
La Renommée annonce en tous lieux à la fois,
La force de ces bruits, & leur date & ſon choix.

Là, vous voyez ſouvent, dans un étroit paſſage,
Le menſonge s'unir à la vérité ſage ;
Quelque temps ſur leurs droits, l'avantage eſt douteux ;
A la fin raſſemblés, par d'invincibles nœuds,
Ils volent dans les airs, & leurs traits ſe confondent ;
Sur leurs livres en vain les ſavants ſe morfondent,
Eſpérant quelquefois les trouver ſéparés,
Pour toujours l'un de l'autre ils ſe ſont emparés.

Tandis que mon eſprit contemploit ces merveilles,
Je crus ouir quelqu'un, criant à mes oreilles :
Jeune homme ambitieux, venez-vous aux autels
Dans l'eſpoir d'obtenir les honneurs immortels ?

A ces mots, je réponds avec un cœur ſincere :
Un nom dans l'avenir eſt un prix que j'eſpere ;
La Renommée a droit de charmer tous les cœurs ;

Mais nul n'eſt plus épris de ſes rares faveurs,
Qu'un nouvel habitant de la double colline :
Hélas ! qui peut ſavoir le rang qu'on lui deſtine ?
Les lauriers immortels s'obtiennent rarement,
On les cueille avec peine, on les perd aiſément :
Que ſurvivre à ſoi-même eſt un foible avantage !
Des plus illuſtres morts c'eſt pourtant l'héritage :
Nous y ſacrifions la vie & la ſanté,
Nos plaiſirs, la fortune & la tranquillité ;
Le prix eſt incertain, la courſe rude & vaſte.
D'abord, pour parvenir, il faut louer le faſte,
Souffrir, ſans murmurer, les caprices des grands,
Les flatter ſur l'eſprit, le mérite, les rangs :
Si vous réuſſiſſez, l'impitoyable envie,
Par ſes poiſons ſecrets, troublera votre vie ;
Les auteurs mépriſés s'armeront contre vous,
Et vos plus chers amis en deviendront jaloux.

Sans dédaigner tes dons, flatteuſe Renommée,
De l'éclat qui les ſuit, mon ame eſt moins charmée:
Si jamais tes lauriers environnent mon front,
Je les aurai ſans ſoins, & ſans ſouffrir d'affront.
Quoi ! je louerois les ſots, j'encenſerois le vice !
Ah ! ſi vous ordonnez d'approuver l'artifice,
De flatter en aveugle, & de ſuivre les loix
Des heureux que le ſort illuſtre par ſon choix ;
Ou s'il faut de mon nom établir la mémoire,

Sur la chûte d'un autre, en détruiſant ſa gloire,
Enſeignez-moi, Déeſſe, à mépriſer des dons
Qu'on ne peut obtenir que par des trahiſons :
Arrachez de mon cœur la ſoif d'une autre vie ;
Que je vive ſans tache, ou que mon nom s'oublie ;
Donnez-moi les honneurs qu'on doit aux gens de bien,
Ou laiſſez-moi paiſible ; & ne m'accordez rien.

# POÉSIES
## DIVERSES.

## IMITATION
### D'UNE ÉPITRE DE M. POPE,
### A UNE JEUNE PERSONNE,
### *SUR SON DEPART POUR LA CAMPAGNE.*

PAr l'ordre d'une mere, à la fleur de vos ans,
Corine, il faut quitter la ville pour les champs,
Dans le temps où vos yeux commencent à comprendre
Comment, par les regards, les cœurs ſe font entendre;
Quand vous en ignorez le trouble & le danger,
D'un attrait ſi charmant il faut vous dégager,
Et quitter ſans retour l'amant qui vous adore,
Après un doux baiſer qu'il vous dérobe encore;

Abandonner le cours, le bal & les concerts,
Pour un château gothique, & des jardins déſerts ;
Dîner juſte à midi ! ſe coucher à dix heures !
N'avoir pour paſſe-temps, dans ces ſombres demeures,
Que des nœuds, du caffé, des romans, un miroir !
S'y parer ſans projet ! deſirer ſans eſpoir !
Quel état à quinze ans ! quoi ! n'avoir pour reſſource
Qu'un campagnard voiſin prêt à finir ſa courſe,
Ou ſon fils fier & ſot, dont le triſte entretien
Eſt de vanter ſon nom, ſon fuſil & ſon chien ;
Qui mêle à tout propos de grands éclats de rire ;
Vous baiſe bruſquement, promet de n'en rien dire ;
A table fait l'amour en pouſſant vos genoux,
Et qui, hors ſon cheval, n'aime rien tant que vous !

Les ſonges, qui ſouvent charment dans la retraite,
Vous peindront les objets que votre cœur regrette,
Et votre ſouvenir vous rendra dans ces lieux
Le ſpectacle brillant qui plaiſoit à vos yeux :
Des Comtes, des Barons, des Ducs imaginaires
Paſſeront devant vous dans vos bois ſolitaires ;
Vous croirez leurs regards fixés ſur vos attraits ;
Mais le jour au réveil confondra ces portraits ;
Vous les verrez bientôt s'éteindre & diſparoître :
Au fond de votre cœur vous ſentirez renaître
L'enhui, le déſeſpoir, la foule des deſirs ;
Ainſi ſe détruiront vos honneurs, vos plaiſirs.

Tel eſt de votre amant le deſtin déplorable ;
L'autre jour, pour charmer la douleur qui m'accable,
Mon eſprit égaré s'envola près de vous ;
Pour jouir plus long-temps d'un entretien ſi doux,
Je cherchai dans les bois un ſéjour plus tranquille ;
Quel malheur ! à l'inſtant un fâcheux de la ville
Frappe ſur mon épaule, & rappelle mes ſens :
Corine ! ſans pitié pour mes tendres accens,
Votre ombre diſparut : tranſporté de colere,
Je maudis l'importun qui m'ôta ma chimere,
Et reſtai comme vous, plongé dans le chagrin
D'avoir en un moment vu changer mon deſtin.

# A MONSIEUR CLAIRAUT,

## DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

*Qui, au mois de Novembre* 1758, *annonça à la rentrée publique le retour de la Comete de* 1682, *pour le mois d'Avril* 1759. *Ses calculs, fondés ſur la théorie de l'attraction, ſe ſont vérifiés par l'apparition de cet aſtre.*

O Toi ! qui dès tes jeunes ans (*a*),
Pour changer la forme du monde,
Juſques à l'Ourſe affrontas l'onde,
Des mortels accepte l'encens.

Triomphe, la gloire t'anime;
Du génie ardent de NEWTON,
Dans les airs, le plus pur rayon
Regle & ſoutient ton vol ſublime.

(*a*) M. Clairaut, à l'âge de 20 ans, fut un des Académiciens envoyés au Pole pour meſurer la forme de la terre.

Nouveau

Nouveau Thalès (*b*), comment tes yeux,
Meſurant du ciel la diſtance,
De tant de globes radieux
Parcourent-ils l'ellipſe immenſe ?

L'accord de leurs divers efforts
T'annonce leur marche future.
Dis-moi : l'Auteur de la nature
T'a donc dévoilé leurs reſſorts ?

Que l'aveugle & vaine ignorance
Déſormais ne redoute plus
Ces corps céleſtes chevelus,
Dont le cours à pas lents s'avance.

Sur la Comète qui jadis
Fit craindre la peſte & la guerre,
BAYLE (*c*) oſa raſſurer la terre ;
Tu fais plus, tu nous la prédis.

Déja la CLAIRAUT, on la nomme,
Que tes calculs vus à Torno,
Et qu'un jour ſaura le Congo,
Vont étonner Pekin & Rome !

(*b*) On croit que ce Philoſophe Grec prédit le premier les éclipſes.

(*c*) Bayle, dans ſon traité des Comètes.

Je crois voir ton heureux deſtin ;
Le docte Abbé (*d*), qui de Palmire
Trouva l'alphabet qu'on admire,
Fait graver ton nom ſur l'airain.

(*d*) L'Abbé Barthelemy, conſervateur des médailles du Roi. Tout le monde ſait avec quelle ſagacité ce Savant a déchiffré des inſcriptions trouvées à Palmire, dont la langue étoit ignorée des antiquaires.

# IDYLLE

## TRADUITE DE MOSCHUS.

LA Reine de Cythere un jour perdit ſon fils:
Si quelqu'un par ſes ſoins, s'écrioit la Déeſſe,
Trouve le fugitif que cherche ma tendreſſe,
Il aura pour ſalaire un baiſer de Cypris.
Qu'on le rende à mes vœux, & j'en donnerai mille.
Cet enfant, dans la foule, à connoître eſt facile;
Son teint n'eſt point de lis, mais un feu ſéducteur
Enflamme ſes regards, ſon langage eſt flatteur;
Souvent ſon cœur dément ce que ſa bouche exprime;
Sa voix douce s'aigrit, quand la fureur l'anime;
De blonds cheveux flottants couvrent ſon front pervers,
Et ſa main, quoique foible, atteint juſqu'aux enfers:
Son ſein ſe montre à nu; mais ſon ame eſt voilée:
Comme un oiſeau, ſon vol le tranſporte en tous lieux;
Ses dards vont ſans effort à la voûte étoilée;
Il en a d'enchanteurs & de ſéditieux;
L'or brille en ſon carquois, mais les fleches qu'il lance,
Bleſſent tous les mortels: moi, dont il prit naiſſance,
J'en ai ſenti l'atteinte; oui, ſon léger flambeau

Brûle le ſoleil même.... Ah ! ſi de ce tableau
Vous retrouvez l'objet, rendez-moi ſa préſence :
Sans pitié pour ſes pleurs, donnez-lui des liens ;
Même, s'il y ſourit, ſoyez sûr qu'il vous trompe :
Redoutez ſes poiſons, s'il vous promet des biens,
Et ſerrez bien ſes fers, de peur qu'il ne les rompe :
S'il vous offre un baiſer, craignez-en la douceur :
S'il dit, prenez ce trait, il vient de mon armure,
Gardez-vous d'y toucher, c'eſt un préſent trompeur.
Tremblez ; les feux qu'il lance, embraſent la nature.

# IDYLLE

## TRADUITE DE BION.

BElle Venus, fille des Mers,
Pourquoi troubles-tu l'Univers?
Ton fils au plaiſir nous convie;
D'où vient qu'il a ta cruauté?
Pourquoi montre-t-il un génie
Si différent de ſa beauté?
D'où vient, pour fuir, qu'il a des ailes?
Et pourquoi lance-t-il ſur nous,
De ſi loin, ſes fleches mortelles?
Ah! je le vois, ce Dieu jaloux
Veut qu'en tous lieux nuls cœurs rebelles
Ne puiſſent éviter ſes coups.

## *A M. LE MOYNE,*

### SUR LE TOMBEAU

### *DU CARDINAL DE FLEURY.*

LE MOYNE, quelle eſt ta magie ?
Quoi ! ton art, ſous un jour nouveau,
De Fleury nous rend le génie !
Pour plonger ce Sage au tombeau,
La Parque en vain prit ſon ciſeau ;
Le tien le ramene à la vie.

## A Mlle. CLAIRON,

### *Sur ſon Portrait fait par VANLOO,*

QUel charme te ſuit en tous lieux !
Au théatre, dans ta parure,
Dans ton tableau, dans tes beaux yeux,
L'art toujours ſemble la nature.

## A MADEMOISELLE P***

*QUI JOUE PARFAITEMENT DU VIOLON.*

AMphion, au ſon de ſa lyre,
Jadis éleva des remparts ;
Hélene a détruit un Empire
Par le charme de ſes regards.
De ce double pouvoir qu'en vous chacun admire,
Quels prodiges un jour naîtront de vous, Thémire!

# REMERCIEMENT

## DE Mme. DU BOCCAGE,

*A ſa réception à l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Rouen.*

L'Homme cherche aux lointains climats
Les rares préſents de Pomone,
Et trouve ſouvent plus d'appas
Aux fruits que ſon terrein lui donne.

Quand, pour prix de mes foibles chants,
J'obtins des palmes étrangeres,
Ces couronnes des vrais talents,
A ma vanité furent cheres :
Mais mon cœur triomphe en ce jour ;
J'ai des lauriers dans ma patrie.
Quelle faveur ! & quel ſéjour !
Un pays, dont l'heureux génie
Sur les mers régna tour-à-tour,
Au nouveau monde, en Auſonie,
Et jadis ſoumit Albion (*a*).

(*a*) Guillaume le conquérant en Auſonie, aujourd'hui l'Italie : les Tancredes ſubjuguerent Naples & la Sicile : la plupart des découvertes aux Indes ſont dues aux Normands.

Champ fortuné pour la moiſſon,
Riche en troupeaux, en induſtrie,
En grands Peintres (*b*) climat fécond.

Au ſein de la ſage Neuſtrie,
Si, malgré la loi qui, dit-on,
Nous exclut de l'Académie,
L'élite des fils d'Apollon
Pour une muſe m'a choiſie,
Je puis voler ſur l'Hélicon;
Là, telle que le Bûcheron,
Qui ne ſait, ſous l'épais feuillage,
Où doit s'exercer ſon courage:
Quand je vois ſur le double mont
Tant d'Auteurs de notre rivage,
J'ignore où porter mon hommage:
Du pere de Cinna, d'Othon,
Tout y vante les doctes veilles,
Son frere y ravit nos oreilles,
Des Dieux leur voix prend l'uniſſon.
Près d'eux s'offrent d'autres merveilles;
Fontenelle, nouveau Colomb,
Découvre aux aſtres, ſous cent formes,
Des terres, des géants énormes:
On doute, on l'écoute, & ſon ton

(*b*) Pouſſin, Santerre, Jouvenet, Deshays.

Fait croire à tous qu'il a raiſon.
Plus bas, ſous l'ombrage des ormes,
Qu'entends-je ? Un brillant tympanon
Charme Bacchus, plaît aux Bergeres :
C'eſt toi, Chaulieu ! ton joyeux ſon
Anime leurs danſes légeres.
Loin de ces chants d'Anacréon,
Du Reſnel, ſur un luth moins tendre,
D'inſtruire & de plaire a le don :
De nos ſavants Bochart, Simon,
Mézerai, Baſnage & le Gendre,
Par goût d'étude, il prend leçon :
Mais que me peint ma viſion ?
Des fameux de notre lycée,
Sur un roc du ſacré vallon,
Quoi ! déja l'image eſt tracée !
Dois-je en graver ici le nom ?
Chacun le lit dans ma penſée,
Et l'empreinte ſous mon crayon
En ſeroit trop vîte effacée.

# SUR LA CLÉMENCE DU ROI,

## COMPARÉE A CELLE DE LOUIS XIV.

*Poëme qui concourut pour le prix de l'Académie Françoiſe, en* 1747.

DÉeſſe, qui des temps rapproche l'intervalle,
Du plus fameux LOUIS & d'un fils qui l'égale;
Tes cent voix ont chanté la gloire & les revers;
Pour vanter leur clémence, éleve mes concerts.

Soudain la Renommée ouvre à mes yeux ſon temple;
Ces BOURBONS que tu vois, donnent à tous l'exemple:
Lis leurs faits, me dit-elle, & préfere en ces Rois
La juſtice au pouvoir, les bienfaits aux exploits.
Si l'un eſt chez les morts, il revit dans l'hiſtoire;
Ce Héros, dont le bras enchaîne la victoire,
N'en a chéri les dons, que pour rendre la paix,
Et l'offre aux ennemis accablés ſous ſes traits.

L'orgueilleux Conquérant, enflé de ſa puiſſance,
Semble envoyé des cieux pour ſervir leur vengeance à

Le modeſte Vainqueur, rempli d'humanité ;
Des Etats qu'il ſoumet, fait la félicité.

Telle fut de LOUIS la valeur bienfaiſante ;
Les Bataves trembloient ſous ſa main triomphante :
Ah ! loin de voir leurs murs s'abîmer dans les mers ;
Ils trouvent à ſes pieds leur grace, & non des fers ;
Mais Neptune contre eux n'écoutoit que ſa haine :
Pour perdre les travaux d'un peuple qui l'enchaîne ;
Sa rage veut en vain ſervir notre courroux ;
Le Monarque appaiſé regle, retient nos coups ;
Et de ce Dieu captif, laiſſant murmurer l'onde ;
Dans la paix de Nimegue eſt l'arbitre du monde.

Peut-on aſſez redire aux ſiecles à venir,
Combien ſon bras terrible étoit lent à punir ?
Retraçons aujourd'hui, pourſuit la Renommée ;
Valenciennes priſe, en proie à ſon armée ;
L'aſſaut flattoit l'eſpoir du Soldat effréné,
Le Maître qu'on implore, a déja pardonné :
La fille, ſans danger, revole au ſein d'un pere ;
Par le fer épargné, le fils rejoint ſa mere ;
La licence frémit, reſpecte les autels,
Et met le Conquérant au rang des Immortels.

Dès ſes plus jeunes ans, ſon Succeſſeur illuſtre,
Du nom de BIEN-AIMÉ reçut un nouveau luſtre ;

Il hérita du trône, eut les mêmes vertus :
Vaillant comme Alexandre, humain comme Titus,
Ce n'eſt point un ſoleil dans ſon brûlant ſolſtice,
C'eſt cet aſtre au printemps, il porte un feu propice,
Et promet aux climats qu'il éclaire en ſon cours,
Les tréſors de Cérès, & l'éclat des beaux jours.
Des pas de ſon aïeul, ce Prince ſuit la trace ;
Il paroît & combat, il triomphe & fait grace ;
Du Rhin à l'Eridan, quoiqu'il donnât des loix,
Aux Etats des Lorrains il ſut borner ſes droits.
LOUIS à Fontenoy, réduiſant tout en poudre,
D'une main tient l'olive, & de l'autre la foudre :
La Diſcorde en gémit, & craint que la terreur,
Des vaincus conſternés n'éteigne la fureur ;
Elle court dans leurs rangs, y diſtille ſa rage,
En ranimant l'eſpoir, ranime le courage ;
Tout la ſuit, & ce monſtre, ennemi du repos,
Contraint leurs bataillons à braver le Héros.
Cependant ces guerriers, qu'opprimoient les batailles,
Tant d'éleves de Mars, forcés dans leurs murailles,
Sous le joug de LOUIS, portent de doux liens,
Il donne à leurs bleſſés les mêmes ſoins qu'aux ſiens.

Des peuples qui long-temps braverent ſa vengeance,
Jaloux de ſa grandeur, heureux par ſa clémence,
Forcent enfin ce Prince à de juſtes rigueurs ;
Ses conſeils généreux n'ont pu fléchir leurs cœurs :

On les verra bientôt ſe ſoumettre à ſes armes,
Quand juſqu'au Zuiderzée il cauſe des alarmes,
Que de l'Ourſe au midi ſes nombreux étendarts,
Des Alliés détruits renverſent les remparts :
Dans l'eſpoir de domter le démon de la guerre,
Pour rétablir le calme, il lance le tonnerre ;
Mais ſi le Ciel vengeur eût écouté ſes vœux,
La concorde déja rendroit ſon peuple heureux.

A ces mots, dans les airs s'envole l'Immortelle,
De ſes divins accents je ſuis l'écho fidele ;
Quoiqu'à mes yeux ſon temple à l'inſtant fut détruit,
Ce n'étoit point un ſonge enfanté par la nuit,
Des prodiges réels enchanterent ma vue ;
Ainſi qu'un verre optique en accroît l'étendue,
Et des corps lumineux nous montre la beauté ;
Le Ciel, à mes regards prêtant plus de clarté,
De nos Rois révérés me faiſoit voir la gloire.

Vainqueurs, apprenez d'eux, au ſein de la victoire,
A régler vos deſirs, à ſavoir les borner ;
Comme les Immortels, à vaincre, à pardonner ;
Et diſſipant l'orage, au moment qu'il s'apprête,
A faire ſuccéder le calme à la tempête.

## A Mme. LE D***

*En lui donnant un Bouquet fait de plumes étrangeres.*

MUſe ſavante en l'art d'Apelles,
Mon cœur, pour orner ta beauté,
En choiſiſſant ces fleurs nouvelles,
N'en prit point la légéreté;
Mais de leurs couleurs immortelles
Il t'offre la vivacité.
Tu vois dans leur diverſité
Combien de vœux purs & fideles
Je fais pour ta félicité.

# EPITRE

## A MONSIEUR HALLER,

*Quelque temps après que ſon Poëme des* ALPES *eut été traduit en François.*

O Toi ! dans Lutece connu
Pour un Philoſophe ſublime,
Mais que notre eſprit prévenu
Croyoit ennemi de la rime ;
HALLER, par tes accents divins,
Le premier, ſur les chants d'Horace,
Tu nous appris que les Germains,
Favoris du Dieu de la Thrace,
Cultivent les fleurs du Parnaſſe.
En vain les Grecs & les Romains
Placerent ce mont en Phocide,
Phébus fuit ce roc eſcarpé,
Aux ſources du Rhin il préſide ;
Et les beaux vallons de Tempé
Sont aux lieux où tu reçus l'être :
Le ſiecle d'or s'y voit renaître.
Là, tes bergers à l'uniſſon,

Pour

Pour célébrer leur Apollon,
Sur les Alpes t'ont fait un temple.
Souffre qu'une Muſe ſans art,
En France imite leur exemple.
La Seine qui, d'un doux regard
Honora Milton ſur ma lyre,
Senſible aux charmes de tes chants,
Au nom d'un peuple qui t'admire,
Par mes mains t'offre ſon encens.

# RÉPONSE
## A UNE ÉPITRE
### EN VERS
### DE M. LE CHEVALIER DE C***.

O Vous, qui, bravant les haſards,
Chantez l'amour, & ſur ſes ailes
Volez, chéri de toutes parts,
Aux autels des doctes Pucelles;
En jeune favori de Mars,
D'une main vous lancez ſes dards;
De l'autre, des crayons d'Appelles,
En Philoſophe ami des arts,
Vous peignez les guerres cruelles.
Si des Fréderics, des Céſars,
Vous alliez ſous les étendards
Chercher les palmes immortelles,
Du moins forçant les Citadelles,
Vous épargneriez les vieillards,
La mere & l'enfant aux mammelles,
Quand la ſaiſon des hirondelles
Vous force à quitter nos remparts

Et nos ſuperbes bagatelles,
Content parmi vos montagnards,
Leurs mœurs ſimples ſont vos modeles.
Mably, Clairaut & les Bernards
Trouvent ici qu'en traits fideles
Je rends votre ame à leurs regards ;
Qu'un feu vif, ſans trop d'étincelles,
Brille en vos vers, où, ſans écarts,
Sous des couleurs toujours nouvelles,
Le ſavoir, l'eſprit, les égards,
Charment nos Sages & nos Belles.

# COUPLETS.

Tout me rappelle mon amant :
En ſonge, il s'offre à ma mémoire ;
A mon réveil, je vois l'inſtant
Où j'oſai l'aimer & le croire.

On me vante un palais nouveau ;
Je dis, l'amour eſt ma richeſſe :
Un chaſſeur ſurprend un oiſeau,
De Lidas il me peint l'adreſſe.

Au bruit des zéphyrs dans les bois,
Je crois qu'il me ſuit ou m'appelle :
Si j'entends chanter Philomele,
C'eſt lui, je reconnois ſa voix.

Mais que mon cœur reſſent d'alarmes,
Lorſqu'un ruiſſeau me peint mes traits !
Je me trouve trop peu de charmes
Pour un objet ſi plein d'attraits.

D'un antre apperçois-je l'entrée,
Je crains qu'en ſe cachant au jour,

Une nymphe de la contrée
Ne l'ait conduit en ce ſéjour.

Ce ſoupçon fuit, & la verdure
Me retrace l'heureux inſtant,
Où près de moi, tendre & content,
Il ornoit de fleurs ma parure.

Dans ce ſouvenir plein d'appas,
Si je vois un loup qui s'avance,
Je demande pourquoi Lidas
Ne vole point à ma défenſe?

Mais pour lui craignant les haſards,
Je voudrois, s'il ſuit mon envie,
Qu'il ne lançât les traits de Mars,
Que pour me conſerver la vie.

# A MADAME DE V***.

*SUR UNE VISITE DE NUIT EN HABIT DE BAL.*

EST-ce un ſonge ou la vérité ?
Hier à minuit j'ai vu l'aurore :
Si ce n'eſt point la Déité
Qui, ſans l'art du Dieu d'Epidaure,
Rendit à Titon ſes beaux ans,
Comme elle, on la nourrit d'encens.
Son aſpect ternit les étoiles,
De la nuit diſſipe les voiles,
Et rajeuniroit un Neſtor ;
Mais ſes deſirs ont moins d'eſſor :
Cette Belle, d'un œil moins tendre,
Des Céphales voit les ardeurs,
Et loin de répandre des pleurs,
A ſes amants en fait répandre.

## A MADEMOISELLE LOIR,

QUI A PEINT

## LE PORTRAIT DE L'AUTEUR.

O Loir ! par ton talent ſuprême,
Mes yeux parlent ſous ton pinceau,
Et le coloris du tableau
Efface l'original même.
Je le vois, le don créateur,
Que ravit au ciel Prométhée,
Eſt dans tes mains ; ton art vainqueur
Anime la toile enchantée.
Le feu de ta penſée a paſſé dans mes traits ;
Le Dieu qui t'inſpira d'embellir mon image,
Accroît l'orgueil de mes attraits,
Et la gloire de ton ouvrage.

# A MONSIEUR PIERRE,

## *QUI A PEINT LA COUPOLE*

## DE LA CHAPELLE DE LA VIERGE,

### *A SAINT ROCH.*

Toi, qui fais voir les cieux ouverts,
Admire en tes travaux divers
A quel point l'art te favorise;
Quoi! pour charmer l'ame surprise,
Des Anges tu peins les concerts!
Pierre, l'auteur de l'univers
Permit donc pour ton entreprise,
(Comme à l'Apôtre de l'Église)
Que de son palais dans les airs,
La clef dans tes mains fût remise.

# STANCES

## SUR

# L'IMMACULÉE CONCEPTION

## DE LA VIERGE,

*Qui ont remporté le prix du Palinod de Rouen, la plus ancienne Académie du Royaume.*

NYmphes, dont les autels ornoient l'antiquité;
Disparoissez, tout cede à celle que j'encense,
Sans tache, à l'Homme-Dieu, son sein donna naissance;
Déesses des Païens, qu'avez-vous enfanté?

Mars le fils de Junon, porta par-tout la guerre,
Et des cruels tyrans inspira la fureur;
Vulcain, du même sang, l'arma du fer vengeur,
Alluma les volcans, & fit trembler la terre.

L'enfant de Cythérée a su par mille attraits
Subjuguer les mortels; mais ses ris & ses charmes
Engendrent la discorde, & font verser des larmes:
Chacun l'aime, le fuit, le cherche, & craint ses traits.

Les faux Dieux, qui de Rhée ont pris leur origine,
Enſeignent les forfaits ; Mercure, le larcin ;
Jupiter, l'adultere, & Saturne inhumain
Punit ſes fils des maux que le ſort lui deſtine.

La Vierge donna l'être au ſeul Être parfait ;
Au Portique, au Licée, il prêta ſa lumiere,
Et bientôt des vertus s'étendit la carriere ;
Des loix qu'il établit, chacun ſentit l'attrait.

L'Univers tremble au nom de ſa ſublime eſſence ;
Pour nous ſauver, s'il vient dans le ſein maternel,
Né de l'Eſprit divin, ſon Pere eſt l'Eternel ;
Tous trois ne font qu'un Dieu, célébrons ſa puiſſance.

Chantons de ſes décrets l'ordre & la profondeur ;
Anges, qu'à nos accents vos doux concerts s'uniſſent ;
Aſtres, par vos accords, que les airs retentiſſent ;
Que l'enfer même en vain exalte ſa grandeur.

# AU DOCTEUR MATY,

*Qui a fait l'honneur à l'Auteur de lui demander ſon buſte, pour mettre au* Muſeum Britannicum *dont il eſt conſervateur.*

MAty, dont je tiens la faveur,
Qu'à mon buſte, dans ſon Licée,
Londres décerne un rang d'honneur;
Apprends que ſi l'art du Sculpteur
Obéiſſoit à ma penſée,
La gratitude de mon cœur,
Du ſtuc animant la froideur,
Sur mes levres ſeroit tracée:
Je te dirois, ſage Docteur,
Que mon image, en ce muſée,
Pour y jouir d'un lieu flatteur,
Près de ton marbre ſoit placée.

Mais le flambeau d'amour donna jadis la vie à la Vénus d'un fameux Artiſte; pourquoi le feu du génie ne pourroit-il animer les buſtes

des grands hommes de votre parnaſſe ? Alors, tel que Pigmalion, pour jouir du prodige, vous ne quitteriez plus vos doctes retraites ; qui de nous ſe laſſeroit d'entendre diſcourir cet aréopage renaiſſant ? les Poëtes & Philoſophes Grecs vanteroient leur vive imagination, le goût & l'élégance de leurs expreſſions ; les Latins, l'élévation de leurs penſées, & leur mâle éloquence ! quoique leurs ſucceſſeurs, en différents ſiecles, & de divers climats, voulûſſent tous s'honorer d'un mérite particulier, la vérité ( plus puiſſante ſur ces mânes rendus à la lumiere, que ſur les vivants qu'aveuglent leurs paſſions ) les forceroit d'avouer que dans les portraits tirés des modeles antiques, le temps & les lieux, ſans en changer les traits, ne leur donnent que de nouvelles couleurs. Les premiers âges ſe ſont auſſi formés ſur les précédents, s'écrieroient les modernes ; la querelle ſavante anéantiroit ainſi bien des prétentions, & diminueroit fort l'admiration qu'inſpirent les anciens ; mais les diſcours de ces illuſtres reſſuſcités n'en fixeroient pas moins votre attention ; mon buſte, en ſilence, près du vôtre, ingénieux Docteur, partageroit votre enchantement, & dans ſes yeux ſurpris vous peindroit ſa ſatisfaction. Puiſſe Apollon exaucer

mes vœux littéraires ! qu'il nous seroit doux de nous trouver avec Chaulieu, Homere, Anacréon, Sapho, Lucien, Horace, Ciceron, Ovide, Bacon, Addisson, Montagne, Corneille, Sévigné !

## *A MADAME*

# DU BOCCAGE,

### *SUR SA TRAGÉDIE*

## DES AMAZONES,

*Par M*** ALLEMAND, Docteur en Médecine.*

DUm canit innocuos Evæ Boccagia luſus,
In Paradiſiacos me rapit Eva locos.
Dùm canit Antiopes Scythicas Boccagia flammas,
In Scythiam Antiopes captus amore feror.
At dùm ſe ipſa offert oculis Boccagia noſtris,
Qualis ab oceano, Phœbe, redire ſoles;
Nec Scythiæ campos, Paradiſi nec moror hortos,
Nec places, Antiope; nec places, Eva parens.
Lesbia, Amazonibus vitam vocemque dediſti,
Ut placeant, oculos, Lesbia, junge tuos.

## *A MADAME*

# DU BOCCAGE,

### *SUR SA TRAGÉDIE*

# DES AMAZONES,

***Traduction de la Piece précédente.***

QUand DU BOCCAGE d'Eve en Eden peint les jeux,
Comme Eve elle m'entraîne en ces jardins heureux.
Chante-t-elle en Scythie Antiope & ſa flâme,
Même feu qu'Antiope embraſe auſſi mon ame.
Mais lorſque DU BOCCAGE elle-même à nos yeux
Paroît comme Phébus en ſon lever pompeux,
Séjour charmant d'Eden, & vous, champs de Scythie,
Antiope, Eve, hélas! bientôt je vous oublie.
L'Amazone en tes chants, Lesbie, & parle, & vit;
Prête-lui tes beaux yeux, & mon cœur eſt ſéduit.

## A MADAME DU BOCCAGE.

J'Avois fait un vœu téméraire,
De chanter un jour à la fois
Les graces, l'eſprit, l'art de plaire,
Le talent d'unir ſous ſes loix
Le Dieu du Pinde & de Cythere;
Sur cet objet fixant mon choix,
Je cherchois ce rare aſſemblage,
Nul autre ne put me toucher;
Mais je vis hier DU BOCCAGE,
Et je n'eus plus rien à chercher.

*Par M. DE VOLTAIRE.*

*FIN DU TOME PREMIER.*

Bk. f. Fund Fund. Oct. 1933. £2 2.0